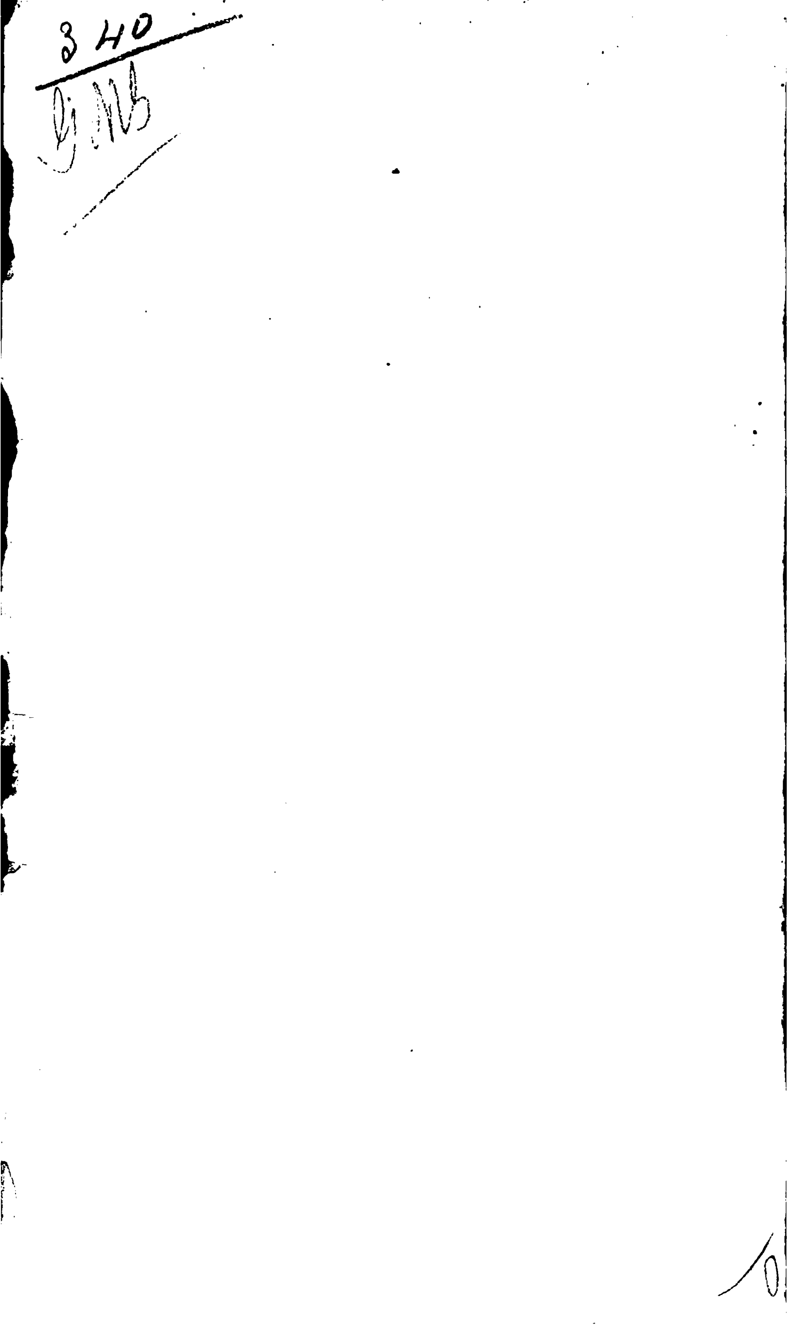




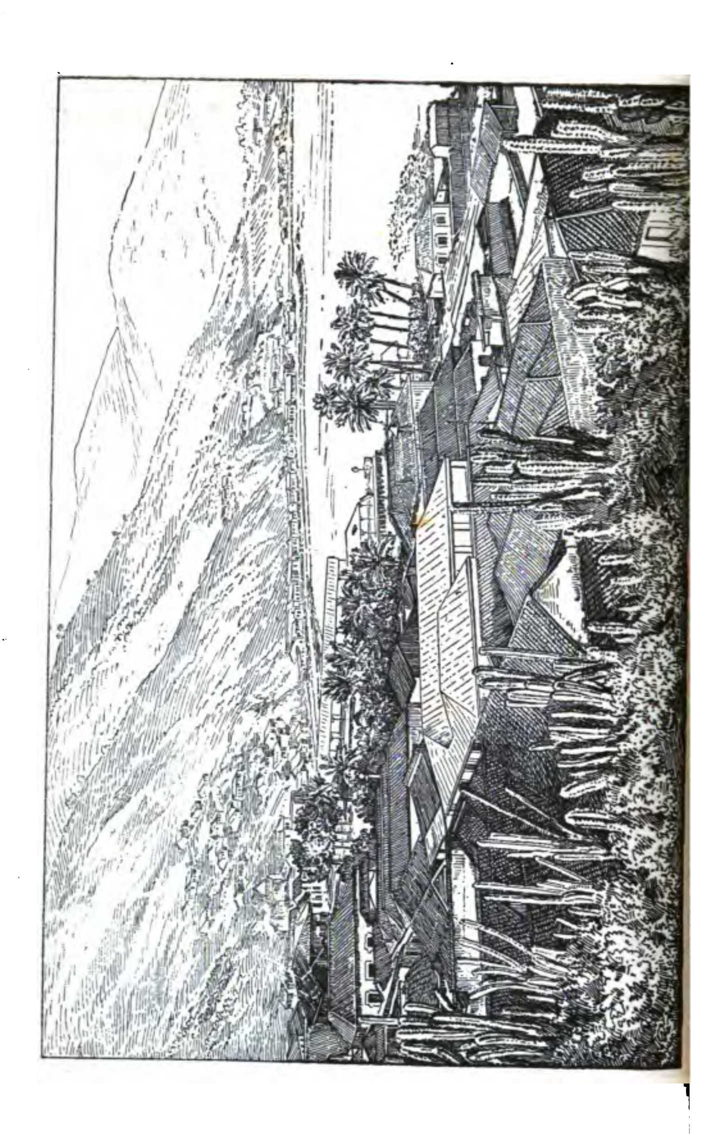


# SOUVENIRS

DU

# VENEZUELA

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE 10



# SOUVENIRS

DU

# VENEZUELA

## NOTES DE VOYAGE

PAR

JENNY DE TALLENAY

Ouvrage illustré par Saint-Elme Gautier.




PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1884

*A MA MÈRE*

*LA MARQUISE OLGA DE TALLENAY.*

# SOUVENIRS

DU

# VENEZUELA

## CHAPITRE PREMIER

**Arrivée aux Antilles. — La Désirade. — Navigation costale. — La Guadeloupe. — Le port de la Pointe-à-Pitre. — La ville et ses habitants. —Retour à bord. — Le littoral. — Un bain forcé. — Basse-Terre et ses ressources. — Une soirée en mer.**

La terre était proche, et l'idée de revoir de vertes campagnes, des massifs d'arbres, de blanches maisons pittoresquement groupées, nous était des plus agréables. Aussi, le 19 août 1878, nous levâmes-nous de bonne heure, anxieux d'impressions nouvelles. Dès notre arrivée sur le pont, celles-ci ne nous manquèrent pas. L'air était plus doux, plus parfumé; de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques rasaient les eaux, s'ébattaient sur les flancs du navire, planant avec aisance, croisant et recroisant leur vol, plongeant dans le sillon écumeux creusé par la puissante hélice de notre steamer. Le commandant, qui descendait en ce moment de la dunette, nous indiqua un nuage à l'horizon.

— La Désirade, nous dit-il en étendant la main.

Le nuage, d'abord vague et peu distinct, s'épaissit, se colora, prit des formes plus accusées, des contours plus nets, et quelques instants après, nous longions les côtes de l'île ainsi nommée.

Découverte par Colomb en 1493, elle compte aujourd'hui trois mille habitants. Son sol, quoique peu fertile, est favorable à la culture du coton. Nous lui trouvâmes, au sortir des solitudes de l'Océan, l'aspect le plus riant. Des cocotiers aux troncs élancés balançaient au vent leurs gros fruits, serrés les uns contre les autres; des palmiers géants y déployaient leur couronne feuillue, baignée de soleil; des cases au toit de bambou, à demi cachées dans d'étranges fouillis, étaient disséminées çà et là.

Marchant à petite vapeur, notre navire s'engagea bientôt dans une sorte de détroit, formé d'un côté par la Désirade, et de l'autre par les îles Saintes, plantées de cannes à sucre et de caféiers. Devant nous surgissait du sein des flots, à mesure que nous avancions, l'île Marie-Galante, avec ses rochers à pic toujours battus par les vagues, dont la plaintive mélopée arrivait jusqu'à nous.

Nous naviguâmes ainsi durant trois quarts d'heure, admirant cette riche nature tropicale, si puissamment féconde, et dont les panoramas les plus variés nous révélaient l'étincelante beauté.

A neuf heures du matin, les côtes de la Guadeloupe furent signalées par la vigie, et nous nous dirigeâmes vers la partie orientale de l'île, connue sous le nom de Grande-Terre, par antithèse sans doute, car cette

région est peu accidentée et très fertile, tandis que la Basse-Terre, qui compose la portion occidentale du pays, est couverte de hautes montagnes hérissées de pics arides. Ces deux sections offrent entre elles un contraste d'autant plus frappant qu'elles ne sont séparées l'une de l'autre que par la rivière Salée, un bras de mer fort étroit égalant à peine la largeur d'un fleuve.

Une demi-heure plus tard, après avoir reçu un pilote, notre steamer, le *Saint-Germain*, faisait son entrée dans la belle baie de la Pointe-à-Pitre, remplie d'îlots où croissaient d'énormes palétuviers aux troncs bizarrement contournés, et entourée d'habitations.

Le tableau était charmant, et comme nous en faisions la remarque, le commandant, qui était venu nous rejoindre dans l'intervalle, et pour lequel les Antilles n'ont plus de mystères, nous assura qu'il n'y connaissait pas de paysage plus gracieux. Après que la commission de santé eut constaté qu'il n'y avait pas de malades à bord, la permission de débarquer fut donnée aux passagers. Aussitôt une vingtaine de canots accostèrent le *Saint-Germain*, et les nègres qui les conduisaient, grimpant comme des singes l'échelle de bâbord, se répandirent de tous côtés sur le pont, importunant les voyageurs, se poussant, gesticulant, offrant leurs services dans un jargon incompréhensible.

Une bande non moins nombreuse de négresses, aux madras rouges et jaunes, aux larges robes flottantes, parut bientôt après, circulant partout, vendant des éventails, des calebasses sculptées et d'autres produits de l'industrie locale. On se serait cru à une foire, et

ce spectacle animé, au lendemain des promenades silencieuses faites sur le tillac en pleine mer, ne manquait pas de charme.

Bien qu'il fît très chaud, nous nous décidâmes à aller à terre. Un canot à voiles fut aussitôt mis à notre disposition, et nous y descendîmes, munis de vastes parasols jaunes doublés de bleu, destinés à nous préserver des rayons ardents du soleil des Antilles.

La Pointe-à-Pitre, appelée autrefois Saint-Louis, est une ville d'environ 16,000 habitants. Elle fut presque entièrement détruite en février 1843 par un tremblement de terre. Rebâtie depuis, elle possède des quais commodes et spacieux, bordés de beaux acacias tout chargés de fleurs rouges.

En mettant le pied sur le rivage, nous comprîmes combien nous étions loin de la vieille Europe. Tout était nouveau, nature et population. Ici, d'énormes piles de balles de coton parmi lesquelles se démenaient des travailleurs noirs, nus jusqu'à la ceinture, répétant un chant lent et monotone; ailleurs, un groupe de femmes, dans un costume des plus primitifs, accroupies en rond et suçant une canne à sucre, qu'elles se passaient à tour de rôle, tandis que quelques petits négrillons, assis à distance, les regardaient d'un œil d'envie. Notre curiosité ainsi excitée, nous tournâmes le dos au port, et nous nous engageâmes, tout en marchant vers le centre de la ville, dans d'étroites allées brûlées par un soleil torride et remplies de débris de tous genres, parmi lesquels se vautraient paresseusement des porcs, des poules et des chiens errants. Ces allées étaient bordées de petites cases

sombres, malpropres, recouvertes de bambou, sur le seuil desquelles se tenaient quelques vieilles négresses, la pipe à la bouche, s'interpellant les unes les autres avec cet organe aigu qui leur est particulier, et dans cette langue créole aux intonations si inattendues et si variées. Par-ci par-là, nous remarquions quelques cases mieux construites, mais qui avaient à nos yeux le grave défaut d'être badigeonnées de blanc et de renvoyer au dehors plus de chaleur qu'il ne nous en fallait.

On nous rendait curiosité pour curiosité, et une troupe de noirs, aux vêtements bariolés, nous faisaient cortége. L'air était infecté par l'huile de ricin, dont les femmes à la Guadeloupe se parfument la tête. Bientôt quelques-uns d'entre nous, n'y pouvant plus tenir, restèrent en arrière et regagnèrent le *Saint-Germain*, échauffés comme s'ils sortaient d'une fournaise. D'autres, et j'étais du nombre, bravant le soleil de midi et les effluves tropicales, résolurent de rester à terre jusqu'au départ du paquebot. Après une courte station au pied de quelques gros palmiers, nous reprîmes donc notre promenade, et le hasard, servant nos souhaits, nous conduisit sur la place du marché. Là nous fûmes enveloppés dans une cohue indescriptible, assourdis de cris, assaillis d'odeurs suffocantes. Des noirs de toutes nuances y étaient assis, accroupis, couchés devant des tas de marchandises ruisselantes de graisse et d'huile. C'était un carnaval de laideur, quoiqu'on y remarquât, par intervalles, quelques jolis minois de jeunes mulâtresses qui faisaient valoir leurs avantages avec beaucoup de

coquetterie. C'étaient des marchandes de légumes et de fruits. Elles débitaient, avec force sourires, des goyaves, des poires d'avocat, des pamplemousses et des pommes cannelle, qu'elles disposaient habilement, de façon à exciter la convoitise de l'acheteur. Nous en goûtâmes, mais sans y revenir, sinon pour protester unanimement que nous leur préférions les fruits d'Europe. Puis, nous dégageant avec peine de la foule, nous nous dirigeâmes vers l'église, dont la nef est peu élevée et l'architecture simple et sans ornements. L'intérieur en est proprement tenu; des bancs y sont disposés régulièrement pour les fidèles, et des négrillons, revêtus de surplis blancs, y remplissent très convenablement les fonctions d'enfants de chœur.

La population de couleur domine à la Pointe-à-Pitre ainsi que dans toute l'île; sur les 126,000 habitants que l'on compte à la Guadeloupe, 118,000 sont d'origine africaine. L'élément blanc s'est surtout concentré à la Basse-Terre. Mœurs, usages et coutumes se ressentent de cette prédominance de la race noire, et la colonie ne progresse guère, bien qu'elle soit en rapports constants avec l'Europe. Tout y est encore empreint d'un caractère primitif : nourriture, habillement, éducation. La Pointe-à-Pitre est presque déserte en temps ordinaire; la plupart de ses habitants passent des journées entières étendus dans leurs hamacs et ne sortent de leur léthargie qu'à l'arrivée des paquebots. Alors tout s'anime, tout déborde de vie : nègres et négresses, se parant de leurs plus beaux atours, accourent en foule à bord du navire pour y

rencontrer le voyageur européen, qui doit pourvoir au *farniente* des jours ordinaires. Les cases se désemplissent, le marché se peuple. Notons ici, en passant, qu'il n'y a réellement qu'une seule maison à la Pointe-à-Pitre, celle du gouverneur, qui y vient rarement et habite la Basse-Terre. Les autres habitations sont de vraies cases, construites en bois, sans fenêtres, éclairées par une porte ouverte et composées de deux chambres. Là séjournent pêle-mêle bêtes et gens, dans une atmosphère viciée, chargée de poussière et d'âcres vapeurs. Quand on y est né, il paraît qu'on s'y fait; mais l'acclimatation doit être difficile.

Nous allions en quête de nouvelles aventures, lorsqu'un coup de canon du *Saint-Germain* nous obligea au retour. Ce fut avec un vrai plaisir que je me retrouvai à bord, aspirant la brise de mer, délicieusement fraîche après notre promenade en ville. A trois heures, équipage et passagers étaient réunis sur le pont, le cabestan grinçait, l'officier de service prenait sa place sur la dunette, et nous levions l'ancre.

Nous longeâmes pendant plusieurs heures la partie occidentale de l'île de la Guadeloupe, où se déroulaient devant nous les sites les plus pittoresques, dominés de haut par le majestueux volcan de la Soufrière. Dans le lointain, à l'aide de longues-vues, nous apercevions blanchissant au soleil les murailles massives des forts de la Dominique. La mer était calme, azurée et toute miroitante d'éclairs lumineux. Vers six heures, nous atteignîmes le port de Basse-Terre, où l'on signala notre arrivée par le coup de canon réglementaire.

La scène du matin se renouvela, et le pont fut de

nouveau envahi par un monde interlope. Nous étions à l'arrière du navire, contemplant le paysage, qui, sous les rayons du soleil couchant, se fondait dans une teinte chaude et dorée, lorsque des cris et des imprécations partis des barques amarrées le long du paquebot attirèrent notre attention. Deux robustes nègres, leurs avirons levés l'un contre l'autre, se disputaient avec véhémence, tous deux voulant transporter à terre les bagages d'un des passagers, qui, commodément appuyé sur les bastingages, attendait patiemment la fin de la discussion. Elle semblait devoir se prolonger indéfiniment, avec un flux de paroles intarissables, lorsque l'un des deux adversaires laissa tout à coup tomber son aviron sur la barque de l'autre, qui chavira aussitôt, tandis que son propriétaire plongeait, la tête en avant, dans l'onde amère.

Pendant qu'il s'y démenait, cherchant à s'accrocher aux cordages, le vainqueur, riant à gorge déployée, fit un signe au passager, cause involontaire de la dispute, embarqua prestement ses bagages et s'éloigna à force de rames, mais non sans lancer un regard triomphant à son ennemi, qui, tout piteux et tout ruisselant, avait pris pied sur l'échelle de bâbord.

Cette petite scène, avec ses pantomimes expressives, amusa tout le monde. Nous désirions aussi aller à terre, mais notre escale au port de Basse-Terre ne devait durer que deux heures, et il commençait déjà à faire nuit.

Basse-Terre, capitale de la Guadeloupe et résidence officielle du gouverneur de la colonie, contient une population de 10,000 habitants, dont 9,400 de gens de

couleur. Cette petite ville, pittoresquement assise au pied d'une colline couverte de plantations dont les massifs verdoyants se prolongent jusqu'à la mer, présente, vue du large, la meilleure apparence.

On aperçoit, parmi de nombreuses cases de nègres, quelques maisons de structure européenne. Les étrangers qui les ont fait construire, au nombre d'environ six cents, se livrent au négoce et appartiennent à diverses nationalités. Leurs opérations commerciales, assez étendues et très lucratives, ont pour base principale le cacao et le tabac, dont la culture cependant est exposée à quelques risques, à cause des terribles ouragans qui, de temps en temps, bouleversent les plantations, dont ils ruinent les récoltes.

Nous levâmes l'ancre à huit heures du soir, par une de ces belles nuits tropicales qui laissent au firmament toute sa clarté et toute sa transparence. Les rayons de la lune, dansant sur les eaux, y répandaient des teintes argentées qui contrastaient vivement avec les feux, aux reflets rougeâtres, paraissant çà et là sur la côte, et autour desquels on apercevait des ombres noires sans cesse en mouvement. Celles-ci s'effacèrent insensiblement, et enfin l'île elle-même disparut à l'horizon, sous une vapeur légère diaprée d'argent.

Après les fatigues du jour, nous rentrions dans le repos. Assis sur le pont, nous jouissions délicieusement de cette nuit calme et solennelle, toute constellée d'étoiles, remplie des grandes voix de l'Océan. Nos souvenirs s'étaient enrichis d'images originales, de

sensations jusqu'alors inconnues, d'émotions vives et profondes. Notre visite aux Antilles nous préparait à des scènes plus intéressantes encore, et nous la considérions comme la préface poétique de notre voyage au Venezuela.

## CHAPITRE II

**Saint-Pierre. — La chapelle de Colomb. — Fort-de-France. — Une invitation inattendue. — Un jardin sous les tropiques. — Bellevue. — Promenade du soir. — Le serpent Fer de lance. Scènes populaires. — Souvenirs d'autrefois. — Considérations générales. — Les modes martiniquaises. — Mœurs et coutumes. — Les saisons à la Martinique. — Visite à la cathédrale. — Un chemin périlleux. — Encore Fort-de-France. — Départ du *Saint-Germain*.**

Le lendemain, au réveil, nous fûmes surpris de n'entendre aucun bruit. La puissante hélice du *Saint-Germain* ne battait plus les eaux ; les sifflements de la vapeur n'agitaient plus les airs ; un ballottement peu sensible avait succédé aux mouvements saccadés de la veille : tout était au repos.

Nous fîmes rapidement notre toilette, et nous montâmes sur le pont. Nous étions en rade de Saint-Pierre, la ville la plus importante de la Martinique et même des Antilles françaises, car elle compte 22,000 habitants. Sur l'invitation du commandant, nous allâmes sur la passerelle pour mieux voir le paysage, éclairé par le soleil levant.

Saint-Pierre, situé au fond d'une baie circulaire, dominé par un massif de montagnes, est bâti très irrégulièrement.

Les rues sont étroites, mal pavées, et la chaleur y est excessive. Peu de ses édifices sont dignes d'attention. On y remarque une église très simple, un théâtre presque toujours fermé et un jardin botanique d'une grande richesse. La ville est défendue par quelques fortifications. Dans les environs se trouve une petite chapelle, bâtie en commémoration de la découverte de la Martinique par Christophe Colomb, lors de son second voyage.

Notre steamer ne fit qu'une courte escale à Saint-Pierre, reçut quelques voyageurs, embarqua quelques marchandises et se remit en route. Deux heures après, il opérait son entrée, pavillon déployé, à Fort-de-France. Ce port, que plus d'une nation européenne a envié aux Français, est parfaitement sûr, et l'ancrage y est excellent. Il est partagé en deux sections par un petit cap ou promontoire, sur lequel s'élève le fort Saint-Louis. Son ouverture principale est au sud-ouest, c'est-à-dire à l'abri des vents alizés qui viennent du nord-est. Ses eaux sont profondes, et les plus gros navires peuvent y mouiller sans aucun danger. Une escadre française, commandée par un amiral et composée de cinq ou six navires, stationne habituellement dans la baie du Carénage, sous les canons du fort, qui nous a paru en assez mauvais état.

L'autre partie de la rade ne présente aucun des avantages de la première. Elle est large, mais n'offre que quelques pieds d'eau, jaunie par les alluvions de la rivière Madame. Elle est, de plus, exposée à toutes les rafales.

Celles-ci sont fréquentes, ainsi que nous l'apprîmes dès notre arrivée. A peine avions-nous jeté l'ancre

qu'un formidable grain, ou *lamentin*, nous inonda de torrents de pluie comme on n'en voit que sous les tropiques. Il passa, heureusement, aussi vite qu'il était venu, laissant après lui le ciel serein, les campagnes plus riantes et plus vertes.

De même qu'à la Pointe-à-Pitre, des palétuviers bordaient les côtes, formant d'épais fourrés et prolongeant jusque parmi les flots leurs racines noueuses. Comme ailleurs aussi, nous ne tardâmes pas à voir apparaître une quantité de négresses et de quarteronnes, aux larges jupes d'indienne bariolée.

Elles ne venaient pas cependant chargées de menues marchandises. C'étaient des blanchisseuses en quête de travail, des hôtesses ayant des chambres à louer et allant au-devant des locataires. Ces dernières eurent du succès, car notre escale à Fort-de-France devait durer deux jours, et la plupart des voyageurs avaient décidé de les passer à terre.

Nous avions déjà fait retenir un appartement à l'hôtel d'Aviron, que l'on nous avait recommandé comme le meilleur, lorsqu'on nous remit un billet du gouverneur, l'amiral Grasset, nous invitant à descendre à la résidence; sa voiture nous attendait sur le quai et nous conduisit aussitôt au palais du gouvernement. Durant le trajet, nous aperçûmes, sur la place de la Savane, à demi cachée par de beaux sabliers, la statue en marbre de l'impératrice Joséphine, œuvre de Vital Dubray.

Le sculpteur a tiré le meilleur parti de cette gracieuse figure, qui, les regards fixés sur l'Océan, semble chercher au loin cette autre patrie où elle devait

connaître tout ce que la vie offre de plus brillant et de plus douloureux !

Nous traversâmes ensuite une ou deux rues assez proprement tenues, bordées de petites maisons basses, et nous parvînmes devant un vaste bâtiment, au pied duquel se promenaient quelques sentinelles : nous étions rendus à destination.

L'amiral Grasset nous reçut de la manière la plus aimable. Tandis qu'il nous quittait durant quelques instants, afin de recevoir son courrier de France, nous allâmes visiter le magnifique jardin dépendant de la maison du gouvernement. — Là, assis à l'ombre d'un énorme manguier, aux grandes et belles feuilles lustrées, nous voyions verdir autour de nous tout un monde de plantes précieuses et rares. A quelques pas de notre siége se présentaient de grands bouquets de bambous, de plus de trente pieds de hauteur, inclinant leurs tiges légères, ondoyant au vent, comme de gigantesques plumes d'autruche, vers le sol humide, dont elles entretenaient la délicieuse fraîcheur. Plus loin, croissaient en abondance des asclépias, des cactus, des pervenches roses, des orchidées de toute espèce, des doliques à fleurs bleu pâle, des roses de Cayenne d'un beau rouge brillant, des tubéreuses parfumées. Des lianes, parmi lesquelles nous remarquâmes la vanille aux tiges charnues et aux feuilles épaisses, s'entrelaçaient de rameaux en rameaux, sur lesquels sautillaient des oiseaux au brillant plumage. De temps en temps, un colibri, bourdonnant dans l'espace, étincelant d'or, plongeait le bec dans une corolle ouverte, restait un instant immobile, puis disparaissait comme un trait.

Notre aimable hôte vint nous tirer de notre contemplation, et comme nous lui exprimions le plaisir que nous causaient ces scènes pour nous si intéressantes, il nous proposa de nous mener à sa maison de campagne, située sur une colline à peu de distance de la ville. Nous nous remîmes en voiture, et peu de temps après, nous étions à Bellevue.

L'habitation de l'amiral méritait ce nom. — Un cri d'admiration nous échappa en nous trouvant devant le magnifique panorama qui se déploya tout à coup sous nos yeux. L'île entière de la Martinique, aux côtes sinueuses, tantôt formées de roches élevées, tantôt basses et couvertes de plantations, s'étendait devant nous, avec ses reliefs, ses couleurs, son vaste horizon de mer. A notre gauche, de hautes montagnes découpaient leur vigoureux profil sur le ciel lumineux et pur; à notre droite, l'Océan roulait ses vagues marbrées d'écume. Là-bas, l'espace, silencieux et profond; plus près, à l'entrée du port, les voiles blanches des bateaux de pêche, et l'allée et venue d'une quantité de canots chargés de fruits et de marchandises, se dirigeant vers le *Saint-Germain*, dont le drapeau tricolore arboré au grand mât flottait au gré de la brise.

Nous fîmes un excellent déjeuner, dans une grande salle à manger dont les fenêtres ouvertes nous permettaient de continuer à jouir du splendide tableau que nous venons d'esquisser; puis, suivant les habitudes du pays, nous nous retirâmes, dans les chambres qui nous avaient été préparées, pour la sieste.

Après ce repos, vers quatre heures de l'après-midi, nous résolûmes, bien que le soleil fût encore

très haut, d'aller visiter Fort-de-France, que nous n'avions fait qu'entrevoir et que nous tenions à mieux connaître.

Nous descendîmes la colline à pied, par un sentier ravissant, qui nous conduisit sur les bords de la rivière Madame. Ce cours d'eau, ainsi nommé en l'honneur de Madame Royale, prend sa source dans les montagnes de l'intérieur, coule entre d'épaisses masses de verdure et, arrivé à Fort-de-France, sert à former une cascade artificielle, que fit construire un ancien gouverneur de la colonie, l'amiral du Gueydon. La rivière se dirige ensuite, comme nous l'avons déjà dit, vers la deuxième entrée du port, où elle se perd dans la mer des Antilles.

Nous traversâmes la rivière dans un bac, dont un Indien s'était constitué le nautonier.

En débarquant sur l'autre rive, un assez vaste édifice, construit en bois, attire notre attention. C'est l'hôpital, spacieux, bien aménagé et parfaitement tenu, grâce aux soins du gouverneur et du médecin en chef de l'infanterie de marine. Les malades qui ne peuvent supporter le climat énervant de Fort-de-France sont envoyés au village du Morne-Rouge, où l'air est pur et moins chaud. Cette différence de température résulte de l'altitude de cette localité, qui est située à 440 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toutes les céréales d'Europe y croissent dans d'excellentes conditions.

Nous longeâmes la rivière pendant quelque temps, sans oser, toutefois, nous aventurer trop près de la berge, car c'est dans les hautes herbes qui la couvrent qu'un redoutable serpent, le trigonocéphale Fer de

lance, aime à se réfugier durant les heures trop ensoleillées. Ce serpent, l'un des plus terribles que l'on connaisse, n'existe qu'à la Martinique et à Sainte-*Lucie.* Il atteint jusqu'à trois pieds de longueur; sa peau est grisâtre, parsemée de taches jaunes et vertes; sa *tête*, hideuse comme celle du crotale, est plate et triangulaire. Il habite généralement dans le creux des arbres ou sous de vieux troncs renversés, dans les lieux marécageux, et rien ne trahit sa présence. Sa morsure donne inévitablement la mort. Il se met en chasse à la tombée de la nuit et, aussi agile que vorace, pénètre souvent dans les maisons. Les colons n'en parlent qu'avec terreur et racontent sur cet odieux reptile les histoires les plus fantastiques. Aussi ne sortent-ils jamais le soir sans être armés d'un long bâton avec lequel ils fouillent les herbes avant d'y mettre les pieds. Ces craintes, cependant, sont justifiées, car on a constaté à Fort-de-France une moyenne annuelle de deux cents décès uniquement causés par les attaques du trigonocéphale.

Nous laissâmes donc la rivière à distance, et nous nous dirigeâmes vers l'église, dont le clocher, assez prétentieux, domine toute la ville.

Décrire l'effet que notre passage produisit dans les rues serait difficile, tant nous remarquâmes d'intérêt et de curiosité chez les habitants. Partout, les négresses s'appelaient, nous montrant du doigt :

« Viens voî, li béqués passer. »

Nous apprîmes plus tard que le mot *béqué,* en langage créole, veut dire « blanc ».

Hommes et femmes accouraient alors sur le seuil de

leurs cases, et nous défilâmes ainsi entre une haie de spectateurs, pendant que les enfants nous entouraient en riant et en montrant leurs dents blanches. Un cortège d'enterrement se montra à l'entrée d'une rue.

Nous nous rangeâmes pour le laisser passer, mais les porteurs du cercueil, posant à terre leur lugubre fardeau, se joignirent à la foule pour mieux nous examiner, et le nègre en surplis, qui marchait en tête de la procession en chantant les litanies, s'arrêta court, les yeux écarquillés et la bouche béante.

Nous le laissâmes à ses réflexions, et, poursuivant notre promenade, nous aperçûmes sur la place du Marché la maison d'où était sorti le cortège que nous venions de rencontrer.

A la Martinique, lors d'un décès, l'usage exige que la maison mortuaire soit entièrement tendue d'une draperie, noire pour les riches, blanche pour les pauvres; or, comme, à peu d'exceptions près, il n'y a que des malheureux de race africaine dans la colonie, on y voit rarement des tentures noires.

Le marché de Fort-de-France, tout en présentant des scènes amusantes et pittoresques, a moins de couleur locale que celui de la Pointe-à-Pitre. Nous y vîmes, pour la première fois, le fruit de l'arbre à pain, la mangue, la sapotille, les papayges; mais après avoir goûté de tous ces produits tropicaux, la sapotille seule trouva grâce à nos yeux.

Fort-de-France, aujourd'hui tranquille et paisible, est connue dans l'histoire depuis le dix-septième siècle, époque de sa fondation. Des désordres graves, des

abus de tous genres remplirent les premières années de la colonie. Les Anglais s'en emparèrent en 1794, la rendirent à la France en 1802, s'y installèrent de nouveau en 1809, pour la restituer définitivement au gouvernement français en 1814. Des noirs importés d'Afrique furent employés au défrichement des terres vierges. La vente des esclaves rapportant des bénéfices considérables, on en débarqua de telles quantités que leur placement devint difficile. Des hangars, qui existent encore aujourd'hui, furent construits le long des quais pour recevoir les malheureux Africains, qui y étaient entassés pêle-mêle en attendant des acheteurs. Des complots, des révoltes éclatèrent parmi eux. Quelques-uns parvinrent à s'échapper dans les forêts de l'intérieur, où ils reprirent la vie sauvage; d'autres gagnèrent l'île de Saint-Domingue, où leur présence donna des forces nouvelles aux éléments de discorde qui y fomentaient déjà. En 1794, la Convention décréta l'abolition de l'esclavage, mesure intempestive, trop précipitée, qui donna pour résultat la ruine de la Guyane et des Antilles. On comprit, trop tard, qu'il eût fallu faire précéder l'émancipation par un régime transitoire, et, tombant dans un excès contraire, on rétablit la traite par une loi du 30 floréal an X. Le code noir, qui défendait toute union entre nègre et blanc, demeura néanmoins aboli; les métis se multiplièrent et constituent aujourd'hui la masse de la population.

Fort-de-France, comme la plupart des villes des Antilles, eut à souffrir des tremblements de terre, et fut presque entièrement détruit durant l'un d'eux,

en 1838. La ville fut rebâtie en bois et compte actuellement près de 10,000 habitants, parmi lesquels 600 à 700 Européens. Ses rues sont droites, bordées de cases composées généralement d'un rez-de-chaussée et construites de manière à présenter une température aussi fraîche que possible. Chacune d'elles, grâce à la sollicitude éclairée de l'amiral du Gueydon, possède, dans une cour intérieure, une fontaine d'eau pure obtenue au moyen de travaux de canalisation. Les fenêtres sont fermées par des persiennes mobiles, qui, dans les pays chauds, remplacent le verre à vitres, dont l'usage empêcherait la libre circulation de l'air, si nécessaire sous les tropiques.

La ville n'a aucune importance commerciale. On n'y rencontre que quelques magasins de détail, sortes de bazars, où l'on vend de tout, ainsi que dans les localités nouvelles, dont le négoce n'est pas assez actif pour s'être spécialisé. On se pourvoit à Saint-Pierre, entrepôt principal de la colonie et siège de la société martiniquaise. Quand les habitants de Fort-de-France veulent faire des achats ou assister à une représentation théâtrale, ils prennent le vapeur qui fait le service entre les deux villes, et, tout en jouissant d'une excursion charmante le long des côtes, ne mettent guère que deux heures pour arriver à destination. Les créoles aiment les divertissements, et surtout la danse, avec passion; il est rare que leurs réunions du soir ne se terminent pas par un bal. L'amiral Grasset a été l'un des premiers à nous en faire la remarque, et il nous a dit qu'il avait d'abord cherché à satisfaire ses administrés en donnant des soirées dansantes au palais du gouvernement, mais

que celles-ci avaient toujours été cause pour lui-même de nombreux désagréments, résultant du préjugé de couleur, plus vivace à la Martinique que partout ailleurs. C'est le mulâtre, dédaigné par le blanc et envié par le nègre, dont la situation est la plus pénible. Dans chaque réunion, des groupes se forment, représentant autant de castes, et souvent de sérieux conflits éclatent entre ces éléments discordants.

Le nègre, traité avec bonté, est essentiellement doux et serviable. Ses passions, néanmoins, sont vives et ardentes. S'il est poussé à bout par les mauvais traitements, sa sauvagerie native reprend le dessus et l'exalte jusqu'aux plus atroces vengeances. On en a eu un exemple récent à Sainte-Croix et à Cayenne, où les noirs ont incendié toutes les habitations appartenant aux colons européens. L'esprit de conciliation des autorités coloniales a écarté de Fort-de-France tout danger de ce genre, bien qu'il y règne, comme ailleurs, une sourde inimitié entre les deux races, dont l'une veut maintenir sa domination et dont l'autre craint sans cesse de nouveaux attentats à sa liberté.

Disons quelques mots des modes martiniquaises, qui ont leur originalité. Les femmes créoles blanches portent la *gaule,* sorte de peignoir flottant, plus ou moins richement brodé. — Les noires affectionnent les vastes jupons en calicot, aux couleurs très voyantes, à grands dessins des plus fantaisistes. Elles se coiffent d'un mouchoir roulé, ou madras, de couleur jaune ou rouge, qu'elles achètent tout monté au prix de huit à dix francs, et qui se pose sur le sommet de la tête, comme un chapeau. Quant aux négrillons, on leur

donne, mais assez rarement, une petite chemise courte. Ils sont généralement nus, ce dont ils ne souffrent guère à cause du climat, et ce qui convient encore mieux à la bourse de leurs parents. Hommes, femmes et enfants sont de déterminés fumeurs. Les derniers s'empressent autour des Européens, en leur criant sur tous les tons :

« Un cigâ ! Donnez un cigâ ! »

La population de Fort-de-France paraît plus active que celle de la Pointe-à-Pitre.

Beaucoup d'emplois publics y sont remplis par des gens de couleur, les blancs s'occupant plus généralement de l'exploitation des plantations de canne à sucre et de caféiers ou du commerce d'exportation. Beaucoup de nègres sont occupés, dans le port, au chargement ou au déchargement des navires. Presque tous possèdent un petit coin de terre, planté de maniocs, de bananiers ou d'arbres à pain, dont les produits suffisent aux besoins de leur famille. Les femmes soignent les détails du ménage et consacrent leurs instants de loisir à la confection de chapeaux, fabriqués au moyen d'une herbe marine croissant dans les parages de l'île. Ces chapeaux, assez grossiers, sans aucune espèce de garniture, se vendent presque pour rien et préservent parfaitement du soleil.

On vit à peu de frais, en général, dans la colonie. Les vivres s'y débitent à très bas prix, sauf la viande, qui est rare et chère. Les gens de couleur vivent de poissons et de fruits ; la poire d'avocat, et surtout la mangue et la banane, forment la base de leur alimentation. La banane, tantôt frite, tantôt coupée en tran-

ches et grillée, tantôt pétrie avec du maïs et de la farine de manioc, apparaît à tous leurs repas. Comme boisson, ils préfèrent le tafia et le lait de coco, dont ils se montrent très friands, ainsi que du jus de la canne à sucre non fermenté.

Le climat de la Martinique est pareil à celui de toutes les régions tropicales, brûlant toute l'année, humide et malsain pendant la saison des pluies, qui se passe rarement sans amener avec elle son cortége de fièvres, dont les matelots de l'escadre et les soldats du fort sont surtout attaqués. Les pluies durent une grande partie de l'année et tombent avec une violence incroyable.

Revenons à notre promenade en ville, un instant oubliée durant ces dissertations.

En quittant le marché, nous prîmes à tout hasard une petite rue qui nous conduisit devant l'église, assez ancienne et de belles dimensions. On y entre de cinq côtés différents. Nous remarquâmes dans le chœur une estrade assez élevée, surmontée de trois pavillons français entrelacés : c'est la tribune du gouverneur durant les cérémonies religieuses. En face de cette estrade, également en vue, se présente le siége épiscopal.

Durant notre visite à l'église, un prêtre enseignait le catéchisme à une soixantaine de négresses de tous les âges, réunies dans une petite chapelle latérale au maître-autel. Nous eussions désiré entendre leurs réponses aux demandes de leur instructeur, mais la nuit tombait, et il nous fallut partir, ce dont le prêtre ne parut pas fâché, car nous causions de sérieuses distractions à ses ouailles.

L'hôtel d'Aviron, que nous vîmes ensuite, est situé sur la place de la Savane. C'est le meilleur de Fort-de-France, ce qui ne veut pas dire qu'il soit très luxueux.

Il fallait reprendre la route de Bellevue. Nous traversâmes de nouveau la rivière Madame, pour nous engager ensuite dans un délicieux sentier, où nous nous attardâmes, tant la soirée était belle, l'air pur et doux. Quel fut notre étonnement, en arrivant au haut de la montagne, de ne rencontrer que des visages troublés et inquiets! On ne nous ménagea pas même les reproches. Il paraît que nous avions pris, sans nous en douter, le chemin le plus fréquenté par le terrible trigonocéphale, et précisément à l'heure où il se plaît à sortir des hautes herbes pour s'étirer et se délasser aux rayons du soleil couchant. Le gouverneur, prévoyant notre imprudence, avait envoyé des soldats à notre recherche pour nous prévenir du danger.

Quelques minutes après, on n'y pensa plus, et nous nous mîmes tous fort gaiement à table. Quelques officiers de marine vinrent se joindre à nous après le repas. Nous restâmes jusqu'à dix heures sur la terrasse, entourés d'une nuée de lucioles, qui voltigeaient autour de nous en telles quantités qu'on eût cru voir une pluie de feu. La nuit était d'une clarté incomparable, et le paysage que nous avions sous les yeux, parfaitement distinct, semblait enveloppé d'une gaze légère à reflets d'argent qui en rehaussait encore, par un charme mystérieux, la poétique beauté.

Le lendemain, nous étions levés dès sept heures du matin. Après le déjeuner, l'amiral nous proposa de

nous conduire en ville. Celle-ci nous parut, ce jour-là, plus animée que la veille. Des groupes stationnaient devant les magasins; des négresses se rendaient au marché, chargées de fruits. Nous allâmes visiter la baie du Carénage et ses installations maritimes, très négligées, puis la place de la Savane, que nous avons déjà citée, entourée d'arbres séculaires, tamarins et sabliers. C'est la promenade à la mode, et les nègres, les jours de fête, y viennent danser la *bamboulah* aux pieds de la statue de l'impératrice Joséphine. Dans la semaine, les soldats de la garnison y font l'exercice.

Il nous reste peu de choses à dire sur Fort-de-France, que nous avions visité dans ses moindres recoins et qu'il nous fallait bientôt quitter. A quatre heures de l'après-midi, un coup de canon du *Saint-Germain* rappela les passagers dispersés en ville. Nous prîmes congé de l'amiral, en le remerciant de l'hospitalité qu'il nous avait si gracieusement accordée, et une demi-heure plus tard, nous étions sur les quais, devant un petit embarcadère, où le commandant du *Dupetit-Thouars* avait eu l'obligeance d'envoyer sa baleinière pour nous ramener à bord du steamer. Passagers et marchandises arrivèrent de tous côtés, et, rejoignant le *Saint-Germain,* nous y trouvâmes tout en mouvement. On leva l'ancre, et le beau navire sortit lentement du port en longeant le fort Saint-Louis. Peu d'instants après, la pleine mer s'étendait de nouveau devant nous.

---

## CHAPITRE III

**La dernière journée à bord. — Débarquement à la Guayra. — La ville; ses habitants; ses ressources. — Départ pour Caracas. — L'auberge de Guaracarumbo. — En route. — Arrivée à Caracas.**

Nous passâmes la journée du 23 août à nous promener sur le pont et à réunir nos effets afin de pouvoir débarquer le lendemain de bonne heure. L'atmosphère était suffocante et nous indiquait que nous approchions de la Costa-Firma, si redoutée des marins, à cause de son climat torride et malsain durant une grande partie de l'année.

Vers deux heures, nous étions à la hauteur de l'île Blanquilla. C'est une terre basse, aride, entièrement dépourvue de végétation. Plus loin, nous aperçûmes un groupe de rochers isolés, battus incessamment par les vagues et connus sur les cartes marines sous le nom de *los Siete Hermanos,* les Sept Frères. Le reste de l'après-midi fut employé à visiter le *Saint-Germain* jusqu'à fond de cale et à nous rendre compte de son aménagement. Que de progrès accomplis dans les constructions navales, et combien le navire moderne, rapide d'allures, véritable hôtel flottant, luxueux et confortable, est supérieur aux antiques caravelles de Colomb !

Nous nous couchâmes de bonne heure, et le lendemain, au point du jour, nous étions déjà sur le pont, d'où nous observions, pour la première fois, les côtes du Venezuela, que nous avions longées, à petite vapeur, une grande partie de la nuit, afin de ne pas arriver trop tôt à la Guayra.

Partout des montagnes aux formes étranges, aux flancs ravinés par les eaux, déchirés par les tremblements de terre; sur leurs versants, des forêts groupées en masses sombres; çà et là, une cabane perdue dans un désert; puis des ruines, derniers vestiges du terrible sinistre de 1812, recouvertes d'une végétation luxuriante, d'où s'échappaient des nuées d'oiseaux. La Cordillère se prolongeait à perte de vue, s'élevant, s'abaissant, constituant un véritable rempart de proportions gigantesques, une immense ceinture de rochers, devant laquelle s'étendait la mer, calme, bleue et limpide comme un lac.

Nous ne remarquâmes qu'un seul village sur la côte, qu'on nous dit être Macuto; il est entouré d'arbres et agréablement situé au pied de la chaine.

Quelques minutes après l'avoir dépassé, on signalait la Guayra, où nous devions prendre terre.

La Guayra ne possède pas, en réalité, un véritable port. On n'y trouve qu'une rade ouverte, exposée à tous les vents, et où les marins n'aiment pas à prolonger leur séjour. Nous jetâmes l'ancre à un mille et demi de la ville, afin d'éviter la houle, très forte dans ces parages.

Nous fîmes aussitôt nos préparatifs de départ, espérant quitter le bord immédiatement; mais nous avions

compté sans la commission de santé, dont nous dûmes attendre la visite, et qui ne se présenta qu'une heure plus tard. Toutes formalités accomplies, nous descendîmes dans la lanche qui devait nous conduire à la côte, mais non sans de grandes difficultés, à cause d'un roulis incessant dont les soubresauts inattendus nous exposaient à un plongeon d'autant plus à éviter que les requins, dit-on, en sont souvent les spectateurs intéressés.

L'opération heureusement terminée, nous nous éloignâmes enfin du *Saint-Germain*, et quelques instants plus tard nous arrivions sur les quais et nous foulions, pour la première fois, la terre américaine, entourés de toute une population accourue pour assister au débarquement.

Il faisait déjà fort chaud, bien que de bon matin. Le climat de la Guayra, en effet, est tout à fait tropical. Le thermomètre s'y maintient généralement à 25° Réaumur, et s'élève souvent beaucoup plus haut.

Aussi, les Vénézuéliens des hautes terres, peu accoutumés à une température aussi excessive, et forcés, pour leurs affaires, de descendre à la Guayra, l'appellent-ils, en plaisantant, *el corredor del infierno*, ce qui se passe de commentaires.

Ajoutons toutefois qu'il y fait moins malsain qu'on ne le croit communément en Europe. — Des épidémies de fièvre jaune y ont régné, il est vrai, à diverses époques; mais depuis 1855, grâce à des soins plus assidus donnés à l'hygiène, on n'a plus eu à constater que des cas isolés de cette terrible maladie.

Un de nos compagnons de voyage s'étant chargé de

nous procurer les voitures nécessaires pour nous rendre à Caracas, où nous désirions arriver le plus tôt possible, nous eûmes le loisir de nous reposer quelque temps à l'hôtel Delfino et de parcourir la cité.

La Guayra, d'après le dernier recensement fait au Venezuela, comprend 1,587 maisons et 7,428 habitants. C'est l'un des marchés commerciaux les plus importants du Venezuela, à cause de sa proximité de la capitale de la république, dont elle n'est séparée que par une distance de vingt kilomètres. En 1880, 1,630 bâtiments jaugeant 27,995 tonnes, et 246 navires étrangers d'une capacité de 269,388 tonnes, firent leur entrée au port.

La ville, adossée à la chaîne des Andes costales, couvre un terrain très accidenté, et presque toutes ses rues sont en pente. Deux églises, celles de *Santa Maria* et de *San Juan de Dios*, dominent l'agglomération urbaine. Devant une place assez vaste, bordée d'acacias à fleurs rouges et d'acajous, nous remarquâmes une caserne, à la porte de laquelle deux nègres à demi nus, le fusil au bras, faisaient sentinelle.

A peu de distance de là, on nous montra un grand bâtiment, encombré de monde, contenant les bureaux de la douane. Blancs, noirs, Indiens et mulâtres s'y coudoyaient, tous également affairés. Les gens de couleur étaient sales, déguenillés, et n'avaient pas la physionomie gaie et ouverte des nègres de la Martinique. Beaucoup d'entre eux paraissaient à demi abrutis par de fréquentes libations d'eau-de-vie.

Ils ne manquent cependant ni d'activité ni de

vigueur. A l'arrivée de chaque paquebot, et moyennant un salaire très modique, on les voit accourir en foule pour procéder au chargement ou au déchargement, rendus très difficiles à la Guayra par l'état de la mer, toujours agitée dans la rade.

Le haut commerce est entre les mains d'étrangers. D'abord simples commis, ils s'élèvent peu à peu, à force de courage et d'énergie, jusqu'à se mettre à la tête d'une ferme, qui prend insensiblement de l'importance et acquiert du crédit. Durant cette longue lutte, ils usent leur jeunesse et, soumis aux influences d'un climat brûlant, perdent souvent leur santé. Lorsqu'ils arrivent enfin à la fortune et qu'ils peuvent retourner en Europe, but de leurs efforts, ils jouissent rarement de cette opulence, si longuement poursuivie et si rudement gagnée. Leurs sacrifices cependant ne sont pas inutiles, car ces vaillants pionniers ouvrent des voies nouvelles et sont, dans les pays lointains, les agents les plus efficaces du progrès et de la civilisation.

Le temps était venu de reprendre le voyage, et nos voitures nous attendaient [1].

Chacune d'elles, selon l'usage local, était attelée de trois chevaux de front et conduite par un cocher couleur d'ébène. Elles étaient solidement construites et garnies de rideaux de cuir, qu'on pouvait relever ou rabaisser à volonté pour se garantir de la pluie ou

[1] Le trajet entre la Guayra et Caracas ne se fait plus en voiture : un chemin de fer, qui relie les deux villes, a été inauguré le 27 juin 1883.

du soleil. L'air y circulait librement, et malheureusement la poussière tout aussi bien.

Nous quittâmes la Guayra vers dix heures, et nous atteignîmes bientôt Maïquetia, assez gros village de plus de 6,000 habitants, entouré de plantations de cocotiers.

Nous nous élevions lentement sur le versant de la Cordillère. La première montée fut assez douce, les chevaux allaient au pas, et le paysage que nous avions sous les yeux méritait d'être vu; mais une chaleur ètouffante nous mettait dans l'impossibilité d'en jouir. L'air était embrasé, le ciel éblouissant de lumière, la route aride et poudreuse. Quelques mimosées et de grands aloès croissaient çà et là entre les rochers. Nous nous engageâmes ensuite dans une gorge étroite après laquelle nous ne devions plus revoir la mer que d'une grande altitude. Nous nous retournâmes et nous aperçûmes de loin le port, et, au milieu de celui-ci, le *Saint-Germain* à l'ancre, entouré de canots et de barques. Quelques minutes après, tout ce panorama disparaissait à nos yeux, et avec lui cessait notre vie du bord et commençait une existence nouvelle.

La route, de plus en plus abrupte, était des plus pittoresques. D'un côté, nous longions un profond précipice à demi caché par des masses de verdure; de l'autre, s'élevait un rempart de rochers, où s'accrochaient à grand'peine quelques cactus chargés d'épines. Nous étions cahotés, dans l'intervalle, de façon à faire carillonner nos os, s'ils eussent été d'airain, ce qui, malheureusement pour nous, n'était pas le cas.

Nous allâmes ainsi d'une pente à l'autre, toujours

montant, pendant quatre heures. A mesure que nous gravissions la chaîne costale, la température s'abaissait. Un vent frais et léger remplaçait les effluves accablantes du littoral, et, à chaque détour de la route, de nouveaux tableaux attiraient notre attention. Parfois, des convois de charrettes et d'ânes encombraient la voie et retardaient nos mouvements. Les *arrieros*, ou conducteurs de ces caravanes, se fiant à l'instinct de leurs bêtes, marchaient tranquillement à leur suite, causant entre eux, fumant des cigarettes et se bornant à exciter de temps en temps la marche par le cri sacramentel : *Arre burro!* qui faisait dresser l'oreille aux ânes et activait leur pas.

Nous disons « dresser l'oreille », car, en effet, la plupart des pauvres bêtes n'en avaient qu'une, et d'autres même en manquaient complètement. On nous dit plus tard que ces mutilations résultent de la piqûre de certains insectes qui déposent leurs larves dans les appendices auditifs des malheureux *burros*, où ces hôtes incommodes produisent d'affreux ravages.

Tandis que nous regardions les ânes, les *arrieros* nous remarquaient à leur tour, et tout en nous criant : *Adios! adios!* disparaissaient dans la poussière.

Nous parvînmes ainsi jusqu'à une *posada*, où nous devions faire halte, pour changer de chevaux et déjeuner.

L'auberge dont il s'agit, située à mi-chemin entre la Guayra et Caracas, forme avec quelques huttes voisines le hameau de Guaracarumbo, situé en pleine Cordillère, à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. — En descendant de voiture, nous nous trouvâmes dans une

grande cour, remplie de chevaux, de charrettes, de ballots de marchandises. Nous sortons de là tant bien que mal, et, entrant dans la *posada,* nous nous trouvons d'abord dans une petite chambre d'aspect mélancolique. Les murs en sont couverts de toiles d'araignée d'antique structure; des chapelets d'oignons et d'épis de maïs se balancent au-dessus de nos têtes, abritant un monde d'insectes; une grande cuvette en fer-blanc, remplie d'eau, placée sur une table adossée au mur, attire nos regards. Tous les voyageurs peuvent y faire leurs ablutions, dans le même liquide bien entendu, car l'eau est rare à Guaracarumbo, et il n'y pleut pas tous les jours. Heureusement pour nous, encore novices alors dans l'usage de la langue espagnole, nous trouvâmes à l'auberge un garçon, jadis Français, qui savait encore quelques mots de l'idiome natal. Nous lui demandâmes à déjeuner, et, pendant qu'on préparait notre repas, nous sortîmes de la maison pour examiner le panorama dont on jouissait de ce point élevé et qu'on nous avait dit être d'une grande beauté.

Notre attente ne fut pas déçue, et nous vîmes se dérouler devant nous, en effet, une vaste étendue de pays, aux grandes et belles lignes, bornée d'un côté par la mer des Antilles, d'un bleu admirable, se fondant à l'extrême horizon avec le ciel. A l'est, plusieurs chaînes de montagnes, estompées de fortes ombres, s'allongeaient parallèlement au littoral, s'étageant les unes au-dessus des autres en gradins superposés. Leurs sommets, couronnés de forêts, étaient vivement éclairés, tandis que leurs bases disparaissaient derrière de légers nuages, dont les vapeurs, tantôt violettes, tantôt

doucement azurées, montaient lentement et prenaient, en s'élevant, une teinte d'ambre et d'or d'une beauté vraiment idéale. A l'ouest, la route de Caracas serpentait au loin, comme un mince filet blanc, tantôt longeant un précipice, tantôt s'effaçant dans une gorge profonde, toujours bordée de toutes parts d'une exubérante végétation.

Les sites américains ont un caractère plus grandiose, en général, que nos plus beaux points de vue d'Europe. Leurs contours sont harmonieux, leur aspect plus sauvage, leur ensemble plus pittoresque. On sent que le soc de la charrue, qui efface peu à peu les ondulations du terrain, égalise les coteaux, détruit les plantes vivaces, nées du sol même et, par conséquent, fortes et vigoureuses, n'a pas encore passé par là. La force vitale s'y manifeste spontanément, et non pas contrariée, comme chez nous, dans ses développements.

Point de rivières canalisées, coulant captives entre des berges artificielles; point de ruisseaux endigués, amassant leurs eaux pour faire tourner la roue d'un moulin; le flot descend des montagnes, entre les roches qu'il renverse et les troncs d'arbres qu'il déracine, s'épand dans les plaines, y sème ses cailloux et ses sables, forme des îlots éphémères, devient fleuve et se perd dans un inextricable delta avant de se mêler à l'Océan. Plus l'homme est rare dans la nature, plus les éléments primordiaux de celle-ci sont actifs, et ce chaos de vie, toujours en mouvement, d'où s'échappe le reptile venimeux et où resplendit la fleur tropicale, ce mélange d'ombre et de lumière, d'existence féconde et de mort constante, a quelque chose d'inouï, d'im-

prévu, de puissant, qui frappe vivement l'imagination et y laisse d'impérissables souvenirs.

Nous fûmes tirés de notre contemplation par le garçon d'auberge, qui nous annonça le déjeuner. Sans l'appétit formidable que nous avions, l'aspect de ce qu'on nous avait servi aurait suffi pour nous mettre en fuite; des bouts de viande nageant dans une sauce au piment et au safran, des *frijoles* ou fèves bouillies, des bananes frites composaient le menu. Heureusement que nous avions quelques conserves sur lesquelles nous pûmes nous rabattre.

Notre repas fut bientôt fait, les chevaux attelés, et nous nous remîmes en voiture. L'ascension recommença. Pendant une heure encore nous aperçûmes la mer des Antilles. Sur les flancs des montagnes croissaient des cactus-cierge, disposés en groupes de longues tiges de quinze pieds de haut, hérissés d'épines; des clématites couvertes de fleurs jetaient leur réseau vert au-dessus de buissons d'assonies et de myrtes. La flore des environs de Caracas est assez riche et compte plus de deux cent quarante-trois genres. Les légumineuses, les crucifères, les ombellifères, les géraniacées y dominent.

A mesure que nous avancions, l'animation croissait sur la route. A droite et à gauche s'élevaient de petites cabanes, au seuil desquelles se tenaient des négresses portant leurs enfants à califourchon sur la hanche; nous voyions passer des Indiennes au profil régulier, aux fichus rouges gracieusement enroulés sur une épaisse chevelure noire, le cigare à la bouche, l'air morne et indifférent. Des quantités d'oiseaux d'espèces variées sautillaient joyeusement dans le feuillage.

Nous en remarquâmes un d'une belle couleur orange, avec la pointe des ailes et le dos noirs, rappelant beaucoup, par sa forme, la pie d'Europe, bien qu'ayant le bec plus allongé. C'était un *icterus,* appelé ici *turpial,* et auquel Cuvier a donné le nom de « cacique ». Ses habitudes sont les mêmes que celles de la pie. Comme elle, il s'empare de tout ce qui brille. Son nid ressemble à une bouteille ouverte par le bas. Ces oiseaux vivent en famille, sur le même arbre, et s'apprivoisent très facilement. Le cacique est doué d'un gosier extraordinaire; son chant est vibrant, sonore, éclatant. Il retient les airs qu'on lui enseigne et les répète avec une justesse étonnante. Malgré toutes ses facultés, il ne peut prétendre, cependant, au premier rang parmi les chanteurs ailés du Venezuela. Le rossignol de l'Amérique du Sud est une sorte de grive qu'on nomme *paraulata* en castillan, et *turdus polyglottus* en latin scientifique. Ses accents sont doux, mélodieux, plutôt mélancoliques, et remplissent, durant la nuit, la profondeur des bois. Comme le cacique, la *paraulata* possède une mémoire musicale des plus remarquables. Ces deux oiseaux, même dans le pays, sont vendus à très haut prix, et un bon chanteur y vaut jusqu'à deux cents francs.

Il était près de cinq heures lorsque nous fîmes notre entrée dans la belle vallée du Chacao, qu'arrosent le Guyare, le Catuche, le Caraota et l'Anauco, dans la partie occidentale de laquelle a été fondée la capitale du Venezuela. Nous traversâmes Catia, petit village composé de cabanes construites en adobe, d'aspect assez misérable. Nous distinguions çà et là quelque

apparence de culture, des jardins, quelques arbres fruitiers, quelques fleurs. Le mouvement de charrettes et de piétons augmentait toujours; les maisons devenaient plus nombreuses, s'aggloméraient, paraissaient mieux construites. Tout à coup notre voiture s'arrêta, et un ami se présenta à la portière, nous souhaitant la bienvenue à Caracas, où un appartement nous avait été préparé au *Gran Hotel,* tenu alors par un Allemand dans l'antique demeure d'une vieille famille espagnole déchue ou émigrée à la suite de la guerre de l'indépendance.

Tout passe, tout change, et le *Gran Hotel* d'alors est aujourd'hui une caserne, où les soldats vénézuéliens s'exercent à l'héroïsme en acceptant avec patience leur vie réglée de chaque jour.

---

## CHAPITRE IV

**Configuration générale du Venezuela. — La zone agricole. — La région pastorale et ses habitants. — Mœurs et coutumes du *llanero*. — Les savanes de Caracas. — La zone sylvestre et sa population nomade.**

Le Venezuela est encore peu connu en Europe. Sa superficie comprend cependant 111,645,227 hectares, c'est-à-dire un espace deux fois grand comme la France. 1,059 cours d'eau sillonnent cet immense territoire, et, de ce nombre, douze seulement prennent naissance hors du pays. Les tableaux les plus variés attendent le voyageur, qui peut jouir de tous les enchantements de la vie tropicale, vivante jusque dans ses moindres atomes, ou contempler des sommets alpestres, sur lesquels plane le silence de la mort, et dont les déclivités arides, battues par un vent glacé, surgissent comme autant d'écueils parmi des vagues de nuages.

Pourquoi ce pays nouveau, si intéressant à tant de titres, est-il à peine exploré? Les sources de l'Orénoque, ce puissant fleuve dont l'immense bassin a 252,000 milles carrés, sont-elles moins mystérieuses que l'étaient jadis celles du Nil[1]? Que de découvertes

[1] L'Orénoque a 420 affluents connus, l'Océan est adouci par ses eaux à plus de vingt-cinq lieues de distance.

inattendues d'intrépides pionniers de la science, parcourant cet immense territoire, n'y feraient-ils pas? Nous ne pouvons, quant à nous, en esquisser que les grandes lignes, tout en nous arrêtant çà et là dans quelque oasis, que nous avons étudiée avec plus de détail et dont nous avons conservé l'ineffaçable souvenir.

Pour être fidèle à notre plan, donnons d'abord une idée générale du panorama de cette région, la plus septentrionale d'entre les États de l'Amérique du Sud; puis nous descendrons dans les vallées, nous parcourrons les bois, et nous errerons sur les plages bordées d'azur que baigne la mer des Antilles.

Si un spectateur, doué de cette vue de l'esprit que rien ne trouble ni n'arrête, se trouvait placé sur le point le plus élevé du Venezuela, la Sierra Nevada, massif imposant dont la cime neigeuse atteint 4,580 mètres d'altitude, il remarquerait, à l'extrême ouest et remontant vers le nord, de vastes chaînes de montagnes, se ramifiant en toutes directions et formant entre la Nouvelle-Grenade et les États vénézuéliens de gigantesques remparts entrecoupés de plaines fertiles, de profondes vallées, de plateaux rocailleux et dénudés. Une branche de ces Andes, inclinant vers l'est, suit les côtes, tantôt s'abaissant, tantôt s'élevant, plongeant ses contre-forts dans les flots de l'Océan, ou s'en écartant de manière à laisser au littoral une étroite bande sablonneuse. Ce sont les Cordillères costales qu'il nous a fallu traverser en faisant le voyage de la Guayra à Caracas.

Vers le milieu du pays, de l'est à l'ouest, notre observateur remarquerait une dépression allant presque

d'une frontière à l'autre, s'élargissant en se rapprochant de l'Atlantique et roulant dans sa profondeur des flots rapides et impétueux ; c'est l'Orénoque, navigable sur un espace de plus de quatre cents lieues. Son cours n'est connu qu'à partir de Guaharibos, qu'atteignit l'Espagnol Bobadilla au dix-huitième siècle.

Par delà le fleuve, et tout le long de la rive droite, on aperçoit de nouvelles lignes de montagnes, plus espacées, se dirigeant du nord au sud et aboutissant à la vaste chaîne de Parana, formant, de l'est à l'ouest, la frontière du Venezuela, du côté du Brésil.

De cette configuration générale résulte une division naturelle de la contrée en trois grandes zones, distinctes par leur aspeot, leur climat, leurs productions.

La première, la zone agricole, s'étend le long du littoral et jusqu'à deux degrés dans l'intérieur du pays. C'est là que se trouvent réunies les grandes plantations de café et de cacao, les plus belles *haciendas*. C'est là aussi que se présentent les plus riches entrepôts mercantiles, les ports les plus fréquentés par les navires étrangers. Deux types sociaux y correspondent : l'agriculteur et le commerçant.

La seconde, la zone pastorale ou des *llanos*, la terre des savanes et des vastes pâturages, est infiniment plus étendue. Elle forme un golfe immense, s'avançant au loin vers le sud, un océan de verdure, limité à l'ouest par les Andes de Táchira, de Guzman et de Trujillo ; au nord, par une partie de la chaîne côtière, et se prolongeant jusqu'au delta de l'Orénoque.

Ces *llanos*, comme les Pampas de la Patagonie, se composent d'interminables plaines, que l'on suppose

avoir été couvertes autrefois par les eaux de la mer. Humboldt raconte qu'en y voyageant, il passa un jour auprès d'un énorme roc, entièrement isolé, au sommet duquel étaient gravés d'incompréhensibles hiéroglyphes. Étonné, il en demanda les auteurs aux Indiens qui l'accompagnaient.

— Nos pères, répondirent-ils.

— Et comment vos pères sont-ils arrivés jusqu'au haut de ce roc?

— En canot, répliquèrent les Indiens.

Cette antique tradition n'est pas encore perdue, et les indigènes qui errent aujourd'hui dans les *llanos* répètent encore que leurs ancêtres y pagayaient autrefois. L'abaissement du sol, qui dans quelques endroits se trouve à dix mètres au-dessous du niveau de la mer, les coquillages fossiles qu'on y rencontre, la quantité de sel qui y est accumulée, tout semble démontrer qu'il existait là, à une époque reculée, une mer intérieure. Ce roc mystérieux, cité par Humboldt, aurait résisté aux plus violentes érosions et, jadis écueil, serait resté seul dans les solitudes du désert, comme l'unique témoin d'un passé qui est loin de nous.

Quelques tribus indiennes fréquentent encore les savanes et y forment trois groupes principaux : les Guaharibos, les Piaroas et les Mapoyes. Ces représentants des anciens possesseurs du pays sont assez paisibles, quoique vivant à l'état sauvage. Ils parcourent les plaines situées entre le Rio Negro, le Meta et l'Orénoque. Ils y ont été refoulés en 1579, lors de l'arrivée des Espagnols, qui, remontant le fleuve, allèrent fonder à quatre cent soixante et un kilomètres de son embou-

chure la ville d'Angostura, plus connue aujourd'hui sous le nom de Ciudad-Bolivar.

Ces rudes aventuriers, toujours les armes à la main, étaient de trop formidables adversaires pour les tribus locales. Elles se dérobèrent devant eux. Les unes s'enfoncèrent dans les forêts inexplorées qui s'étendent entre le Rio Negro, le Cassiquiare, les Amazones et l'Orénoque; d'autres se contentèrent de remonter le fleuve, de se rapprocher de son delta, où la terre et les eaux se confondent, et y bâtirent leurs villages, élevés sur pilotis, véritables cités lacustres, qu'ils se voyaient forcés cependant de quitter chaque année, à la saison des crues, pour rentrer dans les *llanos*. Ceux-ci aussi sont partiellement inondés à la même époque, sauf quelques plateaux seulement, ou *mesas*, dominant çà et là les flots. C'est là que l'Indien, alors comme de nos jours, cherchait un refuge contre les eaux. Il y trouve une nourriture assurée et abondante, car les hôtes à plumes et à poils du désert, chassés par le fleuve, y arrivent à leur tour, croyant être à l'abri, et n'échappent à un danger que pour rencontrer un péril plus imminent encore.

L'Indien nomade n'est pas le seul habitant des savanes. A côté de lui, plus rapproché de la vie civilisée, se présente le *llanero*, le pasteur de troupeaux, l'homme des plaines, type original, rappelant par quelques traits le Bédouin d'Afrique, le Gaucho des Pampas, le Peau-Rouge des steppes américaines. Comme eux, il passe ses journées à cheval, véritable centaure, ayant pour arme le *machete*, dont la lourde lame, tranchante d'un seul côté, tient du sabre, de la

hache et du couteau. Les *llaneros,* toujours alertes, luttant contre les éléments, exposant sans cesse leur vie à la poursuite des innombrables troupeaux qui leur sont confiés, prêts à toute attaque, constituent une population à part, ayant ses lois particulières, régie par un chef sorti de son sein, et maintenue dans le devoir par des agents élus par elle.

Cette race de pasteurs est forte et vaillante. Le *llanero* est doué en général d'une agilité et d'une force remarquables. Son teint est brun foncé, sa taille peu élevée, sa constitution des plus vigoureuses. Il y a en lui un curieux mélange de sang africain, espagnol, indien, voire chinois, assez difficile à analyser. Ennemi acharné des innovations, se sentant à l'étroit dans les villes, jouissant des grandes scènes de la nature, avide d'émotions fortes, l'homme des plaines est peu sociable, recherche la solitude, construit sa cabane près de quelque groupe d'arbres, dans les endroits les plus sauvages. Là, il trace son *corral,* où il fera rentrer, le soir, son nombreux troupeau. Passionné de musique, il se repose des fatigues du jour en jouant de sa guitare, et c'est au son d'un chant cadencé et mélancolique qu'il conduira, le lendemain, ses animaux vers les horizons lointains des *llanos*. Il ne porte pour tout costume qu'une chemise de couleur et des pantalons allant jusqu'aux genoux, et se terminant par deux larges ailerons, flottant sur les jambes. La chemise, très voyante, ouverte en cœur sur la poitrine, est bordée d'un chapelet de gros grains rouges, destinés sans doute à fixer l'attention des bestiaux. Elle est ramenée autour de la taille par une large

ceinture d'indienne, également rouge. Les pieds sont nus, et la tête est couverte d'un mouchoir de couleur, noué de façon que ses bouts protègent la nuque contre les rayons du soleil.

Les *llaneros* forment le trait d'union entre les Indiens de l'Orénoque et les habitants de la zone agricole. Tout en partageant la vie aventureuse du sauvage, ils ont, comme leurs voisins les planteurs, des croyances religieuses, reconnaissent l'existence d'un être suprême, observent certains rites, mélangés de traditions, d'instructions morales et des plus étranges superstitions. Nous parlons ici, naturellement, des vrais habitants des steppes, vivant loin de toute ville, ne quittant pas leurs savanes, car, sur les bords de l'Orénoque, on a déjà fondé quelques paroisses, que les propriétaires des *corrals* environnants commencent à fréquenter, avec leurs familles, les dimanches et jours de fête. La polygamie n'existe pas chez eux. Ils s'unissent, assez fréquemment, à des Indiennes de la tribu des Chaymas, la plus avancée d'entre les peuplades indigènes.

Tout ce monde à demi barbare est destiné cependant à subir prochainement de profondes modifications, par suite de l'arrivée d'étrangers plus policés, que les bénéfices considérables qu'on peut retirer de l'élevage du bétail attirent dans les *llanos*. Déjà quelques créoles et des Européens à leur suite, quittant le littoral, se sont répandus dans les plaines, où ils se sont construit de modestes habitations et où ils ont amené leurs bestiaux. Le nombre de ces *hattos* — car tel est le nom qu'on donne dans le pays à ce genre d'établissement — c'est augmenté peu à peu, et aujourd'hui, les savanes,

dites de Caracas, de Barcelona et de Cumaná, contiennent de vastes *corrals*, bien tenus, administrés par des majordomes, où se multiplient rapidement de superbes troupeaux, placés sous la surveillance d'Indiens ou de *llaneros*, accoutumés au contact des blancs, et dont le nombre varie suivant la fortune du propriétaire.

Les *corrals* les mieux fournis se trouvent dans les *llanos* de Caracas, plus rapprochés des marchés et sillonnés de cours d'eau, très utiles durant la saison sèche. Citons, parmi ceux-ci, le Guarico, qui a donné son nom à l'un des États de la confédération vénézuélienne, et sur les rives duquel est bâtie la petite ville de Calabozo, où les *llaneros* viennent faire leurs approvisionnements; les rios Orituco, Chirgua, Tisnados et une partie du Rio Apure, grand et beau fleuve de près de deux cent treize lieues de parcours, et qui a, comme le Guarico, donné son nom à l'une des sections du pays.

Les *llanos* de Caracas s'étendent entre le 10° et le 8° de latitude nord. Humboldt en a laissé une description qui en rend parfaitement l'aspect :

« Il y a, dit-il, de la grandeur et une profonde mélan-
« colie dans le spectacle de ces steppes. Tout y paraît
« frappé d'immobilité, sauf parfois l'ombre légère
« d'un nuage glissant lentement sur le sol et annon-
« çant la saison des pluies à l'habitant des savanes.....
« L'œil s'accoutume avec peine à ces horizons immenses
« qui, durant des voyages de vingt ou trente jours, ne
« varient pas, rappelant à l'esprit, par leur vaste espace
« et leur calme profond, la mer tropicale. Çà et là, de
« grands palmiers dépouillés de feuilles, et faisant
« l'effet de mâts de vaisseau, complètent l'illusion. »

Nous avons retracé la vie des *llanos* dans son indépendance et dans sa poésie. Elle a aussi, toutefois, ses épreuves et ses misères. Les pauvres villages fondés çà et là dans les plaines, tels que Pao, Camatagua, San Carlos, sont fréquemment décimés par des fièvres pernicieuses, et la mortalité, à certaines époques, y est effrayante. En 1879, la population de douze villages du Guarico disparut en trois mois, et de pareils faits, malheureusement, se renouvellent souvent. Les principaux villages des *llanos* du Guarico sont : *Unare,* la *Pascua Altagracia, Barbacoas, Chaguaramas, El Sombrero* et *Camaguan.*

Toutes les localités ne sont pas néanmoins aussi malsaines, et la zone pastorale vénézuélienne pourrait acquérir la même importance pour l'élevage que les parties les plus favorisées de la République Argentine ou de l'Australie.

Les guerres fréquentes dont le Venezuela a été le théâtre ont seules pu arrêter le développement de cette industrie. Les belligérants de tous les partis, à diverses époques, ont envahi les *llanos,* se sont emparés des *corrals* et les ont ruinés. La crainte de perdre en quelques heures, durant une commotion politique, le fruit de nombreuses années de travail, a longtemps troublé les spéculateurs, et il faudra une longue période de paix avant qu'ils reprennent assez de confiance pour donner à leurs opérations dans les plaines l'extension qu'elles devraient y avoir et dont les résultats, sans nul doute, seraient de nature à satisfaire les plus ardentes ambitions.

Par delà les deux grandes subdivisions que nous

venons de décrire, s'en présente une troisième, ayant à elle seule plus d'étendue que les deux autres, enveloppée d'ombre, encore mystérieuse : la zone sylvestre. L'homme civilisé y a pénétré à peine, et la nature ne porte pas la trace de ses travaux. A partir des régions à demi submergées de l'Orénoque, jusqu'aux frontières du Brésil, sur une grande partie de l'État de Guayana, et sur le territoire de l'Amazone et de l'Yuruari, se trouve l'immense forêt primitive d'où ne s'élève d'autre fumée que celle du foyer indien. La terre végétale s'y est accumulée, en certains endroits, jusqu'à former des couches de plus de deux mètres d'épaisseur. La végétation, favorisée par cet amas de détritus ainsi que par l'action de la chaleur et d'une atmosphère chargée d'humidité, s'y étale avec une profusion extraordinaire. La lumière arrive à peine sous les masses sombres de ces bois épais, où les acajous, les lauriers, les tamariniers, les palmiers, les bambous confondent leur feuillage. D'après un explorateur allemand, on aurait déjà observé, dans les parties boisées de l'État de Guayana, 2,450 espèces distinctes de plantes, appartenant à 132 familles et à 772 genres, dont plus de 60 exclusivement propres à ces parages.

« Dans cette zone étrange, dit Humboldt, on s'accou-« tume à considérer l'existence de l'homme comme « n'étant nullement essentielle à l'ordre de la nature. « Celle-ci y est pleine d'animation sans son concours, et « lui-même n'y compte plus pour rien. »

Plus de la moitié du territoire vénézuélien est occupée par ces terrains vierges, où l'on découvre à peine quelques familles créoles, environ 2,000 Indiens

soumis, et quelques milliers d'Indiens indépendants, sur une superficie de 18,214 lieues carrées.

Nous venons d'esquisser à grands traits les contours généraux, s'il nous est permis d'ainsi dire, du Venezuela. Pour juger de l'état actuel de ce vaste pays, et en prévoir les destinées futures, il faut apprendre à le connaître dans le passé, et c'est ce que nous essayerons dans le chapitre suivant. Ce sera la préface de nos voyages, et l'explication naturelle des faits que nous aurons à constater.

---

# CHAPITRE V

Découverte du Venezuela. — Origine de ce nom. — Luttes contre les Indiens. — Les Caracas et les Tèques. — Résistance des Caraïbes. — Leurs antiques croyances. — Espagnols et créoles. — Mécontentement des colons. — Francisco de Miranda. — Proclamation d'indépendance. — Guerre civile. — Simon Bolivar. — Ses défaites et ses succès. — Triomphe de la révolution. — Mort de Simon Bolivar. — La confédération des États-Unis du Venezuela. — Antonio Leocadio Guzman. — Antonio Guzman Blanco.

Les annales du Venezuela portent à leur première page un nom illustre, celui de Christophe Colomb, qui reconnut les embouchures de l'Orénoque, en 1498, durant son troisième voyage au nouveau monde. Ses vaisseaux mouillèrent d'abord à l'entrée du golfe de Paria, puis, sur l'ordre du chef, remontèrent dans le delta, pour reconnaître le pays. On n'y débarqua pas cependant, à cause des préparatifs de résistance d'une peuplade indigène, celle des Guarinis, établie dans ses parages. Après une prise solennelle de possession, au nom des souverains de Castille et d'Aragon, de la terre ainsi découverte, les Espagnols tournèrent la proue de leurs navires vers l'Europe.

L'année suivante, trois hardis explorateurs, A. Vespuce, Cosa et Ojeda, longèrent toute la côte, du golfe de Paria au lac de Maracaybo.

Arrivés dans cette région, aux vastes espaces inondés, parmi lesquels on distinguait quelques villages indiens bâtis sur pilotis, ils la désignèrent sous le nom de « Venezuela » ou de « petite Venise », appellation qu'on étendit plus tard à toute la contrée.

Celle-ci, pendant plusieurs années, ne reçut d'autres visites que celles de quelques flibustiers, les premières expéditions ayant démontré les dispositions hostiles de la race indigène ou caraïbe, dont on avait appris à redouter les flèches empoisonnées, la tenace énergie et le cannibalisme.

En 1510, quelques vaisseaux, envoyés par Ferdinand le Catholique, firent leur apparition sur la côte de la presqu'île de Caracas et y débarquèrent des soldats, qui essayèrent de pénétrer dans l'intérieur. Vivement repoussés par les Indiens, ils regagnèrent leurs navires, qui, cinglant le long du littoral, y opérèrent de nouveaux débarquements, dans des endroits déserts où quelques établissements ne tardèrent pas à s'élever. Le plus important, fondé sur les bords du Manzanarès, à cent quatre-vingts milles du premier point d'attaque, donna bientôt naissance à une ville, appelée depuis Cumaná. Pour la protéger contre les incursions des Indiens, on y bâtit un fort, le « Castillo de San Antonio », qui en assura la conquête.

Il ne pouvait y avoir de paix entre les tribus locales et les envahisseurs. Les Indiens Caracas, aidés de leurs voisins les Tèques, attaquaient sans cesse les Espagnols et leur disputaient vaillamment chaque pouce du terrain. La lutte dura soixante ans, pendant lesquels les Espagnols étendirent peu à peu le cercle de leur

domination, fondant de nouvelles villes, Coro, Barquisimeto, Asuncion, Merida, Valencia, sur divers points.

La supériorité des armes, les effets de la discipline finirent par triompher de la rude valeur des populations locales, mais après de nombreux combats, où celles-ci défendirent énergiquement leur liberté.

Cinq de leurs caciques sont restés célèbres pour leurs brillants exploits et les inquiétudes qu'ils occasionnèrent aux *conquistadores*. L'un deux, Guaicaipuro, chef des Tèques, fut brûlé vif par les Espagnols, exaspérés de sa longue résistance. Les autres eurent une fin non moins malheureuse, et leurs compagnons, découragés par l'inutilité d'aussi longs efforts, effrayés du nombre toujours croissant de leurs adversaires, finirent par se soumettre. Quelques-uns cependant, échappant au joug étranger, se réfugièrent dans les forêts, gagnèrent les *llanos* et allèrent se mêler aux Caraïbes. Ce fut alors, en 1569, que Diego de Losada fonda la ville de Santiago de Leon, dont le nom fut remplacé par celui de Caracas, en souvenir de la tribu indigène qui y avait vécu. Dans l'intervalle, des mines de cuivre avaient été découvertes sur le territoire des Tèques; un village s'y forma, nommé d'après leur tribu et situé à l'endroit même où s'était élevé, quelques années auparavant, le bûcher de Guaicaipuro.

Les Indiens du littoral vaincus et subjugués, restaient les Caraïbes. Ceux-ci étaient plus belliqueux encore, mieux disciplinés, d'une grande force physique et d'une cruauté sans égale. Il fallut deux siècles pour les réduire, et ce ne fut qu'en 1761 qu'on parvint à établir quelques missions au sein de cette vaillante

nation, qui, après avoir possédé toutes les Antilles et la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, se voyait confinée dans quelques districts isolés, au nord de l'Orénoque.

La première mission fut celle de *Nuestra Señora de Cari*. Des capucins, envoyés par le gouvernement espagnol, en prirent la direction et eurent beaucoup à souffrir des mauvaises dispositions des indigènes, qui les haïssaient et ne négligeaient aucune occasion de le leur faire sentir. Les Caraïbes, avant la conquête, avaient déjà quelques notions religieuses. Ils adoraient, avec certains rites, le soleil et la lune. Le fait paraît bien prouvé aujourd'hui. On a constaté récemment l'existence, non loin de l'embouchure de l'Orénoque, de ruines de vastes constructions, sur les murailles desquelles était représenté l'astre du jour, entouré d'étoiles, dont les teintes jaunâtres étaient encore visibles. Des tombeaux caraïbes, découverts dans l'État de Guayana, contenaient les mêmes emblèmes. De plus, entre les 2° et 4° de latitude nord, dans de grandes plaines boisées arrosées par l'Orénoque, l'Atabapo, le Rio Negro et le Cassiquiare, on peut encore voir actuellement de gigantesques rochers, tels que ceux de Caicara et d'Urnana, portant de colossales figures symboliques, parmi lesquelles des crocodiles, des tigres, et les images vénérées de la lune et du soleil. Humboldt lui-même fait mention d'un temple du Soleil qu'il visita sur les bords du Rio Caroni.

De ce qui précède faut-il conclure, avec quelques savants vénézuéliens, que les Incas étendirent autrefois leur domination jusque sur les rives de l'Orénoque?

Ou plutôt la similarité des emblèmes religieux n'aurait-elle pas pour origine un fait naturel, la conformité des instincts de toutes les variétés de la race humaine dans certains milieux et dans certain état de civilisation ?

Nous n'avons pas à résoudre cette question. Nous ajouterons, toutefois, que ceux qui s'intéressent aux antiquités américaines trouveront au Venezuela un champ assez neuf à exploiter. Revenons à nos Caraïbes et à leur histoire.

Les missionnaires espagnols étendirent peu à peu leur influence, d'autant plus que la partie la plus énergique, la plus vigoureuse de la population avait péri dans les combats. Dès lors, la décadence de la peuplade fut rapide. De nouvelles générations, déjà plus façonnées à l'obéissance, abandonnèrent la vie nomade et aventureuse de leurs aïeux, se groupèrent autour des missions, fondèrent de petits villages et se confondirent bientôt avec les autres tribus indiennes, dont elles partagèrent l'abaissement.

On rencontre encore de nos jours quelques familles caraïbes dans les districts situés au sud des *llanos* de Cumaná; mais, en voyant ces misérables sauvages couverts d'une épaisse couche de peinture, on a peine à se figurer qu'ils descendent des guerriers intrépides qui surent tenir tête pendant si longtemps aux meilleurs soldats de l'Espagne. Tandis que les Frères des Ordres Mineurs poursuivaient leur œuvre dans les déserts de l'Est, les localités du littoral étaient devenues le théâtre d'une lutte nouvelle, qui avait cette fois pour acteurs les créoles, descendants des premiers colons, et

le capitaine général, dont les procédés despotiques révoltaient les populations. L'écho lointain de la Révolution française et les bruits de guerre venant des colonies de l'Amérique du Nord, en révolte contre leur métropole, retentissaient jusqu'au Venezuela et y échauffaient les esprits.

L'agitation se communiqua peu à peu des créoles aux gens de couleur et aux Indiens, excités secrètement par l'Angleterre, alors en pleine hostilité avec l'Espagne, à laquelle elle venait de prendre l'île de la Trinité. Vers cette époque, en 1796, on découvrit l'existence d'un complot, dans la Péninsule, contre le roi Charles IV. Il fit grâce de la vie aux conspirateurs et les fit embarquer vers les colonies les plus lointaines, où ils furent reçus avec transport, et dont ils excitèrent le désir d'indépendance. Une crise paraissant proche au Venezuela, le gouvernement espagnol y envoya un nouveau capitaine général, Vasconcelos, qui défit les mécontents et les dispersa. L'un d'eux, Francisco de Miranda, né à Caracas en 1750, se rendit à la Trinité et réclama l'appui des autorités anglaises. Le gouverneur de l'île, sir Thomas Picton, suivant les instructions qu'il avait reçues, lui fit le meilleur accueil. Miranda, se sentant encouragé et soutenu, quitta ensuite la Trinité pour se rendre en Europe, où il voulait faire quelques études d'organisation militaire et se créer des relations. Il fut reçu avec distinction à la cour de Russie, par l'impératrice Catherine II, qui lui accorda un brevet de colonel et le droit de porter l'uniforme russe; de là, il passa en Angleterre, où il fut présenté au célèbre ministre

Pitt, qui approuva entièrement ses projets de révolte contre l'Espagne et lui promit les secours du gouvernement britannique. Puis il se rendit en France, où il prit les armes sous les ordres de Dumouriez, pour être impliqué, bientôt après, dans les accusations dirigées contre celui-ci. Mis en prison, puis libéré après quelques semaines de détention, il s'embarqua enfin pour son pays, qu'il trouva plus agité que jamais. Le Venezuela, en effet, était en guerre civile. Les cruautés de Vasconcelos, loin de terrifier les patriotes, avaient porté leur indignation à son comble. Leur parti s'était reconstitué, et déjà plusieurs combats avaient eu lieu. L'arrivée de Miranda était donc opportune et fut saluée avec bonheur par les mécontents. Ils se réunirent en assemblée secrète, le 2 mars 1811, à Caracas, et choisirent Miranda pour chef. Parmi ceux qui s'empressaient autour de lui, en offrant leur concours à l'œuvre commune, se trouvait un homme jeune encore, à peine âgé de trente-trois ans, d'une famille distinguée, et dont le nom devait bientôt éclipser le sien.

Cet homme s'appelait Simon Bolivar. Comme Miranda, il avait été en Europe, où il avait acquis des connaissances variées. Témoin de la Révolution française et des gloires militaires de l'Empire, il brûlait de faire pour sa patrie ce que Washington avait fait pour l'Amérique du Nord, et était disposé, pour y parvenir, à tous les sacrifices, à tous les dévouements. Miranda lui donna les fonctions de colonel des milices.

Les événements suivirent leur cours. Un congrès de patriotes vénézuéliens, réuni le 5 juillet 1811, pro-

clama l'indépendance du pays par ce préambule solennel :

« Au nom du Dieu tout-puissant, les soussignés ne reconnaissent pas le pouvoir du Roi. »

Le Venezuela repoussait toute souveraineté de l'Espagne.

Il fut décidé qu'on élirait un président tous les deux ans. Miranda, généralissime des forces révolutionnaires, fut élevé au fauteuil présidentiel. Le drapeau national, jaune, rouge et bleu, allait être déployé pour la première fois devant l'ennemi.

Aussitôt après le congrès, la guerre civile recommença, mais avec des résultats désastreux pour la cause coloniale. L'armée républicaine, composée en grande partie de nègres et d'Indiens, ne put tenir devant les régiments bien disciplinés des Espagnols. Elle fut battue à Barquisimeto par le général Monteverde, tandis qu'un terrible tremblement de terre, survenu le 26 mars 1812, ruinait entièrement les villes de Caracas, la Guayra, la Victoria, Merida, causant la mort de vingt mille personnes. Comme la catastrophe avait eu lieu le jeudi saint, durant le deuil des églises, un grand nombre de combattants y virent un mauvais présage, une punition céleste, et désertèrent les étendards de la république.

L'armée de Miranda diminuait chaque jour, et il se vit enfin, à Maracay, entouré de trois cents hommes seulement. Bolivar, envoyé à Puerto-Cabello pour défendre cette ville contre les Espagnols, dut céder devant les forces supérieures de Monteverde. Miranda lui-même, abandonné de tous, à bout de ressources,

signa une capitulation dans une entrevue qu'il eut avec Vasconcelos. Peu de temps après, il fut traîtreusement fait prisonnier, transféré à Cadix, où il mourut en 1816.

Le parti républicain paraissait anéanti : au moment même il devenait redoutable, en s'incarnant dans une forte et vigoureuse personnalité, dont la puissante volonté n'admettait pas de défaite. Tandis que les plus vaillants renonçaient à la lutte, Bolivar, presque seul entre tous, songeait à la commencer sérieusement.

Il exerçait un grand ascendant sur ceux qui l'approchaient. Plein de dignité, ses manières étaient empreintes de décision et de fermeté; sa voix, généralement douce et voilée, devenait vibrante et sonore dans le commandement. Il avait le visage allongé, le front haut, chargé de rides précoces, la chevelure noire. Son regard, rêveur et mélancolique, s'animait parfois de brillants éclairs et possédait une rare puissance d'attraction. Sa vie lui appartenait, et il pouvait la consacrer entièrement à son œuvre. Marié d'abord à une jeune Espagnole d'une grande beauté, il était veuf à cette époque, et n'avait d'autre famille que la patrie.

Chose singulière, tandis que les royalistes envoyaient Miranda en Espagne, ils relâchaient Bolivar, leur plus ardent ennemi, qu'ils avaient fait prisonnier à Puerto-Cabello. Celui-ci quitta son pays, où l'on ne se battait plus, et gagna la Nouvelle-Grenade, où on luttait encore.

Il se rangea aussitôt sous les ordres du général Nariño, qui y tenait la campagne, lui rendit des

services, l'intéressa au sort du Venezuela, finit par en obtenir une légère subvention et la permission de lever mille volontaires sur le territoire grenadin.

A la tête de cette bande armée, Bolivar n'hésite pas à marcher sur le Venezuela. Il traverse les Andes de Trujillo et arrive devant Merída, dont il s'empare et où il établit son quartier général.

Briceño, l'un de ses lieutenants, avait lancé une proclamation promettant le grade de capitaine dans l'armée nationale et une somme de soixante piastres à tout combattant qui lui présenterait vingt-cinq têtes d'Espagnols. Désavoué, puis dégradé par son chef, il tomba entre les mains de l'ennemi et fut fusillé, mais non pas seul, car d'autres patriotes, absolument innocents de ses actes, partagèrent son supplice.

Bolivar, indigné de ce dernier fait, proclama la guerre à mort, et, suivi de ses mille hommes, dont le nombre grossissait peu à peu, il acheva la conquête des provinces de Merida et de Trujillo, défit les généraux Izquierdo et Monteverde dans une sanglante bataille, bombarda les villes de Valencia, de Puerto-Cabello, de la Guayra, et entra, l'épée à la main, à Caracas, où ses partisans, heureux et fiers de ses succès, lui décernèrent le titre glorieux de « Libérateur de la patrie ».

Les chefs espagnols, dans l'intervalle, s'étaient précipitamment retirés à Aragua, où ils attendaient des secours de leur gouvernement. Ils avaient acheté les services d'un capitaine de *guerrilleros*, du nom de Bónes, qui, à la tête d'une troupe féroce et sanguinaire, parcourait le pays, massacrant sans pitié les malheureux Vénézuéliens. Durant ces luttes terribles et quoti-

diennes, plus de soixante mille personnes périrent misérablement.

En 1816, Bónes, à la tête d'une véritable armée, remporta une victoire sur les patriotes, tandis que le général Morillo, envoyé d'Espagne avec cinq mille soldats, venait remplacer Vasconcelos comme capitaine général.

Bolivar, vigoureusement attaqué, dut céder devant de telles forces. Contraint de fuir, il dispersa le peu d'amis qui lui restaient fidèles et reprit le chemin de la Colombie. Arrivé à Bogota, il y continua ses travaux, tendant sans cesse à la délivrance de son pays.

Une autre levée se fit par ses soins, et il franchit encore une fois la frontière. Complètement défait, au passage du Rio Apure, l'infortune ne peut triompher de son courage. En 1818, nous le retrouvons à Angostura, assistant à un congrès, où il fut décidé que le Venezuela et la Nouvelle-Grenade formeraient désormais un seul État, sous le nom de Colombie.

Il en fut élu le président. Rassemblant immédiatement des volontaires, il traverse les Andes, entre sur le territoire grenadin, y rencontre un corps ennemi et le met en déroute à Boyaca. Le vice-roi, alors à Santa Fé de Bogota, se hâte d'évacuer cette ville, où le libérateur fait son entrée, précédé par les acclamations populaires, en 1819.

Une période de négociations succède à tant de troubles. Morillo, constamment tenu en alerte, avait conclu un armistice de six mois avec les belligérants. Ce terme étant expiré, la guerre recommença avec énergie. Les deux partis sentaient le besoin d'en finir : un choc suprême était proche.

Il eut lieu en 1821, dans les régions montagneuses du Carabobo, à quelques lieues au sud du lac Tacarigua. Bolivar, puissamment secondé par son héroïque lieutenant Paez, et appuyé par un régiment anglais venu de la Trinité, porta le dernier coup à la puissance espagnole en Colombie.

Le Venezuela et la Nouvelle-Grenade étaient libres. Mais la métropole faisait encore peser son joug sur l'Équateur et le Pérou, où les créoles étaient traités avec la dernière rigueur.

Bolivar jugea que sa tâche n'était pas accomplie. Réunissant ses braves soldats et suivi d'un de ses plus hardis compagnons d'armes, le général Sucre, il n'hésite pas à se porter sur Quito, à la délivrance des populations équatoriennes. Il rejoint l'ennemi sur les flancs escarpés du Pichincha; l'engage aussitôt et le met en déroute.

L'affaire fut décisive. Le capitaine général, dans l'impossibilité de résister à cette agression, signa une capitulation destinée à changer le régime de l'ancienne colonie espagnole en celui d'une république indépendante, qui s'unit à la confédération colombienne. Paez, l'un des vainqueurs de Carabobo, fut élu président des trois États réunis de Venezuela, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur.

Les drapeaux de l'Espagne flottaient encore au Pérou. Bolivar, infatigable dans son œuvre de délivrance, marche vers la frontière péruvienne.

Le vice-roi Canterac l'y attendait avec neuf mi[illegible] hommes, bien armés et parfaitement disciplinés. Ils rencontrèrent dans les *Pampas de los Reyes*. La forc[illegible]

morale, la puissance de l'enthousiasme l'emportèrent sur les qualités purement militaires, et Canterac fut complétement défait. L'année suivante, Bolivar l'attaqua à Junin, où il fut de nouveau battu, puis à Ayacucho, où le général Sucre le fit prisonnier avec ses principaux officiers.

Une plus longue résistance devenait impossible. Vaincus, entièrement découragés, les Espagnols quittèrent l'ancienne terre des Incas, devenue la République péruvienne. Une statue fut élevée à Bolivar sur la place principale de Lima, et le titre de Père et de Sauveur du Pérou lui fut solennellement décerné.

Le libérateur, dans l'intervalle, parcourait les provinces du haut Pérou. Un congrès, réuni à Chuquisaca, proclama l'indépendance de ces provinces, et leur formation en république sous le nom de Bolivia, en l'honneur du général Bolivar. Celui-ci en fut nommé protecteur, avec mission de leur donner des lois constitutionnelles. Le 25 mai 1826, il présenta son travail au congrès, qui en adopta les conclusions. Les Péruviens suivirent l'exemple de leurs voisins et offrirent la présidence à vie à Bolivar. Il la refusa et désigna, pour le remplacer dans ces fonctions, son ami et compagnon d'armes, le général Sucre. Le grand capitaine tenait à revoir le théâtre de ses premières luttes et de ses premières victoires, et partit pour le Venezuela en novembre 1826. Il fut reçu avec le plus vif enthousiasme et put jouir pendant quelque temps d'une popularité universelle. Sa haute personnalité gênait, toutefois, de mesquines ambitions, qui ne pouvaient se faire jour sous son ombre. Elles eurent

recours à leur arme ordinaire, la calomnie, interprétèrent malicieusement ses moindres actes et l'accusèrent enfin d'aspirer à la royauté. Ces propos, arrivant jusqu'à lui, l'affectèrent profondément. Le cœur plein d'amertume, il écrivait au sénat, en février 1827 :

« Des soupçons d'usurpation tyrannique pèsent sur « mon nom et troublent le cœur des Colombiens. Je « désire me démettre de toute autorité et redevenir « simple citoyen. »

En 1829, la situation n'avait pas changé, et même s'était aggravée. Une convention fut appelée à préparer une nouvelle constitution pour la Colombie, et Bolivar participa d'abord à ses travaux. — De plus en plus désillusionné, il offrit de nouveau sa démission. On l'engagea à la retirer; mais, cette fois, sa résolution était inébranlable, et il quitta définitivement la vie publique, le cœur et le corps brisés par la douleur et la maladie.

Désirant partir pour Bogota, il passa deux mois à Baranquilla — petite ville qui se trouve à l'embouchure de la Magdalena — sans pouvoir remonter le fleuve. Dans l'intervalle, sa vie s'épuisait. Transporté à Santa-Marta, petit port situé sur la mer des Antilles, il y expira le 17 décembre 1830, à l'âge de quarante-sept ans.

Il est impossible de ne pas accorder un témoignage de sympathie et d'admiration à cet homme illustre, si intrépide dans le péril, si persévérant devant la défaite, si modéré après la victoire. Il avait sacrifié son existence tout entière à une idée : celle de briser les fers de cinq colonies vassales et de leur donner, avec l'indépendance, des institutions libérales, une activité

politique réelle, féconde, mise au service de la civilisation et du progrès.

Vaillant soldat, il avait triomphé, avec ses bandes indisciplinées, par son héroïque ténacité, des vétérans de la vieille armée espagnole; homme d'État, il s'était vu délaissé par ses amis, ses compagnons d'armes, les populations qui l'avaient si longtemps acclamé. C'est qu'il avait conçu pour ses compatriotes un idéal social qu'ils ne pouvaient appliquer ni comprendre, au sortir d'une longue période d'oppression. Le principe d'autorité était trop fortement implanté dans les mœurs pour faire place, sans transition, au libre exercice des libertés publiques. Aussi s'écoula-t-il douze ans avant qu'on se souvînt, à Caracas, de l'illustre patriote, dont les cendres reposaient au loin, sur les bords de la mer, dans l'humble cimetière de Santa-Marta. Une commission nommée par le gouvernement fut chargée alors de ramener au Venezuela la dépouille mortelle de Bolivar. Des bâtiments de guerre furent envoyés par les nations amies pour lui faire escorte. Une frégate nationale, la *Constitucion,* fut transformée en chapelle ardente pour recevoir le cercueil.

Les habitants de Santa-Marta conservèrent, toutefois, le cœur du héros, en souvenir de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée.

La flotte se mit en marche, au bruit du canon, et arriva, trois jours après, en vue de la côte vénézuélienne. On débarqua le corps à la Guayra, et d'anciens officiers du général le prirent sur leurs épaules, pour le transporter par delà la Cordillère, escortés de quarante *llaneros* à cheval. On le déposa dans la cathédrale de

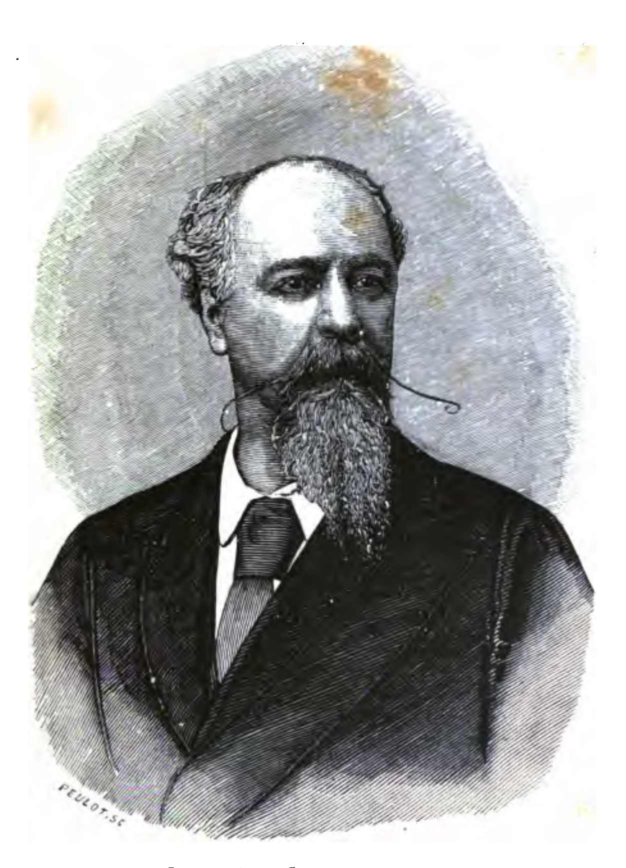
Caracas, où il resta plusieurs années. Ce ne fut que sous la présidence du général Guzman Blanco qu'il fut transféré au panthéon national, et qu'une statue lui fut érigée dans sa ville natale.

Bolivar avait été l'ami de Lafayette, avec lequel il correspondait. Il eut de même des relations d'amitié avec Humboldt, qui sut apprécier sa haute et noble intelligence.

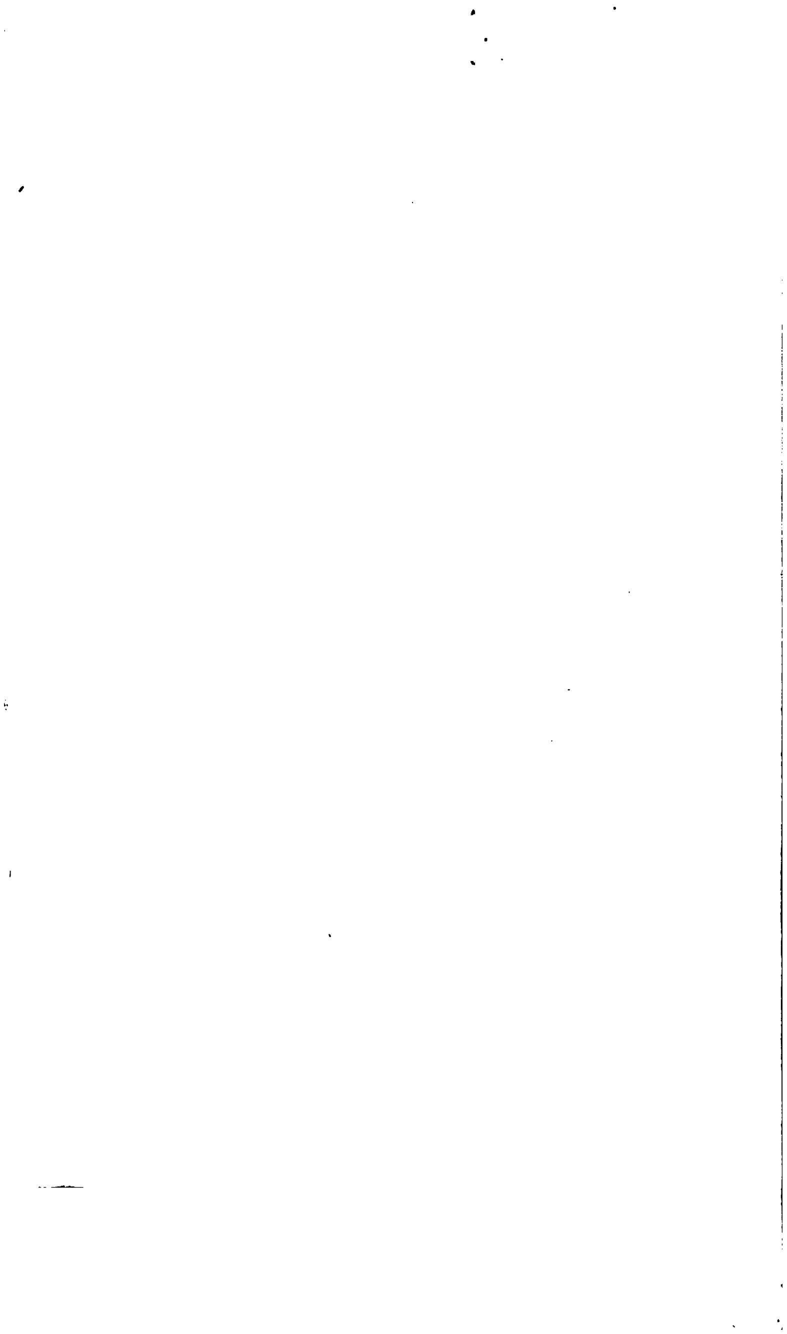
Après la mort du libérateur, des querelles intestines et l'ambition des chefs amoindrirent son œuvre, et la puissante confédération de Colombie se divisa en trois États indépendants, les républiques de l'Équateur, de Colombie et du Venezuela.

Paez, président du Venezuela après Bolivar, mourut en exil en 1848. Parmi tous ceux qui lui succédèrent, Várgas, Falcon et José Gregorio Monágas méritent surtout d'être cités. Ce dernier affranchit les esclaves, et, par une étrange anomalie du destin, mourut lui-même en prison.

Sous le général Falcon s'est opéré un mouvement politique de grande portée, l'accession aux affaires du parti libéral, longtemps en lutte contre les conservateurs ou *oligarques*. Deux hommes, appelés à exercer plus tard une influence considérable sur les destinées de la République, Antonio Leocadio Guzman, ancien secrétaire de Bolivar, et son fils Antonio Guzman Blanco, eurent une part importante dans ce triomphe, le premier par ses écrits, le second par ses succès militaires. Tandis que l'un se servait habilement de la presse pour combattre ses adversaires, l'autre se distinguait à la bataille de Sabana de la Cruz, puis à celle




LE GÉNÉRAL GUZMAN BLANCO
Président de la République du Venezuela.



de Santa Inès, où il reçut le grade de colonel. En 1862, il disperse l'ennemi à Quebrada-Leca. De 1865 à 1867, devenu général et jouissant d'une grande popularité, il dirige virtuellement les affaires publiques, avec le titre de vice-président du Venezuela, sous l'administration de Falcon, retiré à la campagne. Après un voyage en Europe et diverses péripéties dont le récit nous entraînerait trop loin, il devient, en 1871, président provisionnel. Le pays avait été violemment agité par les guerres civiles, et il s'appliqua à en faire disparaître les traces. Renonçant volontairement à la magistrature suprême en 1876, il partit de nouveau pour l'Europe, laissant comme successeur le général Linarès de Alcántara. Celui-ci était chef du pouvoir exécutif au moment où nous débarquions à la Guayra, en 1878. Nos récits se rapportent donc aux derniers mois de sa présidence et aux trois années qui la suivirent.

---

## CHAPITRE VI

**Installation au *Gran Hotel*. — Présentations officielles. — Situation pittoresque de Caracas. — Origine et progrès de la cité. — Promenades en ville. — La place Bolivar. — Topographie locale. — Les maisons caraquenaises. — Concert en plein vent. — Une expression créole.**

Le rude voyage que nous venions de faire à travers la Cordillère avait épuisé nos forces, et nous ne sortîmes pas du *Gran Hotel*, le jour de notre arrivée. Le propriétaire de cet établissement, M. Lauge, avait mis à notre disposition un appartement, qui, quoique fort simple, nous paraissait agréable, large et spacieux, en comparaison des étroites cabines du *Saint-Germain*.

Nous dînâmes à la table d'hôte, pour nous mettre, le plus tôt possible, dans le courant local.

Le repas se composait d'une grande variété de mets dont la plupart nous étaient inconnus.

Quatre ou cinq nègres, proprement vêtus, faisaient le service et l'agrémentaient de pas de Basque les plus comiques. L'un d'eux, leur chef, avait été chargé de s'occuper spécialement de nous. C'était un noir assez bien découplé du nom de Sanchez, qui savait quelques mots de français. Il ne nous quittait pas des yeux, riant aux éclats et montrant ses dents blanches en nous avançant les plats.

Tandis que nous prenions le café, quelques Vénézuéliens, tous généraux ou docteurs, nous furent présentés. Ils ne parlaient que l'espagnol, alors très imparfaitement compris par nous. Nous remarquâmes cependant combien la prononciation de la langue castillane, dans les colonies, s'adoucit en perdant ses sons gutturaux. On y altère non seulement le sens de certains mots, tantôt restreint, tantôt généralisé, mais on crée aussi beaucoup d'expressions nouvelles, se rapportant à des faits ou à des usages locaux.

Au moment où nous allions nous retirer, nous reçûmes les félicitations d'un personnage officiel, le *señor general don* ***, occupant un poste important au département des finances. Il habitait le *Gran Hotel*, et ses attributions, sinon les finances qu'il dirigeait, lui pesaient lourdement. Il paraît que de tels emplois dans l'Amérique du Sud ne constituent pas des sinécures et réclament les plus savants ménagements. Quoi qu'il en soit, *Don* *** se montra fort aimable et s'offrit à nous faire voir, le lendemain, les curiosités de Caracas, ce que nous acceptâmes avec reconnaissance.

Le jour suivant, de bon matin, un gai rayon de soleil, pénétrant jusqu'à nous, dissipa notre sommeil. Tout en procédant à notre toilette, nous ouvrîmes nos fenêtres, par lesquelles entra un courant d'air, frais et pur, qui nous ranima tout à fait. Comme les maisons à Caracas sont généralement fort basses, nous commandions, du premier étage de notre *Gran Hôtel*, une vue immense qui nous permit d'apprécier la situation vraiment pittoresque de la capitale du Venezuela. En regardant vers le nord, nous apercevions la Cordillère,

connue ici sous le nom de chaîne de l'Avila, formant une ligne superbe, entrecoupée de ravins, de masses forestières, de torrents, de versants herbus, de rocs dénudés, le tout d'une teinte vieil or, s'empourprant à certaines heures, et se maculant çà et là de petits nuages isolés, d'un blanc bleuâtre, arrêtés sur les hautes cimes.

En portant les yeux au sud, se présente, à une assez grande distance, une autre chaîne montagneuse, moins imposante, plus mamelonnée, au pied de laquelle coule un *rio* impétueux, le Guayre, bordé de champs cultivés et de pâturages.

Entre ces deux barrières naturelles, disposées parallèlement et se dirigeant de l'est à l'ouest, se prolonge la splendide vallée du Chacao, dont le sol très argileux et rempli de parcelles de gneiss, assez haut à la base de l'Avila, s'abaisse de pentes en pentes jusqu'au Guayre.

C'est sur ces déclivités, sillonnées par trois cours d'eau tributaires du Guayre, que s'élèvent les blanches maisons de Caracas, entre lesquelles pointent, par intervalles, la couronne feuillue de quelques palmiers ou les formes élancées de grands saules, ressemblant à des peupliers, très communs dans la vallée et dont le port est d'une rare élégance.

Caracas date du milieu du seizième siècle. Quelques *ranchos* ou établissements agricoles furent fondés à cette époque, près de l'Avila, au nord de la ville actuelle. Les premiers habitants n'avaient pour ressources que le bétail qu'ils avaient pu sauver des attaques des tribus indiennes, les produits de la chasse

et la récolte de quelques plantes alimentaires indigènes, qu'ils cultivaient autour de leur *ranchos*. Ils campaient réellement dans le désert, n'entretenant de relations qu'avec les colons de la Guayra.

Peu à peu deux rues se formèrent, allant du nord au sud. L'argent manquait aux colons. Ils y suppléaient en se servant dans leurs échanges des perles recueillies sur les côtes de l'île Margarita.

Les magistrats composant le *cabildo* intervenaient, d'ailleurs, dans les transactions commerciales, et avaient fixé à 30 p. 100 le gain des importateurs, et à 25 p. 100 celui des *revendores* ou détaillants, ce qui, à dire vrai, devait laisser aux consommateurs peu de fonds disponibles.

Un flibustier anglais, Aymas Preston, livra Caracas au pillage en 1595. Cinq ans plus tard, on y introduisit les premiers esclaves noirs, et les travaux agricoles commencèrent à y prendre plus d'extension.

La vie caraquenaise, au dix-septième siècle, était peu variée et ne s'animait guère que les jours de courses de taureaux, ou lorsqu'il s'agissait de fêter saint Georges, saint Sébastien, saint Paul ou saint Maurice, les patrons de la cité coloniale. Un tremblement de terre éprouva fortement celle-ci en 1641, et un autre la ruina presque entièrement, ainsi que nous l'avons déjà dit, en 1812.

A l'époque actuelle, Caracas occupe une superficie de 3,600,000 mètres, comprend 8,194 maisons e 55,638 habitants. La température est en moyenne de 19° Réaumur et varie peu. Les pluies sont abondantes et particulièrement de mai à novembre.

Nous désirions vivement commencer nos excursions, et nous fûmes servis à souhait.

Tandis qu'on nous préparait une tasse de cacao, accompagnée de tartines au beurre de coco, le général *Don* *** vint nous rappeler l'engagement de la veille.

Nous sortîmes, profitant de la fraîcheur du matin et d'une brise légère des plus agréables venant du littoral. C'était un dimanche; aussi la ville paraissait-elle gaie et animée; des négresses en robe de cotonnade, des *señoritas*, en mantille, se rendaient aux églises, dont les cloches tintaient à toute volée. L'Européen, en cylindre et en redingote, se croisait dans les rues avec l'Indien au teint de bronze, vêtu d'un pantalon de coutil et d'une chemise de couleur; des mulâtresses causaient entre elles, en ramenant sur leurs épaules leurs longs châles noirs, et tout ce monde nous examinait des pieds à la tête; nous les entendions répéter: « *Son estranjeros, Franceses, llegaron anoche! Que simpáticos!* »

Nous parvînmes ainsi au cœur de la cité, c'est-à-dire sur la place Bolivar.

Ce square, dédié aux héros de la guerre de l'indépendance, est entouré de beaux acajous sur les troncs desquels fleurissent, en mai, de splendides orchidées et particulièrement la *Cattleya gigas*, appelée ici *flor de mayo*. Il est de forme carrée et distribué en gracieux parterres bien dessinés et entre lesquels sont tracées de larges allées. Des fontaines plus ou moins monumentales existaient aux quatre coins du square, lors de notre première visite à Caracas. Elles

ont été remplacées depuis par d'élégants bassins à jet d'eau, entourés de magnifiques bouquets de bambou.

Au centre de la place, et la dominant d'assez haut, s'élève la statue équestre de Bolivar. Cette belle œuvre d'art, commandée, sous la présidence du général Guzman Blanco, à un sculpteur bavarois, fut coulée à Munich et inaugurée en 1874. Elle est en bronze et, bien qu'un peu forcée dans quelques-uns de ses détails, elle offre un ensemble imposant.

Bolivar y est représenté contenant d'une main un cheval fougueux qui se cabre sous son cavalier, et étendant l'autre main pour saluer la foule. Son visage est noble et sévère. Un long manteau, aux plis flottant au vent, couvre en partie son uniforme de bataille. C'est le libérateur déjà triomphant, rendant hommage à la Patrie, après la victoire.

Nous citions la place Bolivar comme étant au cœur de la cité. De là, en effet, partent quatre rues principales, ou *avenidas*, désignées d'après les quatre points cardinaux et formant une croix parfaite. Les rues intermédiaires, c'est-à-dire celles situées entre les bras de cette croix, sont indiquées par des numéros, précédés des mots nord, sud, est, ouest, suivant leur direction. Ainsi, en quittant une avenue principale, l'*Avenida Norte* par exemple, toutes les voies de communication situées à l'est de cette avenue sont classées par nombres impairs, suivant leur distance : *Norte* 1, *Norte* 3, 5, 7, etc.; celles qui sont à l'ouest de la même avenue, par nombres pairs : *Norte* 2, 4, 6, etc.

Ce système de topographie urbaine, assez en usage en Amérique, présente quelques complications pour

les étrangers, qui, après l'avoir compris, ne sont pas encore au bout de leurs peines. Il s'agit, en outre, pour être tout à fait initié aux usages locaux, de savoir ce que c'est qu'une *esquina*.

Nous avons dit que les rues se coupent à angle droit et sont dirigées parallèlement du nord au sud, de l'est à l'ouest. Les groupes de maisons qui les bordent forment des espaces carrés ou *cuadras*, dont chaque côté a une moyenne de cinquante mètres de longueur. L'endroit où quatre *cuadras* constituent les quatre angles de deux rues qui se croisent est une *esquina* et porte un nom particulier tout à fait arbitraire et n'ayant aucun rapport avec le système. On conçoit, dès lors, qu'il faut un certain temps pour savoir où l'on va, ou tout au moins où l'on devrait aller, dans une ville comme Caracas.

Les maisons n'y ont généralement qu'un rez-de-chaussée, et jamais plus d'un étage. Leur intérieur est disposé à la mode espagnole : un corridor ayant accès sur deux cours ou *patios* entourés d'une galerie à colonnes, sur lesquelles s'ouvrent les portes des divers appartements; puis un second corridor conduisant au *corral*, où se présentent les cuisines, les offices, les chambres de domestiques. Les *patios* sont ornés de plantes, peuplés d'oiseaux et décorés souvent d'une fontaine jaillissante à la mauresque.

Après le dîner, c'est-à-dire à nuit close, nous revînmes sur le même square, pour y écouter quelques morceaux de musique exécutés par des musiciens de la garnison. Ceux-ci ne se distinguaient pas par leur tenue. C'étaient de pauvres nègres, sans uniforme, à peine vêtus, portant piteusement leurs instruments, dans lesquels ils

soufflaient d'un air hébété[1]. Quelques lumières brillaient aux fenêtres de la *Casa Amarilla*, ou « maison jaune », occupant un des côtés de la place, et résidence officielle du président Alcantara. Ce haut fonctionnaire était assis à son balcon avec sa femme et assistait de là au concert. Nous ne l'apercevions, toutefois, que vaguement, à la lueur douteuse des lampes à pétrole qui éclairaient faiblement la rue.

La soirée était magnifique, des milliers d'étoiles scintillaient au ciel, et un vent doux et tiède nous apportait au passage le parfum des fleurs. La *plaza Bolivar*, remplie de monde, présentait un mélange de races, de types et de costumes des plus bizarres. Les *señoritas*, portant des toilettes voyantes, et le visage encadré dans une jolie mantille gracieusement relevée sur la nuque, marchaient par bandes de trois ou quatre se donnant le bras et jasant entre elles. Presque toutes étaient de taille moyenne et avaient les traits délicats et réguliers, animés de beaux yeux noirs, pleins de vivacité et de douceur.

Malheureusement elles font disparaître toute la finesse de leur charmante figure sous d'épaisses couches de peinture et de poudre de riz. On rencontre même parfois des petites filles de sept à huit ans ridiculement fardées jusqu'au blanc des yeux. Les noirs ont cru devoir adopter cet usage, et il n'est pas rare de voir de jeunes négresses aux épaules et aux bras couleur d'ébène, montrer un visage cendré, tout ma-

[1] L'orchestre actuel, formé d'après les ordres du président Guzman Blanco et placé sous la direction intelligente de M. Sucre, n'est pas à comparer à celui dont nous parlons.

quillé d'une couche épaisse et collante de poudre de riz.

Les bancs de pierre, disposés çà et là sous les arbres, étaient occupés par des nègres déguenillés; des jeunes gens, debout et immobiles, formaient la haie pour voir passer les *señoritas*, auxquelles ils lançaient parfois des mots admiratifs. Quelques politiciens graves et réservés causaient mystérieusement dans l'ombre, et au-dessus des bruits de pas et de voix on entendait, par moments, les notes essoufflées de l'orchestre, jouant par devoir et en toute conscience de la discipline.

Dans la foule des élégants on remarquait de temps en temps, parmi les feutres mous et les panamas, quelques chapeaux européens de haute forme. Il n'y a qu'une vingtaine d'années qu'ils sont connus au Venezuela, où la sensation qu'ils produisirent à leur première apparition fut immense. On y introduisit d'abord le chapeau gibus ou à ressorts, que leurs premiers possesseurs prenaient plaisir à faire jouer. Aussi les négrillons poursuivirent-ils dans les rues ceux qui se hasardèrent d'abord à les porter, en criant à tue-tête : « *Pum-pà ! Pum-pà !* » par allusion au bruit résultant de la tension soudaine de l'étoffe du gibus, déplacée par les ressorts. Le nom a fait fortune, et aujourd'hui encore, l'une des grandes chapelleries de Caracas porte pour enseigne : « *La Rosa y el Pum-pà.* »

---

## CHAPITRE VII

**Une visite à la *Casa Amarilla*. — Excursion champêtre. — Tremblements de terre et érosions. — *La Toma de Agua*. — Sous bois. — Plantes indigènes. — *Los Mecedores*. — Un déjeuner sur l'herbe. — Incident désagréable. — La rose des montagnes. — La prière de *San Pablo*. — Le cheval du diable. — Une pluie tropicale.**

Les brusques revirements de fortune, mettant tout à coup en lumière des individualités de la plus humble condition, ne sont pas rares dans le Sud-Amérique.

Le président Linarès de Alcántara, sous l'administration duquel nous commencions nos excursions au Venezuela, en est un exemple. Né dans la belle vallée d'Aragua d'une mère d'origine africaine, il y exerçait, étant jeune, la profession de vannier. C'était l'un des plus hardis chasseurs du pays, insensible aux privations et aux fatigues. Les guerres civiles l'arrachèrent à son village pour en faire un soldat. Passant de grade en grade, il n'avait pas tardé à acquérir une grande notoriété, et avait été désigné pour la présidence après le départ du général Guzman Blanco pour l'Europe.

Nous eûmes l'occasion de lui être présentés, deux jours après notre arrivée à Caracas. Il nous reçut à la *Casa Amarilla*. L'hôtel présidentiel est une jolie

maison, à un étage, de proportions régulières, et dont les fenêtres, au nombre de douze, donnent sur la place Bolivar. Les six fenêtres supérieures sont ornées de balcons de fer et surmontées d'une corniche au-dessus de laquelle, à son centre, s'élève un plein cintre à coquille portant les armes du Venezuela. Comme toutes les habitations de Caracas, elle a son *patio*, ou cour intérieure, qu'embellit une fontaine jaillissante, ombragée de bananiers superbes. Rien de plus gracieux, de plus frais et de plus verdoyant. Nous fûmes reçus dans un petit salon du premier étage, meublé avec assez de luxe, mais sans trop de goût. Le Président était en uniforme et avait auprès de lui deux de ses aides de camp. C'était un homme jeune encore, de grande taille, et qui, quoique mulâtre, avait les traits fins et réguliers. La chevelure un peu crépue révélait la présence du sang africain; sinon on lui eût plutôt attribué une origine indienne. Il était marié à une jeune et charmante femme, appartenant à l'une des anciennes familles espagnoles établies dans le pays. Elle était citée pour sa beauté et sa distinction.

De retour à l'hôtel, nous y rencontrâmes une ancienne connaissance, M. de S***, secrétaire de la légation d'Espagne, que nous avions vu à Rome quelques années auparavant. Il était à Caracas depuis un mois et l'avait exploré dans tous les sens. Il nous proposa une excursion pour le lendemain, jusqu'au bois de Catuche, traversé par la petite rivière du même nom. Nous acceptâmes avec plaisir, et, le jour suivant, de grand matin, nous nous mettions en marche, suivis d'un paisible baudet chargé des victuailles,

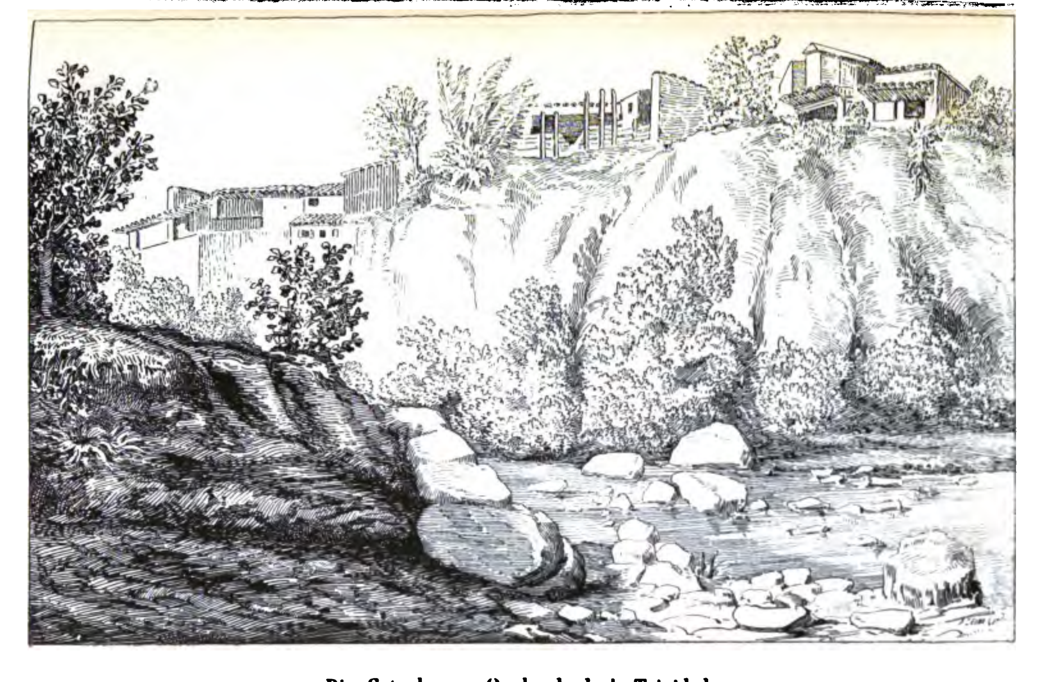
qu'escortaient deux nègres, à figure largement épanouie.

Nous allions vers le haut de la ville, nos boîtes à herboriser sur le dos, humant l'air frais des montagnes et tout heureux d'aller revoir la nature chez elle.

Nous arrivâmes ainsi devant un mur en adobe, percé d'un trou carré, d'un mètre de largeur sur deux mètres de hauteur : ici, la ville; par delà, la campagne. Nous passions sans transition de l'animation à la solitude; des amas de bâtisses à la plaine, inculte, échevelée de buissons, de plantes entremêlées de ronces et d'épis de fleurs.

Les alentours de Caracas, du côté de l'Avila ou de la chaîne côtière, sont extrêmement ravinés. Les tremblements de terre ont fortement crevassé le sol argileux de la vallée, et les eaux, ouvrant encore ces crevasses, en ont fait de véritables précipices de plus de deux cents pieds de profondeur, et proportionnellement larges, se prolongeant en énormes sillons ou *quebradas*, à de grandes distances. Plusieurs de ces vallons, que dominent à pic des côtes presque perpendiculaires étrangement découpées, s'étendent jusque dans la capitale, d'où l'on peut voir, à côté de rues fréquentées, des affaissements soudains, remplis d'une végétation exubérante.

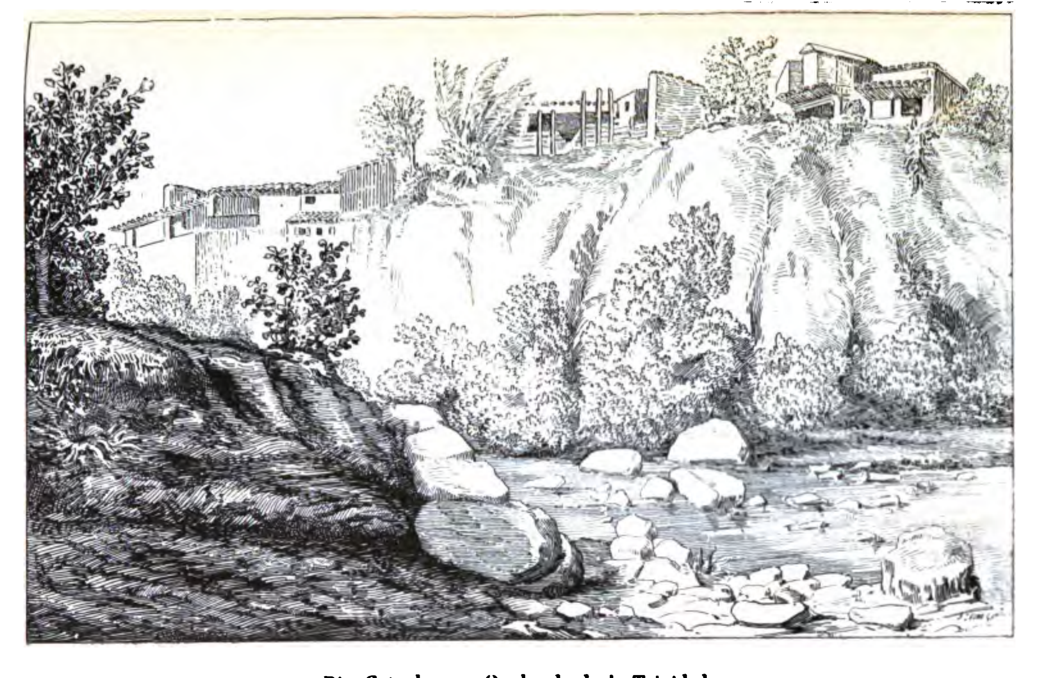
Nous suivîmes d'abord un étroit sentier, formé sur la crête d'un de ces précipices. Après quelques minutes de marche, nous aperçûmes un vaste enclos, entouré de murailles. Nous nous crûmes d'abord devant un cimetière, et nous admirions déjà sa situation si poé-



Rio Catuche. — Quebrada de la Trinidad.

tique au milieu des solitudes et à la lisière des bois, lorsqu'un homme qui nous avait vus arriver se présenta et nous en ouvrit la porte. Nous vîmes alors se dérouler devant nous une belle nappe d'eau, dont la brise matinale ridait légèrement la surface, brillante de lumière. C'était un réservoir d'eau ou *Toma de Agua,* destiné au service d'eau d'un des quartiers de la ville. Ce beau travail, dû au général Guzman Blanco, présentait de grandes difficultés et fait honneur à son auteur. Les eaux dont il s'agit sont conduites dans la partie nord de Caracas. Elles proviennent du Rio Catuche et sont claires, transparentes, et d'un excellent effet hygiénique, attribué à ce que, sur tout leur parcours, elles coulent sur des racines de salsepareille. On les préfère de beaucoup aux autres sources qui alimentent Caracas et dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard.

Continuant notre excursion, nous traversâmes à gué le Rio Catuche, en sautant de quartiers de rochers en quartiers de rochers, et nous nous trouvâmes en plein bois. Le contraste était frappant : une demi-obscurité succédait aux vives lueurs de la plaine ; une humidité froide et pénétrante, aux ardeurs du soleil. Partout de grands arbres, aux branches puissantes, chargées d'orchidées aux longues feuilles en lame de sabre, aux fleurs étonnamment variées; puis des câbles fleuris formés de lianes, d'épais rideaux de plantes grimpantes, entourant les buissons, pendant sur les berges, enguirlandant les vieux troncs moussus. Comment décrire ce monde de végétaux, cet assaut de l'espace par ces amas de verdure, ces insectes bourdonnants,



**Rio Catuche. — Quebrada de la Trinidad.**

ces oiseaux au gai plumage, ce fouillis de choses vivantes, sans cesse en travail et montant du sol vers le ciel bleu !

Nous nous habituons au spectacle de la nature. Il nous est révélé peu à peu, tandis que nous passons des vagues impressions de l'enfance aux sensations plus vives, mais déjà familières, qu'il nous fait éprouver à l'âge viril. Si notre initiation au monde extérieur, avec pleine intelligence, était subite ; si nous pouvions être transportés tout à coup sur cette terre, la contemplant pour la première fois, avec quel ravissement nous admirerions les tableaux splendides qu'elle nous présente, et combien nous nous sentirions émus jusqu'au fond de l'âme devant ce mélange harmonieux de grâce et d'élégance, de force et de beauté !

La sombre et solennelle grandeur du paysage qui nous entourait, le bruit du vent parmi les feuilles, le murmure des eaux, le parfum enivrant des fleurs, tout cet ensemble poétique et charmant nous avait rendus silencieux et rêveurs. Le sentier où nous nous étions engagés, le seul qui fût tracé, se perdait souvent dans les mousses et les fougères. De grosses touffes fleuries, des rochers, des troncs renversés nous barraient souvent le passage, et nous n'avancions qu'avec difficulté vers l'intérieur de la forêt. Nous revîmes enfin le Rio Catuche, mais la jolie petite rivière, si paisible dans la plaine, formait ici un torrent impétueux, roulant avec fracas entre d'énormes pierres, secouant les herbes et les ramilles encombrant ses bords. Parmi les plantes bizarres qui s'étalaient autour de nous, nous remarquâmes le *guao* (Micania Guaco), le fameux antidote

des Indiens de l'Orénoque et du Cauca contre le poison des serpents les plus venimeux. Son action, d'après le dire des habitants du pays, est même préventive. Pour être à l'abri de tout danger, en cas de rencontre avec quelque reptile, il suffirait, selon la tradition, de boire tous les matins, pendant quinze jours, une infusion de *guao*. Les Indiens s'inoculent même, au poignet, quelques gouttes du liquide, et l'on prétend qu'ils peuvent braver, au moins pour quelque temps, à la suite de cette opération, les crocs acérés du plus terrible crotale.

Nous observâmes aussi, au même endroit, l'*onoto* (bina orellana), un arbre de dimensions moyennes, qui fournit une belle couleur écarlate. Cette teinture s'obtient des fruits, espèces de baies brunes de la grosseur d'un noyau de cerise. On en fait la cueillette à certaine époque, et on les jette dans de l'eau bouillante. Il faut un demi-litre d'eau par cinq livres de baies. Celles-ci s'ouvrent sous l'action de la chaleur, l'eau s'épaissit peu à peu et prend une belle teinte rouge, qu'il ne s'agit plus que d'utiliser. Il paraît que l'on s'en sert surtout pour la teinture des *cobijas* ou *ponchos*, manteaux ronds en laine, à fente circulaire pour y passer la tête, très en usage dans toute l'Amérique équatoriale. Les Indiens de l'intérieur teignent d'*onoto* les plumes de leur coiffure et l'emploient pour se tatouer le corps. Les femmes caraïbes s'en font des bracelets autour des bras et des chevilles.

La plante, dans certaines localités, porte le nom d'*achiolō* ou de *rocou*. Elle a quelques qualités médicinales; elle est notamment considérée comme spéci-

fique dans les cas de dyssenterie. Le meilleur remède contre cette maladie, si fréquente dans les pays chauds, est cependant la racine du *simaruba* (quassia), recommandée par tous les médecins de Caracas. On ne la trouve malheureusement qu'au sud de l'Orénoque, et durant la saison des pluies seulement. Les Indiens Pacidacotos, dont la tribu parcourt les rives du Rio Caura, en approvisionnent Ciudad-Bolivar, en échange de quelques pièces d'étoffe. Ils appellent cette plante *achecchari*. Le mot *simaruba* est d'origine caraïbe.

Au bout d'une heure de marche et après avoir traversé plusieurs fois le Catuche, nous arrivâmes à une sorte de clairière, où nous fîmes halte pour déjeuner. Cette clairière, que l'on nomme ici *los Mecedores*, est entourée d'arbres séculaires, projetant leur ombre sur l'herbe verdoyante : les arbres sont reliés les uns aux autres par de gigantesques lianes, dont quelques-unes forment des balançoires naturelles, ce qui valut à cette localité l'appellation qui lui fut donnée.

Nous nous installâmes au pied d'un roc faisant saillie au-dessus d'un tapis de mousses et de lycopodes, puis nous procédâmes au déballage des provisions, tandis que notre brave baudet, secouant ses longues oreilles et agitant vigoureusement la queue, s'en allait brouter les jeunes pousses et se rouler sur le gazon moelleux.

Notre appétit était formidable; aussi l'attaque du déjeuner se fit avec gaieté et entrain. Tout à coup, un de nos nègres s'écria : « *Una culebra! una culebra!* »

Nous vîmes, en effet, un serpent, d'un mètre et demi environ, dégringolant des rochers voisins et faisant des

efforts inouïs pour saisir au passage une branche ou une touffe quelconque, afin d'éviter la descente.

Il finit par tomber dans le torrent, où nos hommes, très excités, lui broyèrent la tête à coups de pierres. Ils allèrent ensuite le chercher avec toutes sortes de précautions et le déposèrent sur l'herbe près de nous.

C'était un crotale, mais encore adolescent, car il n'avait que trois sonnettes au bout de la queue.

Cet incident nous impressionna quelque peu, car nous étions encore à nos débuts dans ces sortes de rencontres. M. de S*** nous raconta que dans l'intérieur du Venezuela, on met au-dessus de tous les remèdes appliqués en cas de morsure d'un serpent venimeux, la *Oracion de San Pablo,* prière à saint Paul, qu'il suffit même de porter sur soi pour être assuré d'une protection efficace contre tout danger.

Il paraît cependant qu'il y a quelques individus, particulièrement favorisés, auxquels ce saint patron accorde le privilège spécial de neutraliser les effets du poison. Ces guérisseurs sont en grande vénération parmi leurs compatriotes, et leur renommée s'étend bientôt d'un village à l'autre. Il en résulte que si un *péon,* en parcourant la forêt, est mordu par un serpent, il envoie aussitôt un messager à l'opérateur le plus voisin, le suppliant de venir réciter à son chevet la prière magique. — Celui-ci ne se dérange pas toujours et se contente parfois de donner son chapeau au messager, en lui recommandant de l'appliquer sur la blessure, pendant que le malade réciterait avec dévotion la *Oracion de San Pablo*. Il paraît qu'il y a des cas de guérison; mais comme on met des cata-

plasmes d'herbes diverses sur la plaie, en même temps qu'on répète l'oraison du saint, il est assez difficile de déterminer lequel des deux remèdes est le plus efficace.

Notre crotale, en se tordant sur les flancs du rocher, nous y avait fait découvrir une fleur splendide à cœur rose tendre, entouré de pétales d'un rouge vif. Cette fleur, que l'on appelle ici *rosa de la montaña* (brounca coccinea), a la forme et la grosseur de trois artichauts réunis. Elle s'élance sur une tige droite, au milieu de feuilles verticales terminées en pointe. Un des nègres traversa le torrent, grimpa sur le bord opposé et parvint, non sans beaucoup de peine, à cueillir cette belle fleur, qu'il nous apporta triomphalement.

En l'examinant de près, sa beauté nous frappa encore davantage. On y remarquait une gradation de teintes, du rose le plus pâle au pourpre le plus vif, d'une exquise harmonie. Cette plante doit être assez rare au Venezuela, car nous ne l'avons revue, depuis, qu'une seule fois, à San Esteban, près de Puerto-Cabello, où un chasseur nous la présenta comme un objet intéressant et curieux.

Nous ne quittâmes *los Mecedores* qu'assez tard, occupés que nous étions à garnir nos boîtes de plantes, d'insectes et de papillons.

Vers cinq heures de l'après-midi, de gros nuages noirs, s'amoncelant au firmament, nous décidèrent à plier bagage et à reprendre le chemin de la ville. Tout en marchant, nous rencontrâmes le gardien de la *Toma de Agua*. Il tenait en main un grand insecte

démesurément long et mince, remuant les pattes en désespéré. C'était le *caballito del diablo* ou « cheval du diable », assez commun en Amérique, mais dont les formes étranges semblent presque incompatibles avec une organisation vitale régulière.

A notre rentrée à Caracas, il pleuvait à torrents. Il faut s'être trouvé sous une averse tropicale pour s'en faire une idée. C'est un déluge, une série de cataractes, une trombe aqueuse balayant tout sur son passage. Mouillés jusqu'aux os, au milieu des rues transformées en rivières, il n'y avait qu'une chose à faire : se réfugier dans la première maison venue. Le hasard nous servit à souhait, car il nous conduisit dans la demeure des A***, honorable famille anglaise établie depuis longtemps au Venezuela et avec laquelle nous entretînmes plus tard d'agréables relations. — On s'empressa autour de nous, et on nous prodigua mille petits soins pleins d'amabilité.

Nous attendîmes ainsi, assez gaiement, la fin de l'averse, et, après avoir remercié nos hôtes de leur charmante hospitalité, nous rentrâmes à l'hôtel, où, après avoir changé de vêtements, nous ne conservâmes plus que d'excellents souvenirs de notre excursion au bois de Catuche.

---

## CHAPITRE VIII

**Une course de taureaux. — Le jeu des rubans. — L'Hippodrome de Caracas. — Les combats de coqs. — Friandises locales. — Traits de caractère. — La municipalité. — Le Capitole. — Le square Guzman Blanco. — L'Université de Caracas. — Le musée et la bibliothèque. — La salle académique. — La galerie des beaux-arts.**

Les jours suivants furent consacrés à faire des visites et à en recevoir. Nous fîmes la connaissance, entre autres personnes, des membres du corps diplomatique accrédités au Venezuela. L'un d'eux nous invita à assister à une *corrida de toros*, ou course de taureaux, qui devait avoir lieu, en pleine rue, le dimanche d'après, devant son habitation.

Nous trouvâmes à l'hôtel de la Légation, au jour fixé, une assemblée nombreuse et brillante. Des dames, en grande toilette, occupaient les fenêtres; leurs cavaliers, groupés entre eux, causaient avec animation dans l'intérieur du salon.

Cette séparation des deux sexes, sauf dans les soirées dansantes, est conforme aux usages vénézuéliens. Dans toutes les réunions, les dames se rangent invariablement en deux cercles, dont l'un comprend les femmes mariées, et l'autre les jeunes filles. Quant aux hommes,

ils sont un peu partout, dans le *patio*, ou dans un petit salon attenant à la salle de réception, ou stationnant aux portes, les yeux sur les deux cercles magiques, qu'aucun d'eux, cependant, sauf de rares exceptions, n'ose approcher de trop près.

Il en résulte que la conversation fait presque défaut dans la société locale. Les dames, livrées à elles-mêmes, parlent chiffons, toilette et autres menus détails de la vie domestique; les *caballeros*, retirés dans un coin, s'occupent de politique ou d'affaires. Quand ils sortent de leur réserve, à l'occasion d'une valse ou d'une polka, ils traitent leurs gracieuses compagnes avec la condescendance familière qu'on aurait pour des enfants, les appelant par leur nom, et leur faisant des compliments d'une exagération ridicule. Un peu plus de mélange, et l'on apprendrait à mieux se connaître, à mieux s'apprécier et à se témoigner plus d'égards et d'estime.

La fête commença bientôt, et nous vîmes paraître quelques hommes à cheval, en manches de chemise, poursuivant à grands cris de paisibles ruminants, qu'on excitait peu à peu, et qui, dans leur effarement, finissaient par donner quelques coups de corne et par lancer quelques ruades. Il s'agissait, pour les cavaliers, de saisir un des taureaux par la queue, et grâce à une rapide torsion de celle-ci, de renverser la bête. Une meute de négrillons, braillant, sifflant, secouant leurs guenilles, suivait la troupe équestre, brandissant de longues feuilles de bananiers en guise d'étendards. Le spectacle était assez gai, la rue étant pavoisée de drapeaux vénézuéliens et étrangers, entremêlés de guir-

landes, le tout présentant une variété de couleurs qui, sous ce ciel d'azur, éblouissait les yeux.

Plus intéressante que la cohue que nous venons de décrire est la *corrida de cintas* ou « course des rubans », qui a lieu à l'occasion des fêtes paroissiales.

La rue reçoit la même décoration que pour la solennité précédente ; seulement, de distance en distance, on y tend des cordes à une certaine hauteur, d'une maison à l'autre. A ces cordes sont suspendus des rubans de diverses nuances, dont le bout flottant porte un anneau de cuivre.

Un signal est donné à l'extrémité de la rue. Quelques cavaliers, armés chacun d'une épée légère, partent au grand galop de leurs chevaux, élégamment caparaçonnés. Ils s'efforcent, sans diminuer la rapidité de leurs mouvements, de passer l'épée dans un des anneaux et d'emporter un ruban, conquis avec adresse, à l'extrémité de leur arme.

Ce jeu, très animé, a son côté aimable et galant. Lorsqu'un jeune homme devient l'heureux possesseur d'un des rubans, il s'approche, tout en faisant piaffer son cheval, des fenêtres des maisons voisines, garnies de charmantes *señoritas* aux yeux noirs, et fait hommage de son trophée « à la plus belle ». Celle-ci lui donne en échange quelques fleurs, qu'il attache au pommeau de sa selle, et dont il pare son vaillant coursier.

Le plus habile d'entre les jouteurs, celui qui a enlevé le plus de rubans, est promené en triomphe, au son des fanfares et au bruit des décharges des pièces d'artifice.

Les *coheles*, ou fusées, constituent l'élément indispensable de toute fête vénézuélienne. On les tire presque toujours en plein jour, non pour leur éclat lumineux, mais pour leurs bruyantes détonations. Il faut que la joie s'entende de loin, dans le Midi, pour être populaire.

Les réjouissances que nous venons de décrire, encore fréquentes à notre arrivée au Venezuela, tendent à tomber aujourd'hui en désuétude. Le spectacle des rues où chacun jouait son rôle a fait place aux luttes professionnelles. On a inauguré, en 1881, non loin des bords du Guayre, un hippodrome, où l'on donne des courses de taureaux.

On y voit trois ou quatre *banderilleros*, tourmentant, sans trop de dangers, des bœufs efflanqués, qui paraissent n'avoir d'autre préoccupation que celle de regagner leur étable le plus tôt possible, ce qu'ils finissent par faire, d'ailleurs, pour reparaître à une prochaine occasion. Les *picadores*, à cheval, au costume si pittoresque, et dont le rôle est si important dans les cirques espagnols, manquent à ces exhibitions. Elles suffisent cependant pour attirer la foule, qui, aux jours de *carridas*, assiège les bureaux du nouvel établissement.

Une société protectrice des animaux aurait fort à faire au Venezuela. Non loin de l'hippodrome dont nous avons parlé se trouve une enceinte réservée aux combats de coqs. Pour les préparer à la bataille, on leur coupe la crête ; on leur déplume la poitrine, et on les attache par une patte, durant des semaines, au bas d'un poteau et à quelques pas d'un autre coq, les deux

oiseaux ne pouvant s'approcher suffisamment l'un de l'autre pour s'attaquer. Lorsqu'ils sont assez excités par ce traitement barbare, on les fait entrer dans l'arène, où ils ne tardent pas à trouver la mort. Des paris sont engagés de part et d'autre.

Les coqs noirs et rouges, au dire des connaisseurs, sont les plus ardents et les plus belliqueux.

Revenons à notre point de départ, la maison hospitalière, d'où nous contemplions la *corrida de toros*. Parmi les rafraîchissements qu'on nous y servit, nous mentionnerons une boisson excellente, extraite de la *guanavana* (anona muricata), fruit délicieux et assez rare, même à Caracas. On en fait des bonbons, des confitures et des sorbets. Les Martiniquais en possèdent une variété, la pomme-cannelle, connue également dans les États vénézuéliens sous le nom de *chirimoya*, de *corossol*, ou de *riñon* (anona squamosa); mais celle-ci est beaucoup moins estimée.

Un autre fruit assez commun aux environs de Caracas, et d'un goût exquis, est la *parcha* (passiflora quadrangularis). Sa saveur rappelle celles de la framboise et de la groseille mélangées. On en cultive de deux espèces, dont la plus grande fournit une baie de la grosseur d'un ananas, très bonne à manger accommodée au vin blanc, et dont l'autre, de la dimension d'une pomme, n'est guère moins appréciée. La pelure du fruit est fort dure et d'une belle couleur jaune; sa pulpe consiste en une substance grise, remplie de petits grains.

Tout en causant, chez notre hôte, avec quelques habitants du pays, nous eûmes l'occasion de constater

à quel point ils aiment les louanges et combien ils sont sensibles à la critique, même la plus bienveillante. Entre eux, ils se prodiguent l'encens aux plus fortes doses. Leurs journaux les plus autorisés ne citent jamais la population de Caracas sans la qualifier de « civilisée », de « raffinée », ou de quelque autre adjectif bien sonnant. Leur ton est tel, qu'ils passeraient, en Europe, tout sérieux qu'ils sont, pour des feuilles satiriques frottées de miel. On comprend donc combien il est difficile, pour quiconque a résidé parmi les Vénézuéliens et s'y est créé des relations d'amitié, de ne pas froisser leurs sentiments en indiquant, par-ci par-là, dans ce concert de louanges, quelques fausses notes.

« Comment trouvez-vous Caracas? disaient les uns; ne ressemble-t-il pas à Paris? »

« Avez-vous en Europe, demandaient d'autres, d'aussi jolis squares que la place Bolivar? »

Et il n'y avait guère moyen de les contredire.

Le lendemain de la *corrida*, nous reprîmes nos promenades en ville, et, suivant la rue, ou *calle, sud* 2, qui longe la façade de la *casa amarilla*, nous aperçûmes à notre gauche, à l'un des coins de la place Bolivar, la Municipalité, qui n'offre rien de remarquable, et plus loin, entouré de quatre larges rues plantées d'arbres, un vaste édifice, formant un carré parfait, ayant à son centre un grand espace disposé en jardins, au milieu duquel s'élève une fontaine monumentale. Nous nous trouvions devant le Capitole, c'est-à-dire devant le palais législatif de la République, édifié sous l'administration du général Guzman Blanco.

L'ensemble du monument est assez satisfaisant. Du côté nord se présente un péristyle orné de statues, commandées à un artiste du pays, dont les conceptions, il faut bien le dire, n'ont rien d'idéal. Un beau salon, destiné aux réceptions officielles, occupe presque toute cette partie du bâtiment. Il contient une quantité de portraits, très inférieurs comme œuvres d'art, mais offrant un certain intérêt au point de vue historique. Il y figure un grand nombre de célébrités vénézuéliennes, et entre autres Bolivar, dont la tête pensive fait contraste avec le visage mâle et énergique de Guzman; nous y voyons aussi le général Sucre, le vainqueur d'Ayacucho; Paez, le héros des *Llanos;* Soublette, qui lutta si vaillamment pour l'indépendance nationale; Várgas, ancien président de l'Union et l'un de ses meilleurs administrateurs, etc.

Au centre du salon officiel s'élève une rotonde; des colonnes disposées régulièrement le séparent en trois parties, dont l'ameublement rappelle, par ses couleurs, celles du drapeau vénézuélien, jaune, bleu et rouge.

A droite de la salle que nous venons de décrire, se trouve une chambre de dimensions plus modestes, où se tiennent les séances du conseil des ministres. On y voit une table ronde et un bureau plus élevé pour le président. Dans un coin, sur un pupitre noir, un exemplaire de la Constitution nationale, relié en velours violet.

Un escalier, situé en face de la rotonde dont nous avons parlé ci-dessus, conduit au square, disposé en jardin et entouré d'une galerie à colonnes, séparant les constructions du nord de celles du sud.

Ces dernières, également monumentales, contiennent les locaux réservés aux séances du Congrès. D'après la Constitution nouvelle, votée en 1881, le pouvoir législatif est exercé par deux Chambres, dont l'une, celle des députés, comprend un représentant par trente-cinq mille habitants, et dont l'autre, le Sénat, se compose de trois membres actifs et de trois suppléants pour chaque État de l'Union. Le président de la République, assisté d'un conseil fédéral, est chargé de l'exécution des lois.

Les salles consacrées aux réunions du Congrès sont fort simples. Dans la principale, celle des députés, se trouve une loge grillée, destinée au corps diplomatique.

Les dames n'assistent pas, comme en Europe, aux discussions du Congrès, et il n'existe pas de tribunes publiques.

La façade méridionale du Capitole s'élève sur un autre square, dédié à Guzman Blanco, et au centre duquel on a placé une statue équestre du général. Elle est très inférieure, en mérite artistique, à celle de Bolivar. De gracieux parterres, ornés de plantes variées, l'entourent de verdure et de fleurs.

Du côté opposé au Capitole, et complétant le square Guzman Blanco, se dresse une longue façade, percée de fenêtres ogivales et ornée d'un clocheton gothique de style fantaisiste, derrière laquelle se dissimule un ancien couvent de moines franciscains, transformé en Université nationale. Cette façade, plus longue que l'édifice qu'elle couvre, dépasse celui-ci vers l'angle de la rue du Commerce et y forme un simple mur, en

attendant le comblement des vides qu'elle cache assez imparfaitement [1]. On s'est occupé avant tout de l'effet scénique du décor, sauf à lui donner, plus tard, une utilité pratique. Dans les républiques hispano-américaines, on fait parfois d'étranges découvertes, en regardant les monuments publics par l'entre-bâillement des portes interdites.

Indépendamment des locaux réservés aux diverses facultés universitaires, l'ancien couvent contient un musée et une bibliothèque placés tous deux sous la direction d'un des professeurs de l'Université, le docteur Ernst.

Parlons d'abord du musée. On lui a consacré une vaste salle, située au premier étage du couvent. Pour le moment, elle contient un assemblage confus d'objets de curiosité plutôt qu'une série de collections sérieuses. Son conservateur, d'ailleurs très capable, n'a ni les loisirs, ni les fonds nécessaires pour les classer et les compléter.

A l'entrée du salon se présente un objet presque fantastique. C'est une tête humaine, de la grosseur du poing, ayant des traits reconnaissables, des cheveux longs et nattés, une peau parcheminée et presque noire. Elle a été ainsi préparée par des mains indiennes. Les tribus de l'Orénoque et de la Colombie ont mis ce singulier mode d'embaumement en pratique. Après avoir triomphé d'un ennemi, et pour perpétuer le souvenir de leur victoire, ils coupent la tête de leur victime, la désossent, la momifient et la

[1] Le palais de l'Exposition a été édifié récemment à cet endroit.

réduisent au quart de sa grandeur, sans altérer sensiblement l'harmonie de ses contours. Les sourcils, les cheveux, la barbe restent intacts ; les yeux sont fermés, la bouche conserve une expression naturelle.

Ces petites têtes, qu'on payait naguère cent piastres fortes (500 francs), sont aujourd'hui presque introuvables, le gouvernement colombien en ayant prohibé la vente à cause des meurtres fréquents que les Indiens ne se faisaient aucun scrupule de commettre pour satisfaire leur cupidité.

Après ce trophée de la vie sauvage, citons un autre objet de curiosité, plus important, également conservé au musée de Caracas. Il s'agit, cette fois, du drapeau de Pizarre, de la vieille bannière espagnole, déployée par ce vaillant homme de guerre en 1524, à son arrivée à Cuzco. Le général vénézuélien Sucre, s'en étant emparé en 1824, en fit hommage à Simon Bolivar, son noble chef :

« Je remets, lui écrit-il, au libérateur du *Pérou*, l'étendard avec lequel Pizarre est entré, il y a trois cents ans, en conquérant dans la capitale des Incas. »

Triste retour des choses d'ici-bas : à l'ombre de ce vieux drapeau, consacré désormais à la gloire du fondateur de la Colombie, se trouve une autre relique : le cercueil dans lequel on rapporta de Santa-Marta la dépouille mortelle de Bolivar, si longtemps oubliée et méconnue dans un cimetière de village !

A côté de ces souvenirs du passé, qui devraient trouver place avec les portraits réunis au Palais fédéral, dans une galerie spéciale qui formerait un musée historique, il semble étrange de trouver des col-

lections zoologiques, botaniques et minéralogiques.

Tel est cependant le cas. Là, dans des vitrines fermées, nous remarquons une foule de nos anciennes connaissances, assez piteusement empaillées, parmi lesquelles de délicieux colibris, ces bijoux animés; le *querre-querre* ou *gálgulo*, ainsi nommé en imitation de son cri; le canari indigène, un peu moins grand que celui des îles, et d'une couleur plus claire; le cardinal, au plumage rouge et à l'aigrette mobile; le *garrapatero* (crotophaga major), qui rend tant de services aux bestiaux des *llanos*, en les délivrant des larves qui les dévorent; l'*asto*, dont les plumes brillantes fournissent aux Indiens une élégante coiffure, ainsi que des ornements pour leur hamac; le *ya acabó* (tanagra septicolor), aux teintes variées comme celles de l'arc-en-ciel.

Les grandes espèces ne font pas défaut. Voici l'aigle des Andes, et la famille si difficile à classer des *gavilanes* ou faucons; plus loin, nous remarquons le *gavilucho* (vultur barbarus), qui n'installe son nid que sur les plus hautes cimes, à 2,200 mètres d'élévation; l'*alca rabau*, oiseau des grèves, moitié aquatique, moitié terrestre, et dont le cri ressemble à un aboiement de chien fréquemment répété; le *tarotaro*, espèce d'ibis, dont le chant rappelle le son d'une cloche; la *guacharaca*, sorte de faisan très abondant dans les terres chaudes du Venezuela et fort estimé des gourmets; la *grulla* (grus Americana), qu'on ne rencontre plus guère que sur les bords du Rio Negro; le *guácharo*, espèce d'engoulevent, chassant de nuit, et qu'on ne trouve que dans les mon-

tagnes de Caripe ou dans la grotte, bien connue, qui porte son nom.

L'entomologie, au musée de Caracas est assez mal représentée. Les lépidoptères y figurent par quelques variétés brillantes, les noctuelles y sont rares. Les différents groupes de coléoptères, si nombreux au Venezuela, y sont à peine indiqués.

Les arachnides occupent dans les rayons une place plus distinguée. Nous y voyons la *araña grande,* commune en Guyane dans les bois épais; des tarentules bleues, jaunes, rouges, également venimeuses, surtout les premières, et qui s'attaquent aux bestiaux. L'une des plus mauvaises d'entre les arachnides vénézuéliennes, au dire des habitants, est la *arañita de la playa,* extrêmement petite, presque invisible, mais dont la morsure a des conséquences graves, à moins que la personne piquée ne soit saignée immédiatement. On ne la rencontre que parmi les sables, sur les côtes de la péninsule de Paraguanà.

Les scorpions, fort communs dans le pays, forment deux variétés, la noire et la jaune. Cette dernière est la plus venimeuse des deux.

Passons du musée à la bibliothèque. Celle-ci a été formée, en grande partie, des livres pris aux couvents après la suppression de ces communautés. Elle comprend environ vingt-trois mille volumes, parmi lesquels beaucoup d'ouvrages théologiques.

Dans une autre aile du bâtiment a été installée la salle académique, où ont lieu les séances du conseil d'administration de l'Université et les concours littéraires. Son ameublement semi-gothique est de damas

rouge. Des vitraux peints ornent les fenêtres, et trois portraits, ceux de Bolivar, de Vargas et de Guzman Blanco, décorent les murs. On a eu l'idée de joindre à cette salle une galerie des beaux-arts, mais celle-ci est encore bien pauvre et ne renferme que quelques tableaux, œuvres de deux peintres vénézuéliens, assez connus d'ailleurs, M. Jovar y Jovar et Ramon Bolet. Ce dernier, qui promettait un beau talent, est mort fort jeune. Un voyageur anglais, M. Spence, a emporté en Angleterre la plupart de ses esquisses et de ses tableaux.

---

# CHAPITRE IX

**L'histoire d'après les monuments. — L'individu et l'État. — Pratiques religieuses. — La semaine sainte à Caracas. — Silhouettes ecclésiastiques. — Visite à la cathédrale. — San Francisco. — Les églises de San Juan, d'Ana-Teresa et de la Candelaria. — Le Panthéon national. — La *quinta* Guzman. — — La Merced, Altagracia et la Pastora. — Le tremblement de terre de 1812.**

L'aspect général d'une ville, la distribution de ses quartiers, la destination de ses principaux édifices résument son histoire. Les monuments publics à Caracas datent presque tous de la domination espagnole ou de l'administration du général Guzman Blanco. L'époque intermédiaire, celle qui a suivi la proclamation de l'indépendance nationale, s'est écoulée sans rien laisser derrière elle.

Les guerres civiles n'ont eu qu'une influence indirecte sur cet arrêt de développement à long terme. Les ressources, quoique restreintes, ne faisaient pas défaut; ce qui manquait, c'était une direction vigoureuse et intelligente, l'action autoritaire.

On s'est habitué, en effet, au Venezuela, à *tout* attendre du gouvernement. C'est lui qui doit prendre l'initiative en toutes choses, concevoir, projeter, *exécuter*. S'il perd son prestige, s'il est contesté, les

efforts individuels ne suppléent pas à ses défaillances. Sous les capitaines généraux, c'est-à-dire sous le régime sévère, Caracas a eu ses couvents et ses églises; sous le président Guzman Blanco, grâce à une énergique concentration du pouvoir, elle a été dotée de monuments civils, de promenades publiques, de jardins et de squares.

Cette absence d'esprit d'entreprise en dehors du mouvement officiel, cette inaction de l'individu et son absorption dans l'idée collective se remarquent en toutes choses au Venezuela. On ne s'y croit de quelque importance que pour autant qu'on dispose, à quelque degré que ce soit, d'une fraction de l'autorité gouvernementale. Dans aucune contrée, le fonctionnarisme n'a fait autant de mal. Le rêve de la plupart des Vénézuéliens est d'occuper quelque emploi public, c'est-à-dire de se rapprocher de la source des grâces et des honneurs. L'indigène est intelligent, mais paresseux. Il abandonne aux étrangers les grandes affaires commerciales et industrielles, les travaux qui exigent des connaissances sérieuses et une volonté persévérante; la sienne n'a qu'un objectif : celle de se faire inscrire pour une somme quelconque au budget national.

L'ancienne foi religieuse, mêlée d'étranges superstitions, mais naïve et franche d'ailleurs, s'est considérablement affaiblie. Les églises n'en sont pas moins fréquentées par de charmantes *señoritas* en élégante toilette, et de nombreux jeunes gens, dont les uns s'arrêtent au porche, attendant la sortie des belles dévotes, et dont les autres pénètrent même dans les nefs latérales des saints édifices, plus disposés aux aspira-

tions mondaines qu'à la prière. Comment éviter les distractions, d'ailleurs, en présence de ces dames assises sur la brique rouge[1], la traîne de leur robe ramenée autour de leurs pieds, dans une pose abandonnée, riant, chuchotant, et dont les yeux ne regardent pas toujours leur livre de prières? La mantille espagnole de dentelle noire leur va si bien et encadre si délicieusement leur visage aux traits fins et délicats! Cette parure n'appartient qu'à la classe élevée; elle tend malheureusement à disparaître, les Vénézuéliennes adoptant de plus en plus les modes d'Europe. Les femmes créoles de classe moyenne se drapent dans un long châle de laine noire ou de soie blanche, aux coins brodés de fleurs. Quant aux négresses, elles portent une bande de mousseline large de cinquante centimètres et longue de deux mètres, dont elles se couvrent les épaules et la tête en se rendant à la messe.

En l'absence de cette foule masculine encombrant le portail ou les chapelles, et d'où s'échappent de temps en temps des exclamations admiratives : *Que buena moza! que bonita! que simpática!* les Caraquenaises seraient-elles aussi empressées à remplir leurs devoirs religieux? Visiteraient-elles, comme elles le font, en une seule matinée, plusieurs églises? Quelques sceptiques en doutent, et on ne leur en tient pas rancune.

Les temples sont particulièrement fréquentés le jeudi et le vendredi saint. Pendant ces deux jours, la ville prend un aspect d'animation inusitée. Cette pé-

[1] Les dames vénézuéliennes ne s'asseyent plus par terre dans les églises, le président ayant fait mettre des chaises et des prie-Dieu dans les principales paroisses.

riode de recueillement, de deuil et de prière dans notre vieille Europe semble n'inspirer sous le ciel bleu du Venezuela que des idées de triomphe et de résurrection. De paresseuses *señoras*, enfermées chez elles durant toute l'année, se montrent alors dans les rues avec leurs plus beaux atours. La plupart, durant la semaine sainte, inaugurent chaque jour une toilette nouvelle, qui ne sera remplacée, il est vrai, qu'au prochain anniversaire, mais qui n'en produit pas moins son effet. Les élégants affluent plus que jamais à l'entrée des églises, vêtus de neuf des pieds à la tête. Des négresses, assises le long des trottoirs, tiennent sur leurs genoux de grands plateaux bizarrement bariolés, chargés de conserves de coco, de *pelotas*, de *suspiros*, de *polvorosos*, de *novios* et autres friandises locales. Ailleurs, sur quelques tables se débitent des boissons, de la bière, des *guarapos* de toutes sortes, dont le *papelon* ou sucre brut est la base, des limonades gazeuses, de la *chicha*, du vin. Dans les sanctuaires, la circulation devient presque impossible; on s'y presse, on s'y pousse, on s'y entasse, on parle haut, on rit, tandis que dans les coins brillent les baïonnettes des soldats chargés de maintenir l'ordre. Puis a lieu la procession des saints. On porte solennellement d'une église à l'autre une douzaine d'affreuses statues de bois fantastiquement vêtues d'étoffes aux couleurs voyantes, coiffées d'une perruque ébouriffée, les joues rouges, tantôt raides et guindées dans leurs robes sans plis, tantôt dramatiquement posées, les bras étendus et grimaçant la douleur. Pour donner une idée de ces exhibitions, nous citerons un groupe de la Sainte Fa-

mille appartenant à l'une des églises les plus fréquentées de la ville. La Vierge y est représentée portant une robe rose décolletée, gonflée d'une immense crinoline sous laquelle on aperçoit de petits souliers de bal à talons Louis XV. Une chevelure noire, emmêlée et crépue, couvre la sainte image jusqu'à la taille. Elle donne la main à un Enfant Jésus en gibus, frac et bottes vernies. Saint Joseph, en redingote brune et culotte grise, coiffé d'un chapeau panama, complète cette œuvre originale.

Si l'instruction donnée aux jeunes prêtres dans les séminaires nationaux comprenait un cours d'archéologie religieuse tendant à leur former le goût en leur mettant sous les yeux de beaux modèles, on n'aurait plus à signaler ces affligeantes bizarreries qui font perdre au culte tout caractère de dignité et de grandeur.

Ce n'est pas sur ce point seulement que devraient porter les réformes. Sauf d'honorables exceptions, le clergé hispano-américain, très ignorant en général, est loin d'être à la hauteur de sa mission. L'hypocrisie et la vénalité ne lui sont pas inconnues, et la célébration d'une grand'messe rapportant vingt francs, ou d'une messe basse à trois francs, excite souvent parmi ses membres de graves compétitions auxquelles la religion est entièrement étrangère.

Il existait, il y a quelques années, de nombreux couvents à Caracas; ils ont été supprimés, et leurs biens ont été sécularisés. On compte aujourd'hui dans la capitale du Venezuela une dizaine d'églises, parmi lesquelles nous citerons tout d'abord la cathédrale, construite en 1636, mais dont l'architecture a subi de

nombreux remaniements. Ce qui frappe, en entrant, c'est l'aspect froid et nu de ses hautes murailles. Rien n'y prédispose à la prière et à la méditation. Au côté droit de l'édifice s'élèvent quelques petites chapelles, assez obscures, qu'on n'aperçoit pas à première vue. Les confessionnaux, sans aucun ornement, ouverts par le haut, ne contiennent qu'une stalle en bois blanc et sont dégarnis de banquettes; on s'agenouille sur le sol. Le maître-autel, situé en face de la porte principale, n'est d'aucun style. L'orgue, fabriqué à Caracas en 1711, est l'œuvre d'un facteur français, Claude Fèbres.

A certain jour de l'année — nous ne nous rappelons plus lequel — a lieu dans la cathédrale une cérémonie des plus singulières, inusitée, croyons-nous, partout ailleurs. Les chanoines du chapitre se réunissent et se placent en un seul rang devant la porte d'entrée, à l'intérieur de l'église. Tous portent sur les épaules un manteau de soie dont les plis balayent le sol. C'est à qui, parmi eux, se distinguera par la plus longue traîne, par le plus remarquable déploiement d'étoffes précieuses. Ils s'agenouillent et traversent, presque en rampant, toute la nef principale jusqu'au maître-autel, où ils se prosternent lentement. Une foule considérable assiste à cette procession, observant d'un œil critique les splendides manteaux des Révérends Pères couvrant les dalles de leurs amas ondoyants.

L'église de San Francisco, bâtie en 1598, et attenant à l'Université de Caracas, est intéressante à visiter. Desservie autrefois par des moines du tiers ordre, elle est restée telle qu'ils l'ont laissée, avec ses hautes boi-

series dorées, curieusement sculptées, profondément fouillées, s'élevant à la hauteur d'une dizaine de mètres, et d'un aspect à la fois somptueux et sévère. Sous l'église, dans une espèce de crypte, on aperçoit au travers d'étroits soupiraux, dans la pénombre, quelques tombeaux de marbre qu'il est permis de visiter le jeudi saint seulement.

Parmi les sanctuaires du sud de la ville, nous citerons *San Juan* et *Santa Rosalia*. San Juan est à demi caché par de grands arbres emplissant d'ombre et de fraîcheur un joli square, îlot de verdure, entouré de rues poudreuses, ouvert à la troupe joyeuse des enfants du voisinage.

Dans une situation plus centrale et dans un quartier beaucoup plus fréquenté, se présentent deux autres églises, celles de Sainte-Anne et de Sainte-Thérèse, ne formant qu'un seul bâtiment, édifié durant la présidence du général Guzman Blanco, sur l'emplacement d'un monument religieux plus ancien, consacré à saint Philippe. Les patronnes du nouveau temple sont aussi celles de madame Guzman, la charmante femme du président. La *basilica de Ana-Teresa* est l'une des plus jolies constructions de Caracas. Elle est de style renaissance moderne, et flanquée de quatre tours carrées entre lesquelles s'élèvent six tourelles à coupole ronde. L'intérieur en est élégamment décoré et garni de chaises et de prie-Dieu à l'européenne. Deux fauteuils surmontés de dais de velours rouge sont placés à la gauche du maître-autel, à l'usage du président de la République et de l'archevêque primat du Venezuela. On y a inauguré un nouvel orgue, confié

aux soins d'un musicien français, M. Chevreu, qui en fait valoir les qualités en véritable artiste.

Remontons vers la place Bolivar, et installons-nous dans l'un des omnibus du tramway [1], prêt à partir. Longeant une rue étroite, populeuse, garnie de magasins, nous nous trouvons bientôt devant un square rempli de fleurs, planté d'arbres, orné de groupes de bambous aux tiges gracieuses. Par delà les rameaux verts, on aperçoit une façade assez monumentale, mais qui ne cache que des ruines, celles de l'église de la *Candelaria*, encore ouverte au culte, mais très délabrée. Plus loin, au nord, vers les montagnes, deux tours blanches s'élèvent sur un fond sombre : c'est le Panthéon national, le *campo santo* des gloires vénézuéliennes. C'est là qu'ont été déposées les cendres du héros de la grande guerre de l'indépendance, Simon Bolivar. Son tombeau, de marbre blanc, est l'œuvre du célèbre sculpteur italien Tenneranni. Deux beaux candélabres, offerts par le général Guzman Blanco, décorent le sanctuaire, qu'ils animent aux jours solennels de leurs feux étincelants. A l'anniversaire de la mort du *libertador*, le chef du pouvoir exécutif, entouré de ses ministres, se rend en grande pompe au Panthéon pour y visiter le tombeau du célèbre patriote. Autour du mausolée, on aperçoit des dalles funéraires; elles couvrent les restes mortels de ses compagnons d'armes, groupés autour de lui dans la mort comme ils l'étaient jadis sur les champs de bataille. Quelques-

[1] A l'époque de notre arrivée à Caracas, c'est-à-dire en 1878, il n'y avait pas de tramway; celui-ci n'a été livré à la circulation qu'en 1882.

uns des officiers supérieurs de l'héroïque armée libératrice vivent encore, derniers témoins d'une ère glorieuse. Les Vénézuéliens, en reconnaissance des services qu'ils ont rendus à la patrie, les honorent du titre d'*Illustres Proceres*. Parmi les citoyens jouissant encore de cette distinction méritée, citons l'ancien secrétaire de Bolivar, don Antonio Leocadio Guzman, père du président Guzman Blanco. Aujourd'hui octogénaire, il a conservé toute sa vigueur intellectuelle et s'occupe encore activement des affaires publiques. Sa maison de campagne, ou *Quinta*, est située non loin du Panthéon. De beaux jardins admirablement soignés et remplis de plantes rares, en vue de leur acclimatation dans la vallée de Caracas, y témoignent du goût et du sentiment artistique de leur propriétaire. Une population d'oiseaux et d'animaux de tous genres y reçoivent ses soins. C'est l'un des derniers survivants d'une forte et puissante génération, et ses travaux incessants en perpétuent l'influence et les traditions.

Il ne nous reste plus à mentionner que quelques églises caraquenaises, entre autres la *Merced*, fondée en 1681, au nord d'une rue appelée autrefois *la Otra Banda*. Cet édifice dépendait d'un ancien couvent dont les ruines mêmes ont disparu pour faire place à un square, au centre duquel on a érigé une statue au maréchal Falcon. A l'extrémité de la *Calle de la Mar* se présente un autre temple religieux, consacré à *Nuestra-Señora de Altagracia*, tout brillant de lumière durant les jours de fête et rempli d'élégantes dames; plus bas, l'église de *San Mauricio* ouvre ses

portes aux fidèles, et enfin, sur un plateau élevé, dominant la partie septentrionale de la vallée du Chacao, se dessinent les murailles lézardées de la Pastora, autrefois paroisse importante et centre de la vieille ville de Caracas. Elle ne comprend aujourd'hui que quelques cases de nègres et des clôtures abandonnées. Ses ruines remontent, comme tant d'autres sur le territoire de la République, au terrible tremblement de terre de 1812 qui enleva au Venezuela plus des deux tiers de sa population, déjà décimée par les guerres civiles. Il eut lieu le jeudi saint, à quatre heures sept minutes de l'après-midi. Dix mille personnes qui visitaient en ce moment les églises y périrent misérablement. Les cloches de la cathédrale se mirent en branle durant les secousses et tintèrent pendant dix secondes; les eaux du Guaire devinrent soudainement brûlantes, et ses rives se couvrirent de poissons morts; des ruisseaux venus de la montagne, exhalant une odeur fétide, se frayèrent un chemin dans la vallée. La durée du choc fut de cinquante secondes, suivant les uns, d'une minute et douze secondes, d'après les autres. Il y eut un double mouvement d'oscillation et de trépidation; le sol ondulait au passage des forces volcaniques.

La nuit se fit sur ces scènes de désolation, une nuit sereine, calme, majestueuse, un ciel tout constellé d'étoiles. Le lendemain, la population rurale, qui n'avait pas été aussi éprouvée, afflua à Caracas. En une journée on y releva deux mille cadavres, qui furent transportés, horriblement mutilés, sur les bords du Guayre. Partout des habitations écroulées; des corps à demi ensevelis sous les décombres, le spectacle de

la ruine et de la désolation où, la veille, la foule encombrait les rues.

Cet affreux cataclysme, qui bouleversa toute la côte du Venezuela, avait été précédé de plusieurs phénomènes du même genre en Amérique, dans les Antilles et jusqu'aux Açores. Dans ces dernières îles, auprès de Saint-Michel, on vit surgir un volcan sous-marin le 30 janvier 1811. Chose étrange ! le jour même où Caracas, la Guayra, Antimano, San Felipe, Merida et Baruta s'effondraient presque en même temps, un violent ouragan se déchaînait sur la Louisiane, ravageant ses plantations de cannes à sucre, dévastant ses forêts et laissant partout des traces navrantes de son passage.

La misère fut épouvantable au Venezuela à la suite de ce désastre. Washington, ému de la situation de l'ancienne colonie espagnole, qui, comme les États-Unis, affirmait courageusement alors ses titres à l'indépendance, décida le congrès américain à envoyer des secours aux Vénézuéliens. Des bâtiments chargés de farine furent expédiés vers différents points de la Costa-Firma, et leurs cargaisons, généreusement distribuées aux plus nécessiteux, furent reçues avec reconnaissance.

En présence du malheur, la solidarité humaine n'est pas un vain mot. Contestée en politique, elle s'affirme à la voix de la charité.

## CHAPITRE X

**Les faubourgs de Caracas. — L'abattoir et le marché. — Les couvents. — Les environs. — Le Calvaire et sa légende. — Un parc sur la montagne. — La vallée de Chacao. — L'aqueduc Guzman Blanco. — La léproserie**

Éloignons-nous du centre de Caracas, c'est-à-dire de son hôtel présidentiel sur la place Bolivar, de son Capitole, de son quartier commerçant, de ses églises, et gagnons les faubourgs où vivent de nombreuses familles de noirs dans des rues à peine ébauchées, mal pavées et peu fréquentées. Vers l'est s'étendent deux masses sombres de verdure : ce sont des vastes plantations de caféiers, appartenant aux familles Eraso et Mosquera. Plus au sud, et traversée par le Guayre, se présente l'*hacienda del Conde*, autre exploitation agricole du même genre, propriété du général Guzman Blanco, qui y a fait élever une maison de campagne entourée de gracieux parterres de fleurs. Un square de création récente, *la plaza Carabobo*, la sépare d'une vaste bâtisse uniforme, triste d'aspect, dans l'enceinte de laquelle s'ouvre un large *patio* : c'est l'abattoir de la capitale.

Il contient, en moyenne, une centaine de têtes de bétail. D'immenses *samuros* ou vautours gris, ressem-

blant par les mœurs aux *urubus* de Cayenne, planent par centaines au-dessus du *patio* ou cour intérieure, où se font les exécutions. Parfois aussi, on les voit perchés sur les arbres voisins, le col rentré entre les ailes, attendant l'heure des ripailles. On ne peut les tuer sous peine d'amende, la loi leur accordant sa protection, à cause des services qu'ils rendent à l'hygiène publique. Il existe une espèce particulière de ces oiseaux, également grise, mais plus grande, que l'on nomme *rey de los samuros*[1]. Les autres les ont en grande vénération. Si l'un de ces rois des vautours se trouve dans le voisinage d'un corps en putréfaction, les autres n'y touchent pas avant que leur souverain y ait goûté; ce n'est que lorsqu'il est bien repu et qu'il a quitté la place, que les *samuros* ordinaires se précipitent en masse pour dévorer ce qu'il a laissé.

La consommation de viande de boucherie est très restreinte parmi la population de Caracas. On ne débite guère journellement, pour une population de cinquante mille âmes, au delà d'une moyenne de quarante-cinq animaux, bœufs, vaches, moutons, porcs, etc. Ce commerce, quoique peu considérable, ne laisse pas que de fournir de gros bénéfices. En effet, le prix d'une livre de viande achetée au détail est de vingt-cinq à trente sous. Or, un bœuf du pays, fournissant trois cents livres de chair, vaut deux cents francs. Les frais d'abattoir sont estimés à quarante francs plus ou moins. La différence dont dispose le vendeur est donc, comme les chiffres l'indiquent, assez encourageante.

[1] Roi des vautours.

Le marché central de la capitale est assez mal fourni, surtout durant la saison des pluies. Il occupe l'emplacement d'un ancien couvent, celui de *San Jacinto*, supprimé après le triomphe des libéraux. Sous l'administration coloniale, Caracas contenait dix-sept communautés religieuses de divers ordres. Leurs membres, favorables en général à l'ancien régime, subirent les conséquences de la défaite des troupes espagnoles. Quelques-uns, dénoncés comme royalistes, furent fusillés par les patriotes; d'autres se virent forcés de reprendre l'habit laïque. Un petit nombre de maisons traversèrent cependant la crise et se maintinrent jusqu'à l'avènement du président Guzman Blanco. Leur activité pesait principalement sur la classe ouvrière. Les religieuses cloîtrées confectionnaient des vêtements et fabriquaient des articles de lingerie, qu'elles plaçaient avantageusement dans les magasins. Elles vendaient aussi le café et le cacao, les légumes et les fruits provenant de leurs *haciendas;* envoyaient débiter dans les rues, par de jeunes orphelines, des gâteaux, des sucreries et des confitures, et enlevaient ainsi une de leurs industries principales aux pauvres négresses, qui cherchaient alors à gagner leur vie par la prostitution. On se décida enfin à clore définitivement tous ces établissements, malgré la vive opposition du clergé, et les biens qui en dépendaient retournèrent à l'État.

Nous venons d'indiquer les limites de Caracas vers l'est. Du côté nord s'étend la splendide chaîne de montagnes qui sépare cette ville du littoral de la mer des Antilles. Nous avons déjà signalé dans cette direction le Panthéon et la *Quinta Guzman*. Humboldt habitait

cette partie de la cité; sa maison, intéressante pour avoir eu un tel hôte, est aujourd'hui en ruine.

A l'ouest de Caracas, et la dominant entièrement, se présente un mont assez élevé, autrefois aride, et portant à son sommet une humble chapelle ou Calvaire, qui lui a donné son nom. Il s'y rattache une légende touchante, admirablement traitée par un poète de grand talent, Francisco G. Pardo, mort prématurément, sans avoir pu achever l'œuvre qu'il se proposait de consacrer aux gloires indigènes. On va voir qu'il avait intelligemment choisi son sujet.

Reportons-nous au seizième siècle, cette époque de luttes et de combats, illustrée par l'éloquence de la tribune, les splendeurs de l'art et des lettres, l'héroïsme des champs de bataille. Les Espagnols viennent d'arriver dans la vallée de Caracas. Ils y rencontrent les Indiens, les combattent, reculent devant leur vaillante résistance et, se sentant affaiblis, demandent un armistice. Leur adversaire, Paramaconi, *cacique* de la tribu qu'ils ont attaquée, consent à entrer en pourparlers avec eux et indique les bords du Guayre comme lieu de rencontre. Les Espagnols s'y rendent et dressent, à quelques pas du fleuve, une vaste tente toute pavoisée d'étoffes aux vives couleurs. Elle est destinée à don Rodrigue, leur chef. Il y arrive bientôt en armure de guerre, suivi d'un brillant état-major. Paramaconi l'y rejoint à la tête de ses principaux guerriers. C'est un jeune homme de vingt ans, plein de vigueur, aux traits énergiques, à l'attitude fière, aux yeux noirs et étincelants. Il est vêtu d'un léger tissu en fibres de palmier, et porte à la main son arc et ses

flèches. En approchant de son ennemi, il a fait un signe à son escorte, qui s'arrête et reste à distance. Seule, une belle jeune fille de seize ans se tient à ses côtés. Une ceinture de plumes de perroquet ceint ses reins cambrés, et ses longs cheveux lui couvrent les épaules. C'est Cayra, la fleur de la tribu et la fiancée du cacique. Tandis qu'on discute les préliminaires de l'armistice, don Rodrigue tient les yeux fixés sur elle, frappé de sa beauté. Il s'approche de Paramaconi, l'attire à quelque distance et lui offre la paix s'il consent à lui livrer Cayra. Le cacique, furieux d'une telle proposition, n'écoute que son ressentiment, cède à la violence de ses passions, et saisissant son rival à la gorge, l'envoie rouler dans la poussière.

Un tumulte s'ensuit; les négociations sont abandonnées, et les deux partis se séparent en se menaçant : le sang va couler de nouveau.

A la nuit tombante, don Rodrigue, errant aux avant-postes de son camp, voit une forme humaine se dessiner dans l'ombre. Elle s'approche, et il reconnaît Cayra. La jeune Indienne, ignorant les causes de la rupture qui venait de se produire, mais qui en craignait les suites, s'était décidée à aller supplier don Rodrigue de ne plus inquiéter sa tribu. Celui-ci, croyant que le cacique s'était ravisé, la reçoit avec transport :

« Cayra, s'écrie-t-il, est-ce toi ? Le tigre a donc lâché sa proie ! »

Et tendant les bras, il cherche à saisir la jeune fille et à l'attirer vers lui.

Frémissante, celle-ci comprend le danger auquel elle s'est exposée. Elle recule, mais en souriant, car

elle désirait amener l'Espagnol à renoncer à ses projets de vengeance contre Paramaconi.

« Je ne puis rester auprès de toi, lui dit-elle, car on s'apercevrait de mon absence ; viens demain soir, à l'entrée de notre village, je t'y rejoindrai. »

Et elle disparaît, légère comme une biche, fuyant rapidement dans la nuit noire.

Don Rodrigue n'était pas de force à résister à cet appel : aussi, négligeant toute prudence, se décide-t-il, le lendemain, à se rendre au rendez-vous, seul et sans escorte. Il arrive à l'endroit désigné, s'arrête auprès d'un roc derrière lequel il se dissimule le mieux qu'il peut, et attend la belle Indienne. Celle-ci, fidèle à sa promesse, ne tarde pas à paraître. Don Rodrigue s'avance à sa rencontre, l'attire à lui et la presse contre son cœur, sans s'apercevoir qu'elle vient de décrocher le poignard qu'il porte à la ceinture et l'a désarmé. Il lui parle, cherche à l'embrasser, lorsqu'un cri terrible retentit tout à coup à quelques pas de lui. Un homme, témoin invisible de cette entrevue nocturne, s'est élancé vers le chef castillan : c'est Paramaconi, altéré de colère.

Cayra l'accueille par une exclamation de joie.

« Tue-le ! s'écrie-t-elle, il est en ton pouvoir ! »

Don Rodrigue, en présence du péril, n'a pas perdu son sang-froid. Il bondit en arrière, esquive l'attaque de son rival et fuit avec rapidité en s'exclamant :

« Pas encore ! A demain ! »

Le jour suivant, la montagne était couverte de gens armés. Une lutte mortelle, décisive, se préparait entre les *conquistadores* et la vaillante tribu indienne. D'un

côté, le capitaine espagnol, à cheval, entouré de ses officiers, encourageait ses compagnons du geste et de la voix ; de l'autre, Paramaconi et ses guerriers, armés de casse-tête et de flèches empoisonnées, attendant tranquillement la charge des envahisseurs. Près du jeune cacique se tenait la charmante Cayra. Les autres femmes, les enfants et les vieillards étaient restés au village, attendant l'issue du combat.

Il ne tarde pas à s'engager avec un indicible acharnement. On luttait corps à corps et vie pour vie. Durant le tumulte du carnage, les deux chefs se rencontrent et se rapprochent l'un de l'autre. Paramaconi, pour braver encore son adversaire, saisit Cayra et dépose un baiser passionné sur ses lèvres rouges. Don Rodrigue, qui l'a vu, lève son épée et frappe avec rage. C'est Cayra qui reçoit le coup et qui tombe, couverte de sang, aux pieds de son fiancé. L'Indien, ivre de douleur, oubliant toute prudence, se précipite sur la jeune fille, la soulève, cherche à la rappeler à la vie. Son ennemi, implacable, saisit un pistolet, l'ajuste et l'envoie rouler dans la poussière, à côté de sa bien-aimée. En ce moment, les Indiens attaquent en foule le chef espagnol; celui-ci, accablé par le nombre, est mis à mort. Ses soldats effrayés se débandent, et bientôt leur déroute est complète. Ils fuient de toutes parts, laissant les indigènes maîtres du champ de bataille où venaient de succomber leur jeune et fier cacique et sa fiancée, la belle Cayra.

On creusa leurs tombes au sommet du mont. Deux marbres blancs y rappellent encore, de nos jours, leur touchante union jusque dans la mort.

Le village indien disparut plus tard, et fut remplacé, comme nous le disions plus haut, par un calvaire, auquel on arrivait par des sentiers rocailleux et arides. Le général Guzman Blanco, frappé de l'admirable situation de la montagne qui domine toute la vallée de Chacao, depuis les grottes de l'Encantado à l'est jusqu'au territoire des Tèques à l'ouest, eut l'idée d'y établir un parc digne d'une grande capitale. Il y fit tracer des routes carrossables, bordées d'arbres de toutes espèces, de buissons fleuris et de massifs de verdure. De distance en distance, des éclaircies furent ménagées entre le feuillage, d'où l'on aperçoit la ville entière avec ses nombreuses maisons, ses clochers, ses édifices. Le sommet de la montagne fut transformé en jardin aux parterres de mille couleurs, aux fontaines jaillissantes. Sur le point le plus élevé, une statue en bronze a été érigée au président, qui, par son intelligente initiative, a doté Caracas de cette splendide promenade. Les habitants, néanmoins, en profitent peu. La paresse créole l'emporte sur l'amour du pittoresque. C'est à peine si, le dimanche, les accords retentissants d'un orchestre militaire y attirent quelques piétons marchant à pas lents sous les allées ombreuses.

Il serait difficile, cependant, d'imaginer un plus beau panorama que celui dont on jouit du haut du *Calvario*. A gauche, la chaîne des Andes, formant une série de groupes rocailleux parsemés çà et là de bouquets de verdure; à l'horizon, à plus de trois lieues de distance, se détachant sur un fond vert, le clocher blanc de l'église de Petare, chef-lieu de l'État de Bolivar; plus à proxi-

mité, mais dans la même direction, se présentent les villages de *los dos Caminos, Savana Grande, Chacao* et *Chacaito;* à gauche, au nord-est, les ruines imposantes d'un palais bâti par un des capitaines généraux; puis la Léproserie, cachée entre les arbres; la belle *hacienda* de Gamboa, admirablement située au pied de l'Avila. Plus loin, sur un plateau élevé, se dessine l'ancienne route espagnole entièrement pavée conduisant à la Guayra, et suspendue aux flancs d'une montagne aride; la route nouvelle, toujours encombrée de charrettes et de bêtes de somme. Du côté opposé à Petare, la vallée, parfaitement cultivée, est également parsemée d'habitations formant différents groupes : l'*Empedrado, Palo Grande,* la *Vega, Antimano.*

Au sud, elle est limitée par des collines basses et mamelonnées : l'une d'elles a été coupée par une vaste tranchée qui livre passage à une route conduisant au nouveau cimetière, au village du *Valle* et aux districts du *Tuy.*

L'important tableau que nous venons d'esquisser, constamment baigné dans cette atmosphère lumineuse, particulière aux régions tropicales, est l'un des plus grands charmes de cette promenade du *Calvario,* si pleine d'attraits sous tous les rapports. Elle offre néanmoins un autre intérêt, à cause des travaux hydrauliques qu'y a fait exécuter le président Guzman Blanco. Au sommet de la montagne s'étend le vaste réservoir de Macarao, qui fournit de l'eau à toute la partie sud-ouest de la ville. Un immense aqueduc qui s'y rattache se prolonge jusqu'au delà de *los Teques,*

en contournant la Cordillère à mi-côte, suivant toutes ses sinuosités.

Nous avons parlé précédemment de la léproserie. La lèpre est assez fréquente dans les contrées tropicales. A Caracas, il s'en est présenté plusieurs cas. Les malheureux, atteints de cette terrible maladie, exténués de misère, promenaient autrefois dans les rues de la ville leurs plaies hideuses et leur douloureux martyre. On les parqua d'abord dans un vieil édifice, en pleine cité, en face de l'abattoir. Isolés aujourd'hui, grâce au général Guzman Blanco, ils sont secourus avec humanité et reçoivent tous les soins que nécessite leur pénible position. Des mesures semblables ont été prises concernant les aliénés, jadis abandonnés, et auxquels on a ouvert un asile dans le village de *los Teques*, dont nous parlerons plus tard.

---

## CHAPITRE XI

**Excursion à Petare. — La gare de l'Est. — Le *guama*. — La route. — Ruines de l'ancien château espagnol. — Chacao — La *pulperia*. — Le château de Humboldt. — *Savana-Grande*. — La *Silla*. — *Los dos Caminos*. — Petare. — Cours du Guayre. — Visite au docteur Bolet. — Son intérieur. — Élevage d'abeilles. — L'église de Petare. — Retour à Caracas. — Le pont de fer. — Le *Portachuelo*. — La *Palomera*. — Don Agustin. — Son histoire. — Sa maison et son jardin. — Le nouveau cimetière. — Manie de discours. — Le jour des Morts. — Le cierge de l'agonie. — Le *Valle*. — *Turmerito*.**

Un de nos premiers soins, à notre arrivée à Caracas, avait été de chercher une maison convenable; nous ne pouvions rester indéfiniment au *Gran Hotel*, qui ne réalisait pas, tant s'en fallait, l'idéal du confortable. Informations prises, on avait fini par nous trouver une habitation assez spacieuse, mais dans un tel état de délabrement, que nous n'avions pu nous y installer tout d'abord. Ce ne fut donc qu'après plus d'un mois de séjour à Caracas que nous pûmes songer à faire quelques excursions dans ses environs. L'état du temps, au surplus, ne les favorisait guère. On était alors en pleine saison des pluies, période qui s'étend de mai en novembre. La question du domicile une fois réglée, nous résolûmes cependant, en dépit des ondées, de ne plus différer nos courses dans la campagne.

Une promenade jusqu'à Petare, chef-lieu de l'État voisin, devait les inaugurer.

Nous sortîmes de Caracas de bon matin, en voiture, passant devant l'abattoir et les *haciendas* del Conde, Mosquera et Boulton. Un peu en dessous de cette dernière, au côté gauche de la route, un vieux mur lézardé percé d'une petite porte détraquée et portant cette prétentieuse inscription : *Ferro carril del Esté*[1], attire notre attention. Nous faisons arrêter notre véhicule, et nous jetons un coup d'œil dans la mystérieuse enceinte. Nous y apercevons un vieux wagon, piteusement couché sur le flanc, éventré aux trois quarts; quelques tronçons de rails sont éparpillés çà et là entre les touffes d'herbe. C'était là tout ce qui restait pour rappeler « le chemin de fer de l'Est » ! On nous apprit que, quelques années auparavant, une station avait été établie sur ce point, ainsi qu'une voie ferrée, reliant Caracas à *Savana Grande*. Un jour, le train avait déraillé, et nul n'avait tenté de le relever : l'entreprise était condamnée !

L'opinion publique l'avait accueillie d'ailleurs avec indifférence. Il n'existe, au Venezuela, jusqu'à présent, qu'une seule ligne ferrée, construite par une société anglaise, et servant aux transports entre les mines de cuivre d'Aroa, chemin de fer de l'Est, et le petit port de Tucacas. Le général Guzman Blanco s'occupe énergiquement, toutefois, d'améliorer cet état de choses, et, grâce à ses efforts, une association fait exécuter de grands travaux entre la Guayra et Caracas, dans le but

[1] Chemin de fer de l'Est.

*de* fonder un railway entre ces deux villes. On espère l'inaugurer en 1883[1].

Nous remontâmes en voiture. La route de Petare, par delà la « gare de l'Est », s'écarte vers la droite et longe l'*hacienda* Mosquera, qui s'étend à une grande distance dans la vallée. Les caféiers qu'on y cultive sont plantés à l'ombre de magnifiques *bucares*, arbres de haute futaie, au vigoureux feuillage, généralement utilisés dans les plantations pour la protection des arbustes fructifères. La cueillette de ceux-ci se fait en octobre, et chaque plant de caféier rapporte en moyenne un kilo de baies. On récolte dans l'*hacienda* dont il s'agit trois variétés d'excellent café, comparables aux meilleurs produits de l'étranger.

L'aspect d'un domaine ainsi exploité est celui d'une forêt : à six ou sept pieds du sol s'élèvent les caféiers, serrés les uns à côté des autres; par-dessus leurs rameaux flexibles s'étale, à une grande hauteur, la voûte impénétrable formée par les cimes des *bucares* et des *guamas*.

Le *guama* (inga spuria), de grande dimension, ainsi que le *bucare*, produit une longue gousse hérissée de poils bruns courts et durs, qui lui donnent une apparence veloutée. Elle se tord en se desséchant, et contient une espèce d'amande, très recherchée par les négrillons.

Après avoir dépassé l'*hacienda* Mosquera, nous nous trouvâmes sur les bords du Guayre. La route, à

[1] Ces espérances se sont réalisées; comme nous l'avons dit précédemment en note, le chemin de fer entre la Guayra et Caracas a été inauguré le 27 juin 1883.

partir de ce point, est vraiment pittoresque. Ici, des *ranchos* ou chaumières, tantôt bâtis sur les bords du chemin, tantôt à demi voilés sous d'épais branchages; ailleurs, de petites maisons de campagne, entourées de jardins, montrant leur toiture au-dessus des grandes feuilles des bananiers; plus loin, à gauche, l'ancien palais, déjà cité, de l'un des derniers capitaines généraux espagnols, et qui s'effondra en partie durant le tremblement de terre de 1812, couvrant le sol de ses ruines.

Nous mîmes pied à terre pour aller le visiter, longeant un sentier sablonneux qui passe non loin de la léproserie, grande maison blanche entourée d'arbres.

Le palais espagnol, comprenant un rez-de-chaussée et un étage, était très vaste et remplissait de ses constructions un plateau isolé, se prolongeant jusqu'au pied de la chaîne de l'Avila. Ses murailles lézardées sont encore assez entières pour qu'on puisse se rendre compte de ses dispositions intérieures. Une végétation épaisse l'envahit de toutes parts et l'enserre de ses guirlandes fleuries. Devant le portail principal de l'édifice s'ouvraient des jardins, disposés en terrasses successives jusqu'au fond de la vallée.

On y jouit d'une vue admirable. Dans une brume légère, à l'horizon, se présentent les blanches maisons de Caracas, baignées de soleil; puis un gigantesque rempart de montagnes, variées de couleurs, aux lignes ondulées, aux crêtes imposantes. De grands espaces couverts d'une herbe jaunie y alternent avec les masses sombres d'immenses forêts. Un ciel pur, d'un bleu



Maisonnette sur la route de Petare.

intense, encadre ce tableau harmonieux, qu'il est presque aussi difficile de décrire que de peindre.

Nous redescendons lentement et presque à regret, de ce splendide observatoire, et nous remontons en voiture. Nous voici bientôt à *Chacaito,* petit hameau presque exclusivement habité par des nègres. A quelque distance de là se trouve Chacao, grand village, où plusieurs familles de Caracas possèdent des maisons de campagne. Une longue rue, assez sale, mal pavée, où passent et repassent des poules, des chiens galeux et des ânes chargés de marchandises, en forme la principale artère. Dans chaque *cuadra* se présente une *pulperia,* sorte de boutique à tout usage, où l'on vend des fruits, du tabac, de l'eau-de-vie, du fromage, des cordes, du carton, des outils et bien d'autres choses encore. C'est là que se rencontrent toutes les négresses des environs, et que se répètent les nouvelles du jour.

Entre *Chacao* et le village suivant, *Savana Grande,* nous côtoyons une nouvelle plantation de café, dont les *bucares* étendent leurs rameaux touffus au-dessus de la route, qu'ils plongent dans l'ombre. Vers le milieu de cette plantation, sur une colline dont le pied est baigné par le Guayre, s'élève un péristyle à colonnes, à demi écroulé, et quelques pans de murs, percés de fenêtres en ogive. On y remarque aussi une tourelle et deux chambres encore habitables, occupées par une famille de noirs. Ces débris faisaient partie autrefois d'un petit château où séjournait de Humboldt, et dont la situation convenait parfaitement aux études astronomiques. Vis-à-vis des ruines, de l'autre côté du Guayre, on remarque les hautes cheminées d'une sucrerie, ou

*trapiche*, et, près de là, une jolie habitation, connue sous le nom de *Bello Monte*.

Nous voici à *Savana Grande*. C'est une réunion de maisons de campagne et de villas, entre lesquelles s'abritent, obscures et délabrées, quelques cases de nègres. On y compte une population totale d'environ 700 habitants.

Nous ne faisons qu'y passer. La route vers ce point se rapproche des premiers contreforts de la *Silla*, cette splendide et imposante montagne qui domine toute la vallée de Caracas. Elle a 8,840 pieds d'élévation et a été gravie par plusieurs explorateurs, notamment par le voyageur anglais Spence, qui en a laissé une très intéressante description. Elle doit son nom à sa forme bizarre, rappelant les contours d'une selle de cheval, aux proportions gigantesques, s'échancrant sur le ciel bleu. On jouit du haut de la Silla d'un panorama très étendu. Du côté nord, on voit le port de la Guayra, la mer des Antilles, parsemée d'îles, une longue ligne de côtes bordées d'un étroit filet argenté; du côté sud, plusieurs chaînes de montagnes, disposées en étages, et parmi celles-ci un autre géant des Andes costales, le pic de *Naiguata*, de 9,430 pieds d'altitude. La température, au sommet de la Silla, est de 10 à 11° centigrades, ce qui fait une différence de plus de la moitié relativement à celle de la plaine.

Continuant notre excursion, nous arrivons en vue de *los dos Caminos*, qui ne mérite pas même le nom de hameau, puisqu'on n'y trouve que trois cabanes et une *pulperia*. Avant d'y entrer, nous remarquons, dans une plantation appartenant à don Lopez de

Ceballos, ancien ministre d'Espagne au Venezuela, deux arbres énormes que de nombreuses générations ont contemplés avant nous, et qui sont encore exubérants de vie. D'après la tradition, Bolivar se reposa jadis à l'ombre de leur feuillage épais. Près de là, avec un doux murmure, coule une source d'eau ferrugineuse qu'on dit excellente. Nous en eussions volontiers goûté, mais notre cocher ne nous en laissa pas le temps. S'enveloppant dans sa *cobijá*, il fouetta ses chevaux en nous criant :

— *Va a caer un aguacero*[1] *!*

Le ciel, en effet, jusqu'alors de la plus grande sérénité, se couvrait de nuages menaçants. Nous partîmes au grand trot, et bien nous en prit, car, en atteignant les premières maisons de Petare, une pluie diluvienne s'abattit sur nous, transformant la route en un véritable torrent. Heureusement que nous approchions d'un abri vers lequel nous nous dirigeâmes en toute hâte.

La ville de *Petare*, pittoresquement groupée sur les flancs d'une colline, à 834 mètres d'altitude, compte 7,000 habitants. On y a jeté un pont sur le Guayre, qui, formé de la réunion des deux rivières, *San Pedro* et *Macarao*, coule d'abord au sud de Caracas, se dirige ensuite vers l'est, jusqu'à la petite chaîne des *Auyamas*, sur laquelle s'élève Petare, la contourne, s'ouvre un passage au travers des rochers, s'échappe dans une autre vallée, où il forme, durant la saison des pluies, une magnifique cascade, et se jette dans la mer des Antilles, non loin de Rio Chico.

[1] Il va tomber une averse.

Nous étions attendus à Petare, chez le docteur Bolet, parent du peintre vénézuélien du même nom. Notre voiture, après avoir suivi lentement une rue tortueuse, à pente assez rapide, s'arrêta devant une grande maison, située près de l'église. Un homme déjà âgé, de haute taille, vigoureux et plein de santé, vint nous souhaiter la bienvenue en français : c'était le docteur. Il nous fit entrer dans le *patio* de sa maison, où nous attendait une première surprise. Ce *patio* était rempli d'oiseaux de toutes sortes, dont quelques-uns fort rares, qui voletaient et sautillaient partout en parfaite sécurité.

Chacun d'eux avait un nom, ainsi que nous l'apprîmes de notre hôte, et, y répondant, venait se percher sur l'épaule du maître. S'ils quittaient parfois le *patio* pour s'en aller au loin, ils y revenaient bientôt d'eux-mêmes. L'un d'eux, cependant, faisait, à l'occasion, de plus longues absences : c'était un *turpial,* vagabond par tempérament, le coureur de la bande. Au moment où nous entrions, il arrivait à tire-d'aile, après trois jours de courses folles, à travers bois et prairies. Apercevant le docteur, il s'était blotti dans un buisson qui fleurissait au milieu de la cour.

— *Chico, ven acá*[1] *!* lui cria M. Bolet d'un ton sévère.

L'ordre fut répété avec plus de force. Le pauvre *turpial* leva la tête d'un air piteux, ouvrit les ailes et vint se poser sur le doigt de son maître.

— Qu'as-tu fait si longtemps dehors? lui dit celui-ci. N'es-tu pas honteux d'une telle conduite?

[1] Petit, viens ici

L'oiseau gonfla ses plumes d'un air accablé.

— Allons, va, je te pardonne encore cette fois! Mais qu'on ne recommence plus!

Et le docteur caressa doucement la jolie petite bête, qui, toute joyeuse, exécuta une magnifique roulade pour le remercier.

Quittant le *patio* et sa curieuse population, nous entrâmes dans un grand salon, servant en même temps de bureau. Là, notre hôte nous présenta sa femme, doña Mariquita, qui nous reçut d'une manière charmante. Sa physionomie, animée par de grands yeux noirs et vifs, était ouverte, cordiale et tout à fait sympathique. Elle tenait par la main un petit garçon d'environ six ans, dont les traits, remarquablement intelligents, appelèrent notre attention.

— C'est votre fils? demandâmes-nous au bon docteur.

— Non, répondit-il, c'est un jeune orphelin que j'ai recueilli et que j'élève.

Puis, s'adressant à l'enfant :

— Allons, viens saluer ces dames!

— *Rafael Ruèz, servidor de usted* [1], dit le petit garçon d'une voix brève, en portant la main à son chapeau.

— Il sait déjà lire et écrire, observa son protecteur, tout fier de son pupille. Il comprend même le français.

Puis, appelant l'orphelin près de lui, il ouvrit un exemplaire des Évangiles, le passa au petit Rafael, qui se mit à en lire le texte français très clairement, avec un excellent accent et sans aucune timidité

[1] Rafael Ruèz, votre serviteur.

M. et madame Bolet ont admis chez eux plusieurs autres enfants abandonnés par leurs parents. Doña Mariquita les soigne, les habille, comme une véritable mère, et son mari leur fait apprendre un métier, afin d'assurer plus tard leur avenir. Il serait difficile de citer un plus noble exemple de dévouement et de charité.

On nous servit un bon déjeuner dans une vaste chambre donnant sur le *patio*. Un excellent *sancocho de gallina* nous ouvrit l'appétit. La population ailée, qui habitait la cour, prenait un vif intérêt à nos opérations et se montrait en masse au seuil de la porte. Là étaient pêle-mêle des pigeons, des *querre querres,* des tourterelles, des *turpials,* etc., affairés et l'œil au guet. En oiseaux bien élevés, ils ne cherchaient pas cependant à entrer dans la chambre, et happaient au passage, se bousculant, se disputant, les miettes qu'on leur jetait de la table. Au dessert, le docteur nous fit goûter du vin d'orange et de l'hydromel, fabriqués chez lui. Nous allâmes ensuite voir ses ruches, situées dans le jardin, derrière la maison. C'est lui qui a introduit au Venezuela l'abeille d'Europe. On ne connaissait auparavant dans le pays qu'une petite abeille, dont il existait toutefois plusieurs variétés sans aiguillon ou, tout au moins, à aiguillon rudimentaire. Elles y étaient connues, à cause de cette particularité, sous le nom d'*angelitos*[1], vivaient sous terre ou dans des troncs d'arbres, et produisaient un miel peu abondant, mais très parfumé. M. Bolet, qui les avait domestiquées, voulut

[1] Petits anges.

s'assurer s'il y aurait moyen d'acclimater dans le pays l'espèce européenne. Il fit donc venir deux essaims de provenance italienne. A peine les nouvelles arrivées furent-elles installées dans son jardin, qu'elles se mirent à faire la chasse aux indigènes, qui furent rapidement expulsées. Les *angelitos* se réfugièrent dans les forêts, où les autres, s'étant considérablement multipliées, ne tardèrent pas à les suivre. D'après notre hôte, l'issue de la guerre n'est pas douteuse, et les espèces autochtones sont destinées à succomber tôt ou tard devant l'invasion étrangère.

Le temps s'étant un peu éclairci, nous nous hasardâmes à faire une promenade en ville. Sauf son église, Petare ne possède aucun monument et ne se compose que de quelques rues montueuses peu animées, garnies de maisons basses, à fenêtres grillées.

Il s'agissait donc d'aller voir l'église. Le sacristain, un vieux nègre à cheveux blancs, nous en fit les honneurs. Le pavement de l'édifice était encore jonché de fleurs, une fête religieuse y ayant eu lieu la veille. Là, comme à Caracas, nous revîmes d'étranges figures de saints, accoutrés de la manière la plus grotesque. L'une d'elles nous mit même en gaieté, au grand étonnement du sacristain, qui nous regardait d'un air de reproche. Elle représentait un saint de sa couleur, c'est-à-dire noir comme l'ébène, vêtu d'une petite jupe rouge et d'un justaucorps bleu clair. Il élevait l'une de ses mains au ciel; de l'autre, il se serrait le ventre et semblait souffrir mille angoisses. C'était le *nec plus ultra* de la laideur et du ridicule.

Vers cinq heures, on vint nous avertir que tout était

prêt pour le départ. Nous prîmes congé, bien à regret, de l'aimable docteur et de sa digne compagne, et, vers sept heures, nous rentrions à Caracas, enchantés de notre visite.

Quelques jours plus tard, nous parlions, en présence de M. de S***, de l'excursion que nous venons de raconter et de la bonne impression qu'elle nous avait laissée.

— Avez-vous déjà été au *Valle?* nous demanda-t-il.

— Non.

— Eh bien, si vous le permettez, je viendrai demain, et nous déjeunerons en passant à la *Palomera,* petite auberge tenue par un de mes compatriotes que je tiens à vous faire connaître.

L'invitation ayant été acceptée, nous nous mîmes en route au jour et à l'heure convenus. Nous sortîmes de la ville, en traversant un beau pont de fer jeté sur le Guayre, sous l'administration de Guzman Blanco.

A droite du pont, se présente une superbe allée de palmiers. Ces arbres, au nombre de quarante-quatre, tous fort élevés, se dressent fièrement dans les airs, comme autant de majestueuses colonnes, ornées de leurs chapiteaux. Sur les rives du Guayre, on aperçoit partout des négresses lavant du linge, le battant à tour de bras sur des pierres plates, et fumant des *capadares,* mauvais petits cigares valant cinq centimes. Pour en jouir plus longtemps, elles ont l'habitude demettre la partie allumée du cigare dans leur bouche, et de le retourner, de temps en temps seulement, pour en aspirer une bouffée. Il est difficile de comprendre comment elles exécutent cette manœuvre sans se brûler

le palais ou la langue. Elles seules pourraient l'expliquer.

Par delà le pont, la route monte légèrement, contournant une colline, des deux côtés de laquelle s'élèvent des maisons de campagne et de petites cabanes, en torchis, nommées dans le pays *pajareques*, dans lesquelles on a établi des *pulperiás*. L'une d'elles a une enseigne ambitieuse : *la Roca Tarpeia*. Après l'avoir dépassée, la route s'engage dans une gorge étroite, bordée de rochers à pic. Cet endroit porte un nom caractéristique, le *Portachuelo*. Parfois, aux jours de fête, on tend une corde d'un roc à l'autre, au-dessus du chemin, et un Blondin vénézuélien, se promenant dans les airs, y amuse la foule.

On jouit de ce point d'une vue admirable.

Par delà le *Portachuelo*, vers la gauche, nous remarquâmes un chemin en pente, à l'entrée duquel se trouvait un écriteau, portant ces mots, en lettres jaunes : *Hortaliza; venta de semillas* [1]. Nous avions marché rapidement, et nous commencions à sentir un peu de fatigue. Nous interpellâmes M. de S*** :

— Est-ce encore loin?

— Vous y êtes, nous dit-il en souriant.

— Comment! Mais où est donc la *Palomera*?

— Suivez-moi! reprit-il, c'est à deux pas d'ici.

Abandonnant la grande route, nous suivîmes le chemin montueux, indiqué plus haut, et nous arrivâmes bientôt devant une petite maison entourée de fleurs et protégée contre les ardeurs du soleil par un

[1] Horticulture; vente de graines.

*higueron*, arbre énorme, portant un fruit ressemblant à celui du figuier, mais plus petit. Ses feuilles, assez consistantes et d'un beau vert, contiennent un suc laiteux, plus ou moins vénéneux. La maison était garnie, de ce côté, d'une véranda, et, sur les murailles, se trouvaient des devises, des inscriptions, des strophes versifiées, œuvres du propriétaire de céans, et se rapportant presque toutes aux joies de la vie champêtre. Une table et un banc se dressaient hospitalièrement sous la véranda. Nous nous y installâmes, et M. de S***, s'avançant à l'entrée de la maison, appela à haute voix :

— Don Agustín !

Nous vîmes paraître un personnage de taille moyenne, très maigre, aux yeux noirs et vifs, au nez long et effilé. Il était en manches de chemise et portait un large panama, qui lui cachait la nuque. Aussitôt qu'il eut aperçu notre guide, il s'avança vers lui en souriant, la main tendue :

— *Cuanto tiempo sin venir*[1] ? lui dit-il.

Puis, nous désignant du geste, il ajouta :

— *Y estas señoras ? No las conozco*[2] !

M. de S*** lui dit qui nous étions. Aussitôt il se tourna vers nous, et, nous adressant la parole en français :

— Vous êtes de bonnes marcheuses, reprit-il ; il est rare que les Vénézuéliennes viennent à pied jusqu'ici ; elles n'aiment pas à sortir de chez elles. Désirez-vous prendre quelque chose ?

[1] Combien de temps sans venir?
[2] Et ces dames? Je ne les connais pas.

Nous lui demandâmes du café. Il nous quitta un instant, et, durant son absence, M. de S*** nous raconta son histoire.

— C'est un singulier original, observa-t-il; mais, au demeurant, un homme assez habile. Né en Espagne, il fit ses études dans un séminaire et entra dans les ordres. Peu satisfait de l'état ecclésiastique, il rejoignit, un beau jour, une troupe de carlistes, s'enrôla parmi eux, et, après quelques vaillants combats, parvint au grade de colonel. Après la ruine de la cause qu'il avait embrassée, il quitta son pays, passa en France et s'embarqua à Bordeaux pour le Venezuela. Arrivé ici, l'ancien prêtre, le hardi partisan, loua la petite maison que vous voyez, et se fit jardinier. Il vend des fleurs, des fruits, des légumes, sert à boire et loue quelques chambres garnies faisant partie d'un pavillon construit dans son jardin. Il est poëte à ses heures et n'a pas encore entièrement oublié son latin.

Son retour mit fin à notre conversation. Don Agustin s'assit à côté de nous et se mit à causer familièrement, comme s'il se fût trouvé avec d'anciennes connaissances.

— Ne retournerez-vous pas en Espagne? lui demandâmes-nous.

— J'en avais d'abord l'intention; mais le président m'a engagé à rester ici, répondit-il en se rengorgeant.

— Cependant, vous devez désirer revoir votre pays?

— Oui, sans doute. Mais tout y est si changé! Si le roi rentrait, je ne dis pas! Alors, tout vieux que je suis, j'irais là-bas pour assister à son triomphe!

Et, tout en parlant, il jouait de ses doigts osseux une marche militaire sur la table.

— Voulez-vous voir mon jardin? reprit-il après un moment de silence.

— Avec grand plaisir.

Le jardin s'élevait sur une colline derrière l'habitation. Il fallait donc pour s'y rendre traverser celle-ci. Nous passâmes par le salon de notre hôte. C'était une petite chambre sombre, meublée d'une vieille table, de quelques chaises, de deux armoires remplies de vins et de liqueurs, et d'un hamac suspendu dans un coin. Sur le mur, en face de la porte d'entrée, s'étalait une énorme pancarte, montée comme une carte géographique, sur laquelle était tracé, de pied *en cap*, le portrait du général Guzman Blanco, illuminé des plus vives couleurs.

En sortant du salon, on se trouvait dans une galerie et à l'entrée du jardin. Celui-ci était riant et rempli de fleurs.

Il ne nous restait plus qu'à prendre congé de don Agustin, qui, au demeurant, est un fort aimable homme. Suivant l'allée par laquelle nous étions venus, nous regagnâmes donc la grande route.

A peu de distance de la Palomera, de l'autre côté du chemin, se présente un établissement de bains inauguré récemment. Plus bas, et vers la droite, dans le fond d'une vallée, on a établi un vaste cimetière. Il est séparé de la ville par une chaîne de montagnes aux versants incultes.

Ce champ de repos est d'une morne tristesse. Sa situation isolée, les remparts naturels qui l'entourent ajoutent à cette impression. On n'y remarque aucune tombe d'aspect architectural ou artistique. Les cercueils

y sont mis en terre, comme en Europe. Ce système d'inhumation est nouveau parmi les Vénézuéliens, qui plaçaient autrefois leurs morts dans des niches ménagées de distance en distance dans des massifs de maçonnerie.

Il existait naguère dans le pays une coutume étrange, qui n'est pas entièrement abandonnée. Lorsqu'un malade se meurt, et que son agonie commence, son plus intime ami prend place à son chevet, debout, et un cierge à la main. Là, immobile, il veille sur le mourant. A peine celui-ci a-t-il exhalé le dernier souffle, qu'on éteint le cierge, dont la flamme vacillante symbolisait sans doute, dans la pensée des premiers colons, la vie humaine, prête à disparaître, et rentrant dans la nuit et le mystère.

Les cérémonies funèbres n'offrent ici rien de particulier. A Caracas, comme en Europe, de somptueux corbillards reçoivent le corps à la maison mortuaire, le transportent à l'église, et de là au cimetière, accompagnés d'une file de voitures mises à la disposition des parents et des amis du défunt. La manie des discours et des panégyriques y est néanmoins poussée à l'excès. Il n'est pas rare d'y voir un père, un mari, un frère, épancher publiquement sa douleur en fleurs de rhétorique beaucoup trop soignées, et que les journaux locaux publient le lendemain dans leur partie littéraire. Le silence devant une tombe entr'ouverte serait peut-être moins éloquent, mais, à coup sûr, plus convenable et plus digne.

Dans la capitale vénézuélienne, ces préoccupations théâtrales, s'entremêlant aux sentiments de deuil, enlè-

vent toute solennité à la célébration du jour des Morts. On voit s'y reproduire, à cette occasion, les scènes animées qui caractérisent la semaine sainte. Les jeunes filles se revêtent de leur plus belle robe noire, de leurs gracieuses mantilles de dentelles, et s'en vont, toutes parées, visiter les églises. Les jeunes gens les attendent, groupés au portail. De là on se dirige vers les cimetières, encombrés de monde. Sans doute, on y rencontre par-ci par-là quelque figure voilée, agenouillée sur le marbre; on y voit des flambeaux et des couronnes fraîches pieusement déposés sur les tombes; mais, pour la plupart des assistants, c'est un but de promenade, un lieu de réunion où l'on échange des causeries et les propos du jour. La vraie douleur n'y a que faire, car elle n'y trouve ni la solitude, ni le recueillement.

Notre excursion à la Palomera et au cimetière ne nous ayant pas trop fatigués, nous nous remîmes en marche, afin d'aller au *Valle*. Deux chemins y conduisent : l'un, escaladant les montagnes, rocailleux, aride, à pentes extrêmement rapides, traversant un hameau appelé *el Rincou;* l'autre, plus large, plat, facile, entrecoupant des plantations de sucre et de maïs, et bordé des deux côtés d'une haie de *urape negro* (Bauhinia ou Pauletia multincroia), arbuste épineux, aux feuilles d'un beau vert. Nous prîmes cette dernière voie, et, après une demi-heure de marche, nous parvînmes à un nouveau défilé, plus petit que celui du *Portachuelo,* livrant passage vers une troisième vallée, relativement large, et rejoignant celle du Chacao au delà de Savana-Grande.

Un joli cours d'eau, tributaire du Guayre, s'y déroule, glissant entre des rives bordées de cannes sauvages, dont les panaches emplumés s'inclinent au vent. On l'appelle le *Tuy*, et les districts qu'il arrose sont remarquables par leur fertilité.

Le village du *Valle*, où nous fîmes bientôt notre entrée, n'a rien de pittoresque. Il est assez grand et possède une église, quelques rues mal pavées et plusieurs maisons de commerce achalandées par la clientèle rurale, véritables bazars, aux étalages les plus variés. Il y fait très sain, et plusieurs familles de Caracas vont y demeurer durant les mois d'été. Les collines qui s'élèvent autour du village sont basses, stériles et sans autre végétation que quelques cactus aux raquettes épineuses. Sur l'observation de notre guide, que nous trouverions plus loin des sites plus intéressants, nous résolûmes de dépasser le *Valle*, et bien nous en prit, car, après une heure de marche, nous nous trouvâmes dans un endroit charmant appelé *Turmerito*.

Qu'on se figure une vieille maison, aux murailles craquelées, fendillées, surmontée d'un toit de bambou, à demi cachée sous de grands massifs d'arbres; au bas, la rivière, claire, limpide, s'écoulant avec un doux murmure. Fatigués comme nous l'étions, une halte nous y semblait délicieuse. Une vieille négresse nous accueillit en nous souhaitant la bienvenue. Elle nous apprit que nous étions dans une *posada*, très fréquentée par les *arrieros* arrivant des districts du *Tuy* et se rendant à Caracas. Nous lui demandâmes quelques rafraîchissements pour calmer la soif brûlante que notre marche avait fait naître. La bonne vieille

courut nous préparer un *guarapo*[1] à sa façon, fait avec de l'*aguardiente*[2], du *papelon*[3] et de l'eau, d'un goût si étrange, qu'il nous fut impossible d'y toucher. Notre hôtesse ne comprenait rien à nos répugnances.

— *Jesus, niñas!* s'écriait-elle, *como no le gusta el guarapo? Una cosa tan buena*[4]*!*.....

Et elle joignait les deux mains en témoignant sa surprise.

Son étonnement devint de la stupéfaction lorsqu'elle nous vit décrocher une *totuma*[5] suspendue au mur, aller à la rivière et nous y désaltérer, avec délices, de son eau cristalline. Une telle dépravation dépassait toutes ses prévisions.

Au moment où nous nous remettions en marche pour rentrer à Caracas, elle murmura entre ses dents :

— *Caramba! Un guarapo tan fino*[6] *!*

[1] Mot employé pour une boisson quelconque.

[2] Eau-de-vie.

[3] Sucre brun.

[4] Jésus, enfants! Comment n'aimez-vous pas le guarapo? une si bonne chose!

[5] Calebasse.

[6] Caramba! (juron familier au peuple) un si bon guarapo !

# CHAPITRE XI

**Coup d'œil rétrospectif sur la politique. — Mort et enterrement d'Alcántara. — Guerre civile. — Caracas pendant la révolution. — Un incident désagréable. — Désordres. — Les *demoledores*. — Le triomphe de Cedeño. — Excursion à Antimano. — La route. — Le campement des guzmancistes. — Distribution de cigares et de sous. — Poursuite d'un taureau furieux. — Aspect de la vallée. — La Vega. — Le « parapluie de Guzman ». — Antimano. — Le colonel Pantaléon. — Retour à Caracas. — Préparatifs de fête. — Entrée triomphale des guzmancistes. — Considérations générales.**

Notre première excursion à Antimano, grand village situé à deux lieues de Caracas et dans une direction opposée à celle de Petare, se fit dans des circonstances exceptionnelles. Pour les expliquer, force nous est de rappeler un important épisode de l'histoire contemporaine du Venezuela. A notre arrivée dans le pays, ainsi que nous l'avons dit précédemment, le fauteuil présidentiel y était occupé par le général Francisco Linarés de Alcántara. Il y succédait au général Guzman Blanco, qui l'avait recommandé, avant de partir pour l'Europe, aux suffrages du Congrès. On s'attendait donc à ce que le nouvel élu suivrait les traditions politiques de son prédécesseur. Ces prévisions ne se réalisèrent pas entièrement, et l'administration du nouveau président ne tarda pas à trouver des mécontents. Ceux-ci se mon-

traient peu satisfaits de la situation financière, qui tendait à s'aggraver, et regrettaient leur ancien chef, dont ils souhaitaient la réinstallation au pouvoir.

Un événement inattendu précipita la crise, désormais inévitable. On apprit soudainement à Caracas que le général Alcántara, durant une partie de chasse aux environs de la Guayra, était tombé malade et venait de rendre le dernier soupir.

Son corps fut ramené à Caracas pour être enterré au Panthéon national. Au jour fixé pour les obsèques, un cortège se forma en grande pompe. Le cercueil, porté à bras, ouvrait la marche, suivi du président intérimaire de la République, vénérable vieillard aux cheveux blancs ; du clergé, ayant en tête l'archevêque de Caracas, en habits pontificaux ; du corps diplomatique en grand uniforme ; d'une division militaire, tambours voilés, et enfin d'une foule énorme, houleuse et agitée. La rue conduisant au Panthéon était ornée de fleurs et plantée de poteaux portant des emblèmes maçonniques. Tout se passa dans le plus grand ordre jusqu'au passage d'un pont traversant la *quebrada* de *Catuche*, à l'*esquina* de la *Trinidad*. A cet endroit, un coup de pistolet retentit tout à coup et provoqua une effroyable bagarre. Chacun des assistants mit le revolver à la main, et les soldats, croyant à un complot, se mirent à tirer sur le cortège. Une débandade générale s'ensuivit, et le cercueil du défunt président fut déposé dans la rue, abandonné par ses porteurs. Après quelques moments d'inexprimable désordre, plusieurs personnes soulevèrent la bière et la transportèrent rapidement au Panthéon.

On ne connut jamais les auteurs de cet incident,

mais on supposa qu'il avait été préparé d'avance, comme signal de révolution. A partir de ce jour, en effet, des *guerillas* se formèrent dans tout le pays. Les unes acclamaient le général Guzman; d'autres soutenaient les prétentions de chefs moins connus, mais qui avaient cependant leurs partisans. Durant cette période d'anarchie, sept ou huit compétiteurs s'emparèrent successivement du fauteuil présidentiel, qu'aucun d'eux n'eut la force de défendre. La vie, à Caracas, devenait insoutenable. On ne voyait partout que maisons closes, portes et fenêtres hermétiquement fermées. Quelques groupes isolés stationnaient aux coins des rues, s'entretenant à voix basse des événements du jour; les magasins chômaient, les bureaux étaient déserts, les communications entre Caracas et la Guayra entièrement interrompues.

Les nouvelles les plus invraisemblables circulaient en ville et y provoquaient de folles alertes. Tantôt on annonçait que le général *** venait d'arriver à Petare, avec mille hommes armés, représentés en réalité par une centaine de péons parfaitement inoffensifs et ne possédant pas le moindre remington; puis c'était le colonel X... débouchant de la vallée du Tuy pour assiéger la ville; ensuite on parlait d'un débarquement des guzmancistes à la Guayra et de leur marche vers la capitale, qu'ils allaient attaquer sur plusieurs points. Dans l'intervalle, les habitants s'approvisionnaient de riz et de conserves, dans la prévision d'un blocus; on plaçait deux mitrailleuses devant la *Casa Amarilla;* on rangeait des canons, bourrés jusqu'à la gueule, sur la place Bolivar : la terreur régnait partout.

Cet état de crise ne nous causait pas d'aussi vives impressions qu'aux Vénézuéliens, et nous n'avions pas renoncé à nos promenades en ville. Sur notre passage, des têtes effarées apparaissaient parfois aux fenêtres, et des voix étouffées murmuraient :

— *Vea usted! Es una locura! Seria preciso mandarlas á los Teques*[1].

Bientôt on ne permit plus à personne de sortir de Caracas sans un sauf-conduit. Sur notre demande, le président en fonction nous en délivra un, et nous résolûmes de faire comme par le passé, c'est-à-dire d'étendre nos excursions jusque par delà les faubourgs. Un matin, après avoir déjeuné, nous prîmes la route de Petare, mais nous fûmes bientôt arrêtés par quatre nègres déguenillés, qui, assis sur un trottoir, veillaient à la sûreté publique. L'un d'eux, se levant, requit notre laisser-passer. Nous le lui présentâmes tout déployé. Il le prit à l'envers, le considéra gravement pendant quelques instants et finit par nous le rendre en souriant. Il est évident que si nous lui avions donné, au lieu d'une pièce officielle, la copie d'une ode de Victor Hugo, le résultat eût été entièrement le même!

Nous nous remîmes en marche, et nous nous trouvions déjà devant la plantation Mosquera lorsqu'une balle siffla tout à coup à nos oreilles et qu'une détonation retentit parmi les arbres. Quelque vagabond, par passe-temps et pour s'entretenir la main, venait de tirer sur nous. Nous jugeâmes prudent de ne pas nous exposer davantage et de rebrousser chemin.

[1] Les voyez-vous? C'est de la folie! On devrait les envoyer à *los Teques*.

Le jour suivant, le bruit d'une vive fusillade se fit entendre du côté du pont de fer. Le combat se prolongea pendant plusieurs heures et semblait des plus meurtriers. Il ne coûta cependant qu'un bout d'oreille à un chien errant, vieux boule-dogue appartenant à l'ancien carliste don Agustin. On avait brûlé beaucoup de poudre, et pour les gens de couleur, c'est là l'un des grands attraits de la guerre.

Un engagement plus sérieux eut lieu peu après sur le Calvaire. Cinq cents hommes, partis de los Teques, avaient longé la Cordillère à mi-côte et s'efforçaient d'entrer en ville. Il y eut, durant la lutte, quelques morts et quelques blessés.

Dans l'intervalle, les campagnes étaient le théâtre de constantes exactions. On pillait les *haciendas*, on volait les chevaux, on emmenait de force, pour les incorporer parmi les belligérants, les nègres et péons employés dans les plantations. Les anarchistes, surexcités par la passion politique, résolurent un jour de renverser les statues érigées à Guzman Blanco. On se porta d'abord au Calvaire, pour détruire un monument qui lui avait été élevé, après la création, par ses soins, de cette belle promenade. Une statue équestre du président, érigée devant l'Université, subit le même sort. On l'abattit avec un certain cérémonial, au son d'une musique militaire, et de hauts fonctionnaires tirèrent au câble qui devait servir à la précipiter de son piédestal.

Cette guerre au bronze et à la pierre n'augmenta pas la popularité de ses auteurs. Sans doute, il n'est pas d'usage en Europe de glorifier d'illustres person-

nages de leur vivant, en leur élevant ainsi plusieurs statues dans leur pays natal; mais le lecteur ne doit pas oublier que nous sommes dans l'Amérique du Sud, où ces manifestations exagérées sont dans les mœurs et les usages[1].

Dans l'intervalle, on se sentait mal à l'aise. A l'entrée de chacune des casernes veillaient des soldats qui, retranchés derrière le grillage des fenêtres, le fusil à la main, interpellaient de loin les passants et leur demandaient le cri de passe : *Patria federal!* Si la réponse se faisait attendre, ils avaient ordre de faire feu. Une nuit, il y eut une sérieuse panique.

Une sentinelle avait vu une ombre s'avancer lentement le long des maisons. La rue était obscure, mal éclairée, et une embûche était possible.....

— Qui vive? cria la vedette.

L'ombre avançait toujours, gardant le silence.

C'était un traître, à n'en pas douter. Une seconde interpellation resta également sans réponse. Une détonation retentit, une balle traversa les airs, et un corps grand et lourd s'affaissa dans la pénombre.

En un instant, l'émoi fut au comble; la garde accourut, la baïonnette au bout du fusil; des lanternes flamboyèrent; on parlementa, on s'approcha du cadavre, et l'on découvrit un pauvre âne errant, qui avait payé de sa vie son insouciance et son mutisme.

Pendant que ces scènes puériles se passaient à Caracas, un grand mouvement s'organisait dans l'intérieur du pays. Le général Cedeño, un vaillant soldat,

[1] Ces statues furent remises sur leur piédestal après le retour du général Guzman Blanco.

très-influent dans l'État de Carabobo, soulevait toute cette province en faveur de Guzman, alors en France. Après plusieurs combats entre ses forces et celles des divers prétendants à la présidence, combats dans lesquels il eut toujours l'avantage, Cedeño arriva à Antimano, y établit son camp et envoya demander à Urdaneta, alors président intérimaire, la reddition de la capitale fédérale.

Toute résistance était impossible, et Urdaneta dut se retirer et faire place au vainqueur.

Tandis que Cedeño se trouvait encore avec ses troupes à Antimano, — la capitulation étant signée et la prise de possession de Caracas fixée au lendemain, — il nous prit fantaisie d'aller visiter son campement. On nous accorda un laisser-passer spécial, en notre qualité d'étrangers, et, vers deux heures de l'après-midi, nous montâmes en voiture, décidés à mener à bonne fin notre aventureuse expédition. Il fallut d'abord suivre la rue du Commerce, alors peu animée, et passer par la place San Pablo, située dans la partie sud-ouest de la ville. On y a construit récemment un théâtre, et une statue y a été élevée au général Monàgas, en face de la maison qu'il occupait autrefois. Nous traversâmes un pont et nous suivîmes ensuite une longue rue, s'élargissant peu à peu et aboutissant à la route conduisant à Antimano.

De ce côté, point de terrains stériles et profondément ravinés; de blocs de quartz ou d'amas de mica, brillant au soleil, ainsi qu'au nord de la cité. Partout la vallée est parfaitement cultivée, sans cesser d'être pittoresque. Des cannes sauvages, frissonnant au vent,



**Soldat vénézuélien avant la réforme.**

niers de guerre, se culbutant et se bousculant, piaillaient çà et là, attendant le coup de grâce.

A l'apparition de notre voiture, tout ce monde se mit en émoi, et une troupe de noirs nous entourèrent, criant à tue-tête :

« *Un tabaco! Un centavo*[1] *!* »

Officiers et soldats se précipitaient à la curée. Nous avions prévu cet épisode ; aussi nous étions-nous munis, avant de quitter Caracas, de cigares et de gros sous. Les chevaux furent mis au pas ; d'innombrables mains se tendirent vers nous ; on criait, on vociférait, le vacarme était étourdissant. Nous commencâmes la distribution des *tabacos* et des *centavos*. On se les disputait, on se poussait, des grappes d'hommes se formaient autour de nous.

Notre provision fut bientôt épuisée, et nos chevaux venaient de reprendre le trot, lorsqu'un nouvel incident arrêta notre marche. Un taureau furieux, les cornes baissées, les naseaux fumants, venait au-devant de nous, en soulevant un nuage de poussière. Une bande de nègres, armés de bâtons et de piques, le pourchassaient en hurlant. Tout à coup une grosse pierre, lancée d'une main sûre, atteignit l'animal et lui creva un œil. Aiguillonné par la douleur, le taureau se retourna brusquement et fondit en beuglant sur ses persécuteurs, qui, riant aux éclats, s'écartèrent vivement. Leur victime, à demi aveuglée, emportée par son propre élan, alla donner de la tête contre un gros arbre et s'abattit aussitôt. Les noirs accoururent, lui

[1] Un cigare! Un sou!

jetèrent un nœud coulant autour du cou, et tandis que les uns levaient leurs *machetes* pour procéder à l'immolation du taureau, les autres dansaient et trépignaient sur la route, poussant de formidables hurrahs!

Nous ne voulûmes pas assister au dénoûment de cette scène cruelle, et nous ordonnâmes à notre cocher de presser les chevaux.

La vallée se rétrécissait de plus en plus. A droite s'élevait une chaîne de montagnes arides, égayées çà et là par les hampes fleuries de quelques aloès, et coupées à mi-côte par le tracé de l'aqueduc de Macarao; à gauche surgissaient des collines boisées de l'aspect le plus riant; entre ces deux cordillères, s'étendait la plaine d'Antimano, arrosée par le Guayre, poursuivant son cours vers Petare.

A cinq kilomètres de Caracas, au fond d'un cirque naturel formé par les montagnes, nous découvrons un joli village, la *Vega*, composé de quelques rues en pente, d'une place publique parsemée de touffes d'herbes, et d'une petite église, blanche et propre. Au pied de celle-ci, sur les bords du fleuve, s'étale une vaste sucrerie appartenant à la famille Francia, l'une des plus opulentes du pays.

Nous remarquâmes au revers d'une haie une ravissante plante grimpante, aux fleurs jaunes, nommées ici souliers de la reine (*zapatos de la reina*).

De la Vega à Antimano, on compte trois kilomètres; nous les parcourûmes lentement, arrêtés que nous étions à tous moments par des escouades de gens de couleur, précédés de leurs officiers, montés sur des ânes étiques. Peu de maisons s'élèvent sur cette partie

de la route ; à peine de loin en loin une hutte servant de *pulperia*, et où l'on débite du *guarapo* aux muletiers. Nous remarquâmes, toutefois, en passant, un arbre assez étrange, n'ayant point de branches inférieures, et dont la cime s'arrondissait en un large dôme, formant une voûte impénétrable. Il a été baptisé du nom de « parapluie de Guzman ».

Antimano, où nous ne fûmes reçus qu'après de longs pourparlers et grâce à notre qualité d'étrangers, est un assez grand village, sans caractère bien tranché, mais dont la situation est ravissante. Le général Guzman Blanco s'y est fait construire tout récemment une maison de campagne. Les montagnes l'entourent de tous côtés, sauf dans la direction de Caracas. Le Guayre, dont les bords sont couverts, à cet endroit, de bambous et de saules, au feuillage léger et gracieux, anime encore ce paysage. L'église d'Antimano est assez belle, et rappelle par son architecture, bien que dans des proportions beaucoup plus modestes, la Madeleine de Paris.

Nous trouvâmes le village tellement encombré que nous ne pûmes songer à nous y reposer. Il fallut tourner bride et rebrousser chemin, ce que nous nous hâtâmes de faire. Nous étions déjà près de Palo Grande, lorsqu'une scène divertissante nous fut offerte.

Sur la route, au-devant de nous, venait un nègre montant à poil un petit âne aux longues oreilles, et suivi de huit ou dix hommes, le fusil sur l'épaule, marchant pieds nus dans la poussière. Notre cocher et lui se firent des signes d'intelligence et de bienvenue :

— *Adios, amigo!* cria le noir.

— *Adios, mi general,* exclama le cocher.

Puis ce dernier, se penchant vers nous, ajouta à voix basse :

— C'est le colonel Pantaléon, mais je l'appelle général pour lui faire plaisir.

Et en effet, le bon nègre avait le visage rayonnant. Il parlait avec animation des événements du jour, lorsqu'un de ses hommes dit d'un air piteux :

— *Estoy muerto de sed*[1] !

— *Y yo tambien*[2], dit en chœur chacun de ses compagnons.

Et leurs regards se portaient avec envie sur une grosse gourde, passée en bandoulière sur les épaules de leur chef.

Celui-ci ne résista pas à cet appel. Il rangea ses compagnons sur le bord de la route, fit faire volte-face à son âne, comme s'il allait les passer en revue, et saisit la bienheureuse gourde contenant un mélange d'eau et d'*aguardiente*.

Alors se redressant et prenant une attitude martiale :

— Vous allez boire, leur dit-il, mais chacun de vous ne peut prendre que deux gorgées! Gare aux désobéissants!

Puis il donna le flacon au premier soldat, qui but au goulot les deux gorgées prescrites, et la passa ensuite à un autre, qui fit la même manœuvre. Aucun des buveurs ne tenta d'excéder la dose disciplinaire. Le colonel était là, prêt à administrer une verte semonce aux délinquants.

[1] Je meurs de soif!

[2] Et moi aussi!

Après la tournée, la gourde était encore à moitié pleine.

Pantaléon, en sa qualité d'officier supérieur, la prit à son tour, et la vida jusqu'à la dernière goutte!

Il était sept heures du soir lorsque nous rentrâmes à Caracas, où l'on faisait de grands préparatifs pour recevoir dignement les troupes victorieuses. Les maisons étaient ornées de fleurs; des arcs de triomphe, couverts de banderoles et de devises, s'élevaient à l'entrée des rues; tout annonçait une fête joyeuse.

Le lendemain, le soleil se leva radieux, dans un ciel d'azur. Dès huit heures du matin, une foule énorme se mit en mouvement, remplissant les voies publiques et les squares. Des dames, vêtues de blanc, s'étaient parées de rubans jaunes en l'honneur des guzmancistes, qui avaient adopté cette couleur; les hommes portaient en sautoir des rubans semblables, mais plus larges, avec la devise : « *Viva Guzman Blanco!* » imprimée en lettres noires sur l'étoffe. Des portraits lithographiés de l'ancien président étaient exhibés partout, accompagnés de légendes laudatives, dans le goût hyperbolique espagnol. On attendait impatiemment les vainqueurs.

A neuf heures, une salve d'artillerie, tirée du Calvaire, annonça l'arrivée de l'armée libératrice. Tout se passa dans le plus grand ordre. Le général Cedeño, avec beaucoup de modestie et de tact, refusa de passer sous les arcs de triomphe, disant qu'il n'était qu'un soldat, et que Guzman Blanco seul, pour lequel il avait combattu, avait droit à cet honneur. Des canons, enguirlandés de fleurs et posés sur des charrettes,

traînés par des bœufs, ouvraient la marche. Puis venait le général en chef, entouré de ses principaux officiers, montés à cheval, à mule ou à âne, et vêtus de costumes de tous genres. Les soldats suivaient, pieds nus, gais sous leurs haillons, dans un pêle-mêle des plus pittoresques. Les uns s'avançaient gravement, tenant sous leurs bras des coqs et des poules; d'autres portaient à la main des régimes de bananes; nous en vîmes un qui avait suspendu des côtelettes crues autour de sa casquette, et tous, couverts de poussière, exténués de fatigue, acclamaient Guzman et Cedeño.

On fit une halte devant le Capitole. Des négresses charitables accoururent avec des calebasses remplies d'eau, offrant à boire aux soldats. Un *Te Deum* d'action de grâces, auquel assista Cedeño et son état-major, fut chanté dans la cathédrale par l'archevêque de Caracas. On riait, on circulait gaîment en ville, l'animation était générale.

Quelque temps après, Guzman Blanco débarqua à la Guayra, prit possession de la présidence de la République, et tout rentra dans l'ordre. Sous sa surveillance, l'armée vénézuélienne, peu nombreuse, fut instruite et disciplinée. Les soldats qu'on rencontre aujourd'hui à Caracas portent l'uniforme, sont munis de bonnes armes et convenablement exercés. Après avoir décrit les tableaux bizarres qui précèdent, il n'est que juste d'indiquer les réformes qui suivirent la guerre civile, et de signaler les progrès accomplis durant la période actuelle, toute d'apaisement et de rénovation.

---

## CHAPITRE XIII

**Départ pour Macuto. — Le chemin de fer de la Guayra. — *El Rincon.* — De la Guayra à Macuto. — La plage. — Les bains. — L'*alameda.* — Caraballeda. — Naiguata. — Le mulâtre Platon. — Départ pour Puerto Cabello.**

Après un séjour de deux ans à Caracas, nous nous décidâmes, en 1880, à reprendre notre vie de voyages et à visiter quelques points du littoral vénézuélien, ainsi que certains districts de l'intérieur du pays renommés pour leurs sites pittoresques et leur remarquable fertilité.

Le 11 décembre, nous montâmes dans une lourde voiture de voyage, et nous reprîmes la route de la Guayra, que nous avons déjà décrite précédemment.

En plusieurs endroits, son aspect n'était plus le même. Une nuée de travailleurs s'y était mis à l'œuvre, nivelant le sol, creusant la montagne, remplissant les vallées d'énormes éboulis, entamant le roc qui cédait sous le pic ou volait en éclats au bruit des explosions de la poudre. On traçait une voie aux trains à vapeur qui doivent bientôt circuler entre la Guayra et Caracas.

Ces travaux, prolongés parmi les replis tortueux des Andes, présentent des difficultés considérables.

En effet, il ne s'agit pas seulement de faire passer le railway dans un dédale de hautes montagnes et de graduer ses pentes depuis sa première gare, presque au niveau de la mer, jusqu'à une altitude de neuf cent vingt-deux mètres, mais aussi de le préserver des érosions formidables occasionnées par les eaux dans ces régions alpestres durant la saison des pluies. Il a fallu l'énergique intervention du général Guzman Blanco et l'esprit d'entreprise d'une compagnie anglaise, formée sous ses auspices, pour triompher des obstacles inhérents à l'établissement de cette ligne destinée à activer puissamment les relations commerciales du Venezuela.

Le chemin de fer en construction, qu'on espère inaugurer en 1883, a son point de départ au *Rincon*, petit village situé à peu de distance de Maïquetia, près de la Guayra, et aboutira, comme nous le disions plus haut, à Caracas. Il monopolisera les transports, si difficilement exécutés aujourd'hui à dos de bêtes de somme ou en charrettes à bœufs, entre le principal port d'arrivée de la République et la capitale. C'est une œuvre de civilisation et de progrès d'autant plus louable qu'elle est presque unique dans l'Amérique centrale.

La Guayra, où nous arrivâmes à onze heures du matin, ne nous parut ni plus gaie, ni plus animée que lors de notre première visite. Nous déjeunâmes à l'hôtel *Delfino*, puis tandis que l'on changeait nos chevaux, nous fîmes une promenade en ville. L'église de *San Juan de Dios* étant ouverte, nous y entrâmes. Elle n'offre rien de remarquable. Toutes les églises vénézuéliennes se ressemblent; partout les mêmes

peintures fantastiques, les mêmes figures grotesquement accoutrées.

La chaleur était suffocante, et nous fûmes heureux de remonter en voiture vers quatre heures de l'après-midi, nous rendant à Macuto, jolie station balnéaire vénézuélienne. La route qui y conduit, large, bien entretenue, bordée de hauts cocotiers, est charmante. D'un côté, la mer, d'un bleu d'azur; de l'autre, la ligne imposante des montagnes aux étages verdoyants, aux puissants contre-forts se profilant sur un ciel éclatant, aux reflets métalliques. De temps en temps, dans un épais massif d'arbres, surgit une petite maison de campagne avec la véranda couronnée de jasmins ou de roses. Ces habitations rurales sont assez rares au Venezuela. Les terrains les mieux situés aux environs d'une ville, dans les localités les plus saines et les plus agréables, restent incultes. Une société immobilière pourrait les acquérir à bon marché, et, faisant venir d'Europe des chalets de bois ou de fer tout préparés, installerait ceux-ci sans trop de frais. Les chalets, garnis de meubles fort simples en bois contourné et de quelques nattes de jonc, seraient loués immédiatement par les familles créoles. Une telle entreprise, conduite avec habileté, rapporterait, nous n'en doutons pas, de beaux bénéfices.

Revenons à notre point de départ, la route de la Guayra à Macuto. A mi-chemin de ce dernier village, elle passe entre des pans de mur à demi écroulés, parmi lesquels gisent deux vieux canons rongés de rouille et à demi enfouis dans le sable. Là s'élevait jadis un fort espagnol, démantelé durant la guerre de

l'indépendance par les compagnons de Bolivar. Les bouches de fer qui tonnaient jadis à la voix des conquérants sont aujourd'hui muettes. Une population nouvelle, composée en grande partie des vaincus d'autrefois, a remplacé les hommes de cape et d'épée du seizième et du dix-septième siècle. Elle célèbre, non plus leurs exploits, mais ceux des caciques qui les ont combattus et qu'ils trainaient, chargés de chaînes, sur des bûchers fumants. Les uns n'ont laissé derrière eux que des ruines; du sang des autres a surgi un peuple qui reprend lentement sa marche ascendante, et ses aspirations vers la civilisation et le progrès.

Macuto n'est guère à plus de trois milles de la Guayra. Nous constatons cependant, en y arrivant, combien sa température est plus agréable que celle de la ville voisine. On s'y sent sous l'influence de la brise marine, et l'on y respire plus librement. C'est un village calme et paisible, faisant face à l'Océan, sur le rivage duquel se balancent de grands cocotiers courbés sous l'effort du vent, agitant dans les airs leur feuillage échevelé, à la base duquel pendent de grosses noix vertes. Des bancs plantés dans le sable de distance en distance sur la plage sont à la disposition des promeneurs, qui ont devant eux une baie circulaire où bleuissent les flots frangés d'argent de la mer des Antilles.

Parallèlement à la ligne des cocotiers, de l'autre côté de la route, s'allonge une rangée de maisons basses, sans étages, qu'intersectent quelques petites rues fort courtes, car Macuto n'occupe qu'une langue de terre limitée, d'un côté, par la baie, et, de l'autre,

Macuto.

des requins qui font de fréquentes excursions jusque dans la baie.

Un jardin public, ou *alameda*, fait face à l'établissement dont il vient d'être question. Il est planté de grands arbres de diverses essences, et l'on y a dessiné de jolis parterres de fleurs. Nous nous y engageons, et nous arrivons bientôt devant une belle habitation, composée de deux larges pavillons reliés entre eux par diverses galeries. Cette villa, ombragée de magnifiques manguiers chargés de fruits, appartient au général Guzman Blanco, auquel le village de Macuto doit tous les embellissements qui y attirent chaque année de nombreux visiteurs.

A l'entrée de la villa, surveillant une escouade d'ouvriers terrassiers occupés à des nivellements dans l'*alameda*, se trouvait un conducteur de travaux au teint brun, aux yeux vifs; il fumait une cigarette, le képi sur l'oreille et la canne à la main. Nous nous approchâmes de lui pour lui demander si l'on avait découvert, à la suite des excavations considérables faites sur divers points à Macuto, quelques antiquités indiennes.

« Comment donc! répliqua-t-il avec volubilité, hier encore, au pied de la montagne, sous un amoncellement de sable et de cailloux provenant d'un ancien éboulement, nous avons exhumé le squelette d'un Indien tenant encore à la bouche la pipe qu'il fumait au moment où il fut brusquement enseveli. Le squelette est perdu, mais, si vous le désirez, *demain* je vous ferai voir la pipe! »

Nous accueillîmes cette réponse en riant, et l'*inconnu* fit chorus.

« Vous allez aux bains de rivière? reprit-il, redevenu sérieux.

— Où sont-ils?

— Là-bas, au bout de l'*alameda*. Il y a deux établissements, dont l'un, divisé en deux sections, est public; on s'y baigne gratis. Un peu plus loin, vous verrez une petite maison blanche où l'on achète pour vingt-cinq centimes des billets de bains qu'on délivre à l'entrée du second établissement, réservé aux gens qui payent. La famille du président, durant son séjour à Macuto, y va tous les matins. »

Ainsi renseignés, nous appuyâmes vers la droite, et nous nous trouvâmes bientôt sur les bords d'une jolie rivière aux eaux cristallines, roulant bruyamment sur un lit pierreux. Une foule de négresses blanchisseuses y battaient du linge en bavardant à qui mieux mieux. Remontant le cours de l'eau, nous arrivâmes d'abord aux bassins populaires, qui nous parurent bien aménagés, puis à la maison blanche, où nous prîmes nos billets pour entrer dans la seconde maison de bains. Celle-ci, bâtie sur une hauteur, est élégante et de bon goût. Elle est partagée en deux départements, celui des hommes et celui des femmes, et contient en outre des cabines particulières. L'eau qui les traverse, fournie par la petite rivière dont nous avions longé les bords, est d'une limpidité rare et se renouvelle sans cesse. Sa profondeur est suffisante pour permettre de nager facilement. Quant aux cabines spéciales, elles contiennent un banc, des portemanteaux, un miroir et un large bain à ciel ouvert, ombragé par les rameaux de quelques grands arbres croissant tout autour de

l'établissement. On y jouit d'un confort délicieux, appréciable surtout sous les tropiques, où les fréquentes ablutions sont une des nécessités de l'existence.

En rentrant à la *posada,* nous la trouvâmes presque déserte. Nous campâmes, tant bien que mal, dans notre petite chambre, où nous passâmes, contrairement à notre attente, une assez bonne nuit.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions sur pied, interrogeant notre hôte sur les excursions à faire aux environs du village.

Il nous regardait d'un air embarrassé, roulant de gros yeux et se grattant la tête. Évidemment il avait peine à comprendre ce besoin de locomotion et de grand air de notre part, alors que nous pouvions passer une journée à rien faire, assis sur un banc au pied des cocotiers, regardant rouler les vagues déferlant sur le rivage.

« Il y a, non loin d'ici, le village de Naiguatá, nous dit-il enfin; vous pourriez y aller en quelques heures, et revenir ensuite dîner chez Platon.

— Qui est Platon?

— Un mulâtre, fameux cuisinier, qui demeure près d'ici. Il n'a pas son pareil dans toute la République.

— Soit, nous irons à Naiguatá, et nous dînerons chez Platon. »

Les noms retentissants sont très-fréquents parmi les nègres. Aux États-Unis, les Georges Washington, les Clay, les Jefferson abondent; au Venezuela, les *Bolivar*, les Thémistocle, les Annibal, les Bélisaire et les Aristide courent les rues. A la Martinique, la manie noire prend une autre forme : on donne aux négril-

lons des noms de navires, ceux des plus gros steamers de la Compagnie transatlantique. La race africaine est ainsi faite : elle aime les panaches et les galons, même dans la servitude.

Peu de temps après notre conférence avec notre hôte, des petits ânes sellés et bridés nous attendaient devant la porte de la *posada*, branlant la tête, secouant leurs longues oreilles, ruant contre les mouches et prenant leur mal en patience.

« *Arre burro !* » hurlèrent enfin nos guides en brandissant leurs fouets.

Un temps de galop précédant un petit trop saccadé et régulier s'ensuivit : nous étions en route, tournant le dos à Macuto et suivant la côte. A l'extrémité du village, des cris perçants partant de la fenêtre d'une petite maison nous accueillirent au passage :

« *Quién pasa, Lorito ? El Rey que va para su casa. Corre ! corre* [1] *!* »

C'était un perroquet vert des Amazones, qui saluait ainsi d'un vieux refrain révolutionnaire notre tumultueuse cavalcade.

Devant nous s'étendait un chemin étroit, sablonneux, bordé, d'un côté, de massifs de raisiniers (coccoloba uvifera) aux larges feuilles, aux branches tortueuses, et, de l'autre, par de magnifiques manguiers. Les bords de la mer, qu'on apercevait entre les arbres, étaient couverts d'une quantité de galets ; les coquillages et les algues y étaient rares. Les vagues écumaient, jaillissaient entre les pierres avec un bruit

[1] Qui passe, Lorito ? Le roi qui s'en va chez lui. Cours ! cours !

retentissant. Quelques pélicans noirs à grande envergure volaient paresseusement au-dessus de la plaine liquide, sur la surface de laquelle ils faisaient de temps en temps de brusques plongeons.

Nous avions à peine le temps d'examiner le paysage, dans les parties boisées duquel s'élevait de distance en distance la couronne gracieuse d'un élégant palmier.

« *Arre burro!* » répétaient nos guides courant à toutes jambes derrière nos montures, et nous passions, soulevant des nuages de poussière et fouettés au passage par les buissons voisins. Heureusement que ce n'était qu'un premier élan, et que l'indolence créole devait bientôt reprendre ses droits.

Nous passâmes à côté d'une ancienne *hacienda* où l'on fabrique un peu d'eau-de-vie de canne, puis devant un hameau qu'on appelle Caraballeda, et dont le nom mérite d'être conservé. C'est là en effet, d'après la tradition, que les Espagnols débarquèrent pour la première fois à leur apparition sur la côte.

Nos ânes trottaient, le soleil nous aveuglait, nos vêtements poudreux changeaient de couleur, et la promenade commençait à nous sembler longue, lorsque nous aperçûmes sur un talus assez aride un groupe de maisons en adobe, de pauvre apparence, aux toits recouverts de feuilles de palmier : nous étions à Naiguatá.

Nous suivîmes la même route au retour, faisant de temps en temps une station au bord de la mer pour suivre de loin les voiles blanches cinglant rapidement, gracieuses et légères, dans un horizon d'azur. En rentrant à Macuto, un édifice des plus modestes et de

construction singulière attira notre attention. C'était l'église du village, portant ses deux cloches à hauteur d'homme, dans une niche ménagée dans la muraille. Un tonneau rempli de terre, où croissait un oranger, en ornait l'entrée. Rien de plus simple, de plus propre et de plus naïf!

Nous désirions faire, le plus tôt possible, la connaissance de l'illustre Platon et de sa cuisine.

On nous conduisit devant une maison assez grande, passablement délabrée, aux fenêtres garnies de gros barreaux de bois peints en vert. Nous voici bientôt dans une cour intérieure où nous apercevons, sous une galerie couverte, une grande table garnie d'une belle nappe blanche sur laquelle se dressaient quelques serviettes savamment pliées. Un mulâtre à grosse tête crépue, aux mâchoires énormes, un vrai cyclope, tournait complaisamment autour de la table, mettant la dernière main à sa disposition. Il avait un torse d'athlète et des jambes de satyre : c'était Platon, la perle des cuisiniers vénézuéliens.

Il nous salua d'un grognement sourd, et tout en marmottant des sons incompréhensibles, s'en alla vers l'intérieur de l'habitation. Deux minutes plus tard, nous étions en présence d'un repas exquis parfaitement servi par un alerte négrillon aux yeux vifs et brillants.

Nous faisions honneur au festin, lorsque des coups sourds suivis de cris perçants parvinrent à nos oreilles. Nous courûmes au fond de la cour, croyant à quelque accident. Là, nous trouvâmes Platon assis sur une chaise basse, tenant sur ses genoux un marmiton qu'il

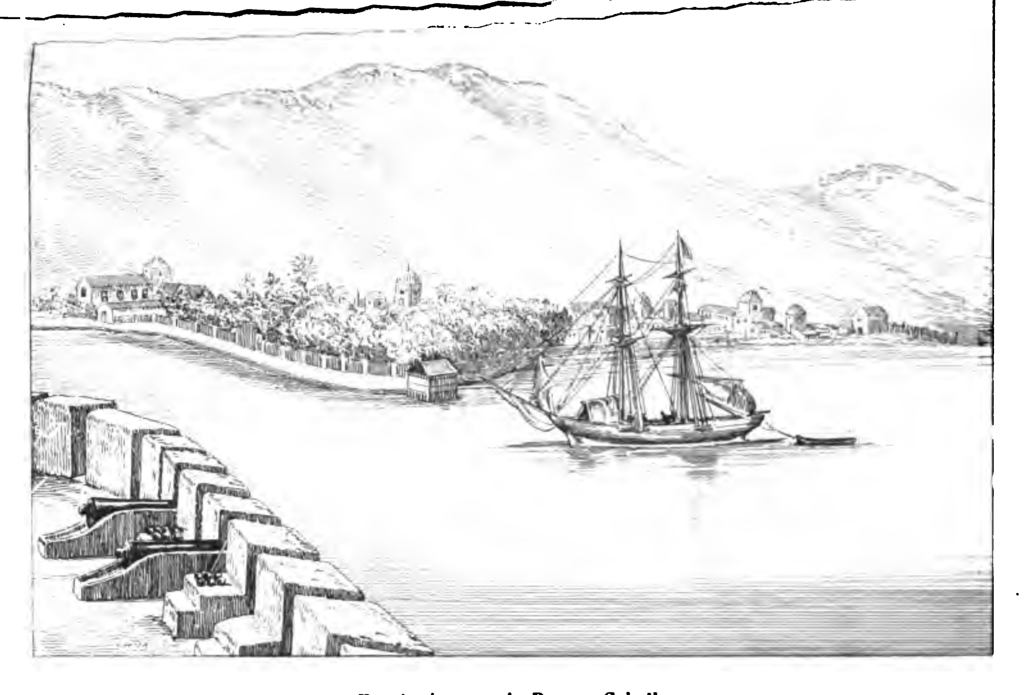
frappait à tour de bras. Son visage était impassible, comme s'il accomplissait un sacerdoce.

« Que faites-vous? m'écriai-je, saisie de pitié.

— Rien, madame, répliqua-t-il tranquillement, je lui enseigne à faire la cuisine. »

Deux jours après, un messager se présentait devant nous, venant de la Guayra. On nous annonçait que le *Saint-Simon* de la ligne transatlantique venait d'entrer en rade. Nous fîmes aussitôt nos préparatifs de départ, et quelques heures plus tard, nous nous embarquions à la Guayra, en destination de Puerto-Cabello.

---



Entrée du port de Puerto-Cabello.

## CHAPITRE XIV

Puerto-Cabello. — Aspect de la ville. — Hôtel de Santander. — Le climat. — Quelques mots d'histoire. — La *Calle del Comercio*. — L'Indien Tiburcio. — Le port. — L'*alameda*. — Le bal du club. — La valse vénézuélienne. — Visite au *Castillo Libertador*.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions en vue de Puerto-Cabello, qui peut être considéré comme l'entrepôt principal des produits vénézuéliens destinés à l'exportation. Six lignes différentes de paquebots venant de Saint-Nazaire, de Bordeaux, de Marseille, de Hambourg, du Havre, de Liverpool, y font escale, à intervalles réguliers.

Le port a la forme d'un fer à cheval très-allongé. Son entrée est défendue par une ancienne citadelle espagnole, le fort Saint-Philippe, connu aujourd'hui sous le nom de *Castillo Libertador*. Ce massif de remparts et de bastions s'élève à gauche de la passe. Du côté opposé se présente un petit établissement de bains, séparé par un large quai d'une *alameda* ou promenade publique; puis, la ville entière, pittoresquement groupée et entourée de montagnes imposantes, parmi lesquelles surgissent les hauts sommets des monts Hilaria, dont

quelques-uns ont plus de cinq cents pieds d'altitude. Au delà des parties habitées, à droite et à gauche, s'étendent de vastes lagunes, remplies d'eau saumâtre, entrecoupée d'îlots, couverts de palétuviers, aux racines desquels s'attachent d'innombrables coquillages.

Le nom de Puerto-Cabello se ressent un peu de l'exagération castillane. Il lui aurait été donné parce que son port est si calme et si sûr, qu'un *cabello,* ou cheveu, suffirait pour y retenir un navire, en toute saison. Quoi qu'il en soit, il est juste de reconnaître que c'est l'un des meilleurs ancrages de la mer des Antilles.

Le *Saint-Simon* se rangea le long des quais vers neuf heures du matin, et il nous fut permis de débarquer. Une foule de nègres étaient là, criant, vociférant, tendant leurs mains vers nos bagages, et s'offrant à nous servir de guides. Nous ne pûmes nous en débarrasser qu'en retenant une voiture qui arrivait en ce moment. On y chargea rapidement nos malles, et la lourde machine s'ébranla au son des grelots, dans la direction de l'hôtel Santander, où l'on nous avait recommandé de descendre.

Tout en roulant, nous regardions avec curiosité autour de nous, non sans un peu de désappointement. La ville, vue de la mer, nous avait semblé riante, propre et même jolie, avec ses tours blanches, ses amas de verdure, et ses façades ensoleillées. Vue de plus près, nous la trouvions mal entretenue, poussiéreuse, irrégulièrement bâtie. Ses rues étaient étroites, ses maisons basses et mal aérées. Nous n'eûmes guère

le temps, cependant, de nous communiquer nos réflexions à ce sujet, car en dix minutes nous arrivâmes à destination.

L'hôtel Santander est situé sur une petite place triangulaire, au milieu de laquelle se trouve un espace ombragé par quelques amandiers.

On nous installa dans une vaste chambre, au premier étage de l'établissement, ayant pour tout plafond un toit de bambous, tapissé de toiles d'araignée. Une mince cloison de bois la séparait d'une pièce voisine, d'où l'on pouvait entendre tout ce qui se passait chez nous, et réciproquement. La vie privée, dans le Midi, a d'ailleurs peu de mystères. Les fenêtres bien closes, les rideaux épais, les draperies étoffées y sont inconnus. On y vit tout en dehors, et non sans cause : il fait si chaud !

Le mobilier de notre logis temporaire était des plus simples. Deux cadres ou lits de camp, c'est-à-dire deux toiles tendues sur des supports en forme de pliant, sans paillasses ni matelas, une grande table, deux fauteuils à bascule et un lavabo en constituaient toute la richesse. On mit à notre service un Indien venu de l'intérieur, nommé Tiburcio, qui entra immédiatement en fonction. Tandis qu'il rangeait toutes choses, nous nous réfugiâmes sur un petit balcon, ayant vue sur la place.

A gauche de l'hôtel s'allonge une rue étroite, par delà laquelle on aperçoit la campagne et les monts Hilaria, dont la ligne superbe est coupée par trois pics d'une grande élévation. Vis-à-vis de l'hôtel, se dresse un vaste bâtiment, sans aucune architecture,

dont l'intérieur sert de marché, et où s'alignent de misérables *pulperias*, fréquentées par une population déguenillée. De temps en temps, quelques ânes portant deux tonneaux en guise de bât, aux couleurs françaises ou vénézuéliennes, derrière lesquels se prélasse un indigène, pantalon retroussé et jambes nues, traversent la place. C'est ainsi que s'opère au Venezuela, de maison en maison, le transport du pain. Les couleurs nationales, peintes sur les tonneaux, servent de marques de fabrique aux boulangeries locales, dont plusieurs sont dirigées par des étrangers.

L'ardeur du soleil nous obligea bientôt à quitter notre observatoire. On nous servit à déjeuner vers midi, et nous eussions désiré sortir immédiatement après, mais force nous fut de remettre notre promenade à plus tard. Le climat de Puerto-Cabello, sans être malsain, est tout à fait tropical. Aussi vers le milieu du jour, les rues y sont-elles abandonnées, ou à peu près, aux chiens errants ou à quelques pourceaux affamés, qui se vautrent dans des tas de poussière. Ce n'est guère que vers cinq heures du soir que la cité secoue sa torpeur, se ranime, se repeuple, dans tous les endroits où il y a un peu d'ombre et de fraîcheur.

Puerto-Cabello, dont la population est aujourd'hui de huit mille habitants, fut fondée par les Espagnols au commencement du dix-huitième siècle, mais ne prit quelque importance que vers l'année 1736, époque à laquelle la Compagnie de Guipuzcoa y établit ses comptoirs.

Cette célèbre association, sortie du régime colonial, jouissait au Venezuela de privilèges commerciaux

exclusifs. Tout en appauvrissant le pays, livré à ses tyranniques exactions, elle faisait la fortune de la cité nouvelle qui contenait ses entrepôts. Dépouillée de ses droits, elle entraîna celle-ci dans sa ruine. La population de Puerto-Cabello, de cinq mille âmes au commencement du dix-huitième siècle, en était réduite à deux mille quelques années après la dissolution de la Compagnie. Sa situation s'aggrava encore durant la guerre de l'indépendance, époque à laquelle elle fut le théâtre de luttes sanglantes. Ce fut là que Bolivar, encore jeune et inconnu, fut fait prisonnier par les Espagnols, après une vigoureuse défense du fort Saint-Philippe, assiégé par des forces supérieures. Ce fut là aussi que les Espagnols se maintinrent le plus longtemps et résistèrent avec le plus d'énergie aux efforts désespérés des créoles.

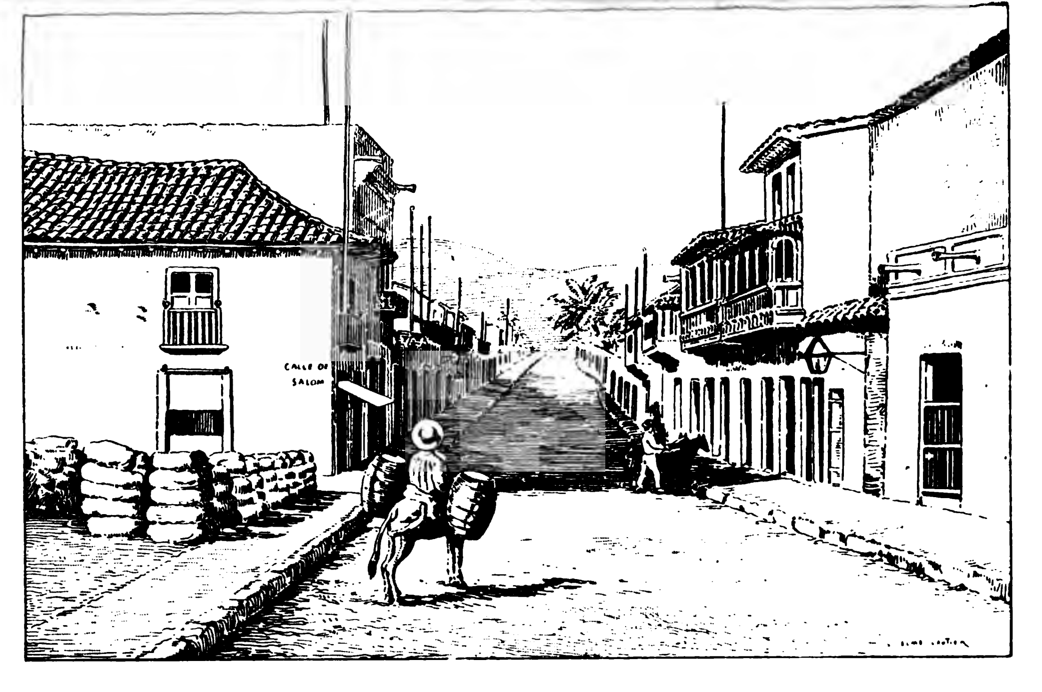
De 1801 à 1826, la ville se trouvait partagée par un bras de mer en deux sections distinctes. La première, plus rapprochée de la rade et de la forteresse, était habitée par les fonctionnaires du gouvernement, les officiers et soldats de la garnison, et contenait les bureaux des diverses administrations publiques; la seconde, située au sud vers les monts Hilaria, était occupée par les familles indigènes et les négociants espagnols établis dans le pays.

Ces lignes de démarcation n'existent plus aujourd'hui. Le bras de mer qui les formait a été comblé; la cité a pris de l'extension, est plus régulièrement bâtie, plus saine, mieux entretenue qu'autrefois. Son commerce acquiert chaque jour plus d'importance, et en 1880, la valeur des marchandises exportées atteignait

un chiffre de seize millions de francs. La ligne des quais, en ce moment, n'est pas suffisamment étendue. Deux ou trois gros steamers arrivant à la fois peuvent à peine y opérer simultanément le déchargement de leur cargaison. On travaille néanmoins à leur préparer des facilités nouvelles, par des draguages qui permettront de multiplier les points de débarquement. Ces améliorations réalisées, Puerto-Cabello pourra être considéré, sans contredit, comme l'un des meilleurs ports de la mer des Antilles.

La *Calle del Comercio*, entièrement consacrée aux affaires, constitue la rue principale de la ville. Là se trouvent réunies les plus grandes maisons de négoce, les principaux magasins, les établissements les plus achalandés en tous genres. Les écussons et les mâts des consulats étrangers lui donnent un air de fête, en même temps qu'un aspect très-original.

Après une assez longue sieste, vers cinq heures de l'après-midi, nous nous préparâmes à sortir, malgré les protestations de notre nouveau serviteur, Tiburcio, qui tenait à nous servir à dîner avant notre départ. C'était un type que ce Tiburcio! Petit, maigre, le visage allongé, le teint olivâtre, l'expression morose, il était d'une telle paresse, que chaque mouvement lui arrachait un soupir douloureux, ce qui ne l'empêchait pas de faire convenablement son service. Le comble de la béatitude, selon ses conceptions, était de s'étendre sur un banc, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, et d'y rester des heures entières, entre la veille et le sommeil. Il ne sortait de son apathie que lorsqu'on lui offrait un cigare, ce qui lui arrachait des exclamations




Rue du Commerce, à Puerto-Cabello.

de joie. Il était radieux, transfiguré, et faisait durer ses jouissances tout le jour, fumant discrètement, laissant éteindre le précieux cigare pour ne pas l'épuiser trop vite, le rallumant ensuite pour en aspirer de nouveau quelques bouffées, et continuant ce manége aussi longtemps que possible. Il avait toujours sur lui une provision de *capadares*, mais n'y recourait qu'en temps de disette.

— *Tabacos malucos*, disait-il, en leur faisant la grimace.

Nous sortîmes donc malgré les observations de Tiburcio, en lui enjoignant de commander le dîner pour sept heures. Il ne faut guère de temps pour parcourir Puerto-Cabello; aussi eûmes-nous bientôt visité la ville. Deux ou trois jolis squares plantés d'arbres égayent la monotone uniformité de ses rues composées de maisons blanches, généralement assez basses, et sur lesquelles le soleil darde ses rayons brûlants.

L'église collégiale, surmontée d'un clocher de bois, ne présente rien de remarquable; un théâtre en construction occupe l'extrémité de la rue du Commerce. Le seul endroit où règne un peu d'animation est le port, avec ses quais encombrés de marchandises, ses gracieuses goëlettes amarrées au rivage, et de temps en temps l'entrée ou la sortie d'un grand navire, à la carène élevée, aux puissantes machines, à la cheminée noire et fumante.

L'*Alameda*, ou promenade publique, est située non loin des quais. De beaux arbres, parmi lesquels nous remarquons de magnifiques palmiers royaux, des acajous, des acacias et des tamariniers, y étalent leur

feuillage varié. Une fontaine en marbre, assez élégante et entourée de bancs, décore le centre de ce beau jardin, d'où l'on entend le bruit des vagues, déferlant avec force sur le rivage. Que de fois ne sommes-nous pas venus nous asseoir à la tombée de la nuit devant les grilles de l'*Alameda*, pour nous reposer de la chaleur et des fatigues du jour! Nous nous y sentions si heureux, contemplant le ciel constellé d'étoiles, et nous abandonnant aux molles tiédeurs de la brise, chargée à la fois d'émanations salines et du parfum pénétrant des fleurs entr'ouvertes autour de nous! Sous nos yeux s'étendait le port, rempli de navires, dont les formes allongées et les hautes mâtures se profilaient dans l'espace en noires silhouettes; plus loin, le *Castillo Libertador* étalait sa masse imposante; à l'horizon scintillait dans l'obscurité, par intervalles, en raie vive et brillante, le feu tournant du phare de Punta-Brava. Qu'elles sont belles, les soirées tropicales, si lumineuses, même sous leur voile d'ombre!

Nous nous étions promis de tirer tout le parti possible de notre séjour à Puerto-Cabello, d'y enrichir de dessins et de croquis nos albums de voyage, d'y grossir nos collections d'insectes et de plantes; aussi y étions-nous sans cesse en mouvement. Tantôt nous longions les lagunes, entre les buissons de myrtes et les tiges grêles des cocotiers; tantôt nous allions sur les bords de la rivière San Esteban voir s'ébattre les négresses blanchisseuses, jouer et crier les négrillons, se cabrer les chevaux et les mules qu'on menait au bain. Parfois, montant en canot, nous longions la côte, fouillant sa ceinture de mangles et de palétuviers. On

nous connaissait, et partout on nous faisait bon accueil.

Un matin, en sortant du logis, nous remarquâmes en ville un mouvement inusité; une frégate allemande, impatiemment attendue, venait d'arriver et avait jeté l'ancre non loin du port. Déjà quelques riches négociants s'étaient réunis et discutaient le programme d'une fête à offrir aux officiers du navire de guerre. On décida, séance tenante, qu'on donnerait un grand bal en leur honneur. On avait compté, néanmoins, sans les surprises de l'imprévu. La frégate signalée ne faisait qu'une courte relâche, et les nécessités du service exigeaient son départ immédiat. Faute d'officiers, on voulut danser quand même, et nous reçûmes une invitation de la part des organisateurs de la fête.

Elle eut lieu quelques jours plus tard dans la maison d'un négociant de la ville, qui avait prêté ses salons pour la circonstance. Il avait fait décorer l'escalier, le corridor et les paliers de sa demeure de branches de palmier et de drapeaux, élégamment disposés. La salle de bal, très-spacieuse, garnie avec goût, et vivement éclairée par trois grands lustres, s'ouvrait sur une terrasse au-dessus de laquelle on avait dressé une tente, d'où l'on avait vue sur la rue du Commerce, remplie de nègres accourus pour voir entrer les invités.

A notre arrivée dans la salle, vers dix heures du soir, nous n'y aperçûmes d'abord que des dames et des jeunes filles, vêtues d'étoffes légères, causant et riant ensemble. Leurs cavaliers s'étaient réunis sur la terrasse, où un buffet avait été installé, et passaient de là dans un petit salon transformé en fumoir. Des nègres,

proprement vêtus, circulaient parmi le cercle féminin, offrant du vin, des glaces et des gâteaux. Dix minutes plus tard, les violons s'étant fait entendre, les absents reparurent, et des couples se formèrent pour la danse. On jouait une valse, bien rhythmée et d'un mouvement assez lent, particulière au pays. Elle rappelle à la fois la redowa et notre valse à trois temps. Les jeunes créoles, naturellement gracieuses, se laissent en quelque sorte bercer au son de la musique, et rien n'est plus charmant que de voir leurs pieds mignons suivre la cadence de la *venezolana*, qui, introduite en Europe, y obtiendrait sans nul doute un grand succès. Au Venezuela elle règne presque exclusivement, ne le cédant de loin en loin qu'à la polka et à une sorte de quadrille, la *danza*, dont les figures sont ingénieuses et variées.

Les cavaliers disparurent à la dernière ritournelle de l'orchestre, retournant sur la terrasse ou au fumoir. Nous remarquâmes que les étrangers, et ils étaient en nombre, se conformaient à l'usage, et s'empressaient après chaque danse d'abandonner les dames.

Les réjouissances se prolongèrent jusqu'à trois heures du matin. Parmi les personnes présentes, on nous fit faire la connaissance du général S. J., parent du président de la république et commandant en chef de la garnison militaire de Puerto-Cabello. Il causa fort aimablement avec nous et nous invita à visiter le *Castillo Libertador* dont il avait la garde, ce que nous acceptâmes avec plaisir.

Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, nous arrivions sur le quai où le général se trouvait déjà, à

bord d'un canot portant le pavillon vénézuélien. Nous nous y embarquâmes, et cinq minutes après, nous étions à destination.

Le *Castillo Libertador* était jadis considéré comme imprenable. Il est situé sur une petite île à l'entrée du port, et se trouve aujourd'hui en fort mauvais état. On y pénètre, en passant un pont-levis, dans une cour centrale, autour de laquelle s'élèvent de vastes constructions, jadis redoutables, mais parfaitement inutiles à notre époque. Une simple batterie de canons de fort calibre, placée dans les environs de *Punta-Brava*, rendrait plus de services que ces amas de briques et de pierres, armées de pièces surannées, que l'artillerie d'un navire de guerre réduirait bien vite au silence. On aurait tout avantage à faire disparaître ces vieilles constructions espagnoles, et à les remplacer par des quais et des entrepôts, utiles au commerce et à la navigation.

Le Venezuela n'a nullement à redouter une invasion étrangère. Non-seulement le pays est protégé par un triple rempart de montagnes, mais une armée ennemie, quelque considérable qu'elle fût, ne pourrait couvrir son immense territoire, où se formeraient d'innombrables *guerillas* qui, par d'incessantes attaques, finiraient par rendre au pays son indépendance. Le bombardement des villes du littoral n'aurait d'autres conséquences qne de ruiner des maisons étrangères, et d'enlever au commerce européen un débouché important.

Si l'ancien fort Saint-Philippe a vieilli, la vue dont on y jouit, d'une part sur la ville et les monts Hilaria, et

de l'autre sur la pleine mer, n'a rien perdu de son admirable beauté. Le général S. J. nous fit remarquer de plus un palmier solitaire, croissant entre les murailles blanches des bastions. Cet exilé de la terre ferme, vers laquelle s'inclinaient ses rameaux, nous rappela ces beaux vers de Heine, si habile à interpréter la nature en lui attribuant les sentiments de l'homme :

Sur le sommet de la montagne,
S'élève un sapin verdoyant;
La neige couvre la campagne,
Et l'arbre rêve en frissonnant.

Il rêve d'une palme verte
Vivant dans l'extrême Orient,
Au sein d'une plaine déserte,
Sous un soleil torréfiant.

Le soleil en effet nous accablait de ses rayons ; aussi notre aimable hôte se hâta-t-il de nous offrir des rafraichissements préparés par lui-même et savamment composés. Il était près de six heures lorsque nous rentrâmes à l'hôtel Santander où nous fûmes reçus par Tiburcio, qui nous cria d'un air consterné :

— *La comida ya está fria*[1] !

[1] Le dîner est déjà froid !

## CHAPITRE XV

**Environs de Puerto-Cabello. — La grande plaine de sel et les *Samuros*. — Deux cimetières. — La route. — Hauts faits de Tiburcio. — Borburata. — Sa population et ses ressources. — L'instruction au Venezuela. — Paso Real. — Un chemin pavé de noix de coco. — Route de San Estéban. — *Mariquitas*. — *El Trapiche*. — Plantation de cacaotiers. — San Estéban. — La rivière. — Le climat. — Fabrication de fleurs en plumes.**

Parmi les villages à visiter dans les environs de Puerto-Cabello, on nous avait signalé Borburata, Paso Real et San Estéban. Un cocher indien, possédant l'une des rares voitures de louage de la localité, s'offrit à nous y conduire moyennant la somme de quinze piastres (60 francs). Nous partîmes donc, vers sept heures du matin, en commençant nos excursions par Borburata.

Nous n'avions négligé aucun confort. Tiburcio, assis à côté du cocher, tenait entre ses genoux un gros panier de provisions abondamment garni. Notre véhicule, sans être élégant, était spacieux, et l'on pouvait s'y étendre à l'aise.

Nous voici hors de la ville, traversant une vaste plaine, limitée d'un côté par une ceinture de buissons rabougris et de hauts cocotiers, et de l'autre par

les monts Hilaria, aux belles teintes bleues. Cette plaine, aride, sablonneuse, couverte de sel cristallisé, exhalant des miasmes infects, sert de charnier aux habitants de Puerto-Cabello, qui y jettent des cadavres d'animaux et des épaves de toutes sortes. Une nuée de vautours noirs, ressemblant aux *samuros* de Caracas, s'agitent sur ces débris en putréfaction, dont ils se gorgent en se les disputant à coups d'aile et à coups de bec. Ils se dérangent à peine sur notre passage. Quelques-uns de ces répugnants oiseaux, déjà rassasiés, et perchés les uns à côté des autres sur les cocotiers voisins, la tête entre les épaules, nous suivent des yeux d'un air hébété et morne.

L'horizon nous offre des aspects plus riants. A notre droite, au sommet d'une haute colline, s'élèvent les blanches murailles d'une petite forteresse faisant face au *Castillo Libertador*, et habitée par une cinquantaine de soldats nègres. Bien campée sur sa roche, elle rappelle les châteaux féodaux de la vieille Europe. Insuffisante pour la défense du port, elle pourrait protéger utilement Puerto-Cabello, en cas d'attaque dirigée de l'intérieur du pays contre la ville.

Plus près de nous, au bas de la colline dont nous venons de parler, nous retombons dans les scènes lugubres. Là sont deux cimetières, enclos de murailles; l'un, de médiocre dimension, ombragé d'arbres touffus, aux tombes soigneusement entretenues, est réservé aux membres des différentes communautés protestantes; l'autre, beaucoup plus grand, exposé en plein soleil, contenant quelques sépultures en marbre blanc, parmi lesquelles végètent des buissons d'euphorbe, est le

cimetière catholique. Le premier, de création récente, a été fondé par cotisation, sous les auspices de la colonie allemande, pour éviter tous démêlés avec le clergé local, qui refusait la sépulture aux dissidents.

Nos chevaux vont bon train, et bientôt nous tournons à gauche, suivant une large route parfaitement plane. D'une part, des rochers abrupts, sur lesquels croissent des cactus et des aloès, entremêlant leurs branches épineuses, parmi lesquels courent d'énormes lézards aux brillantes couleurs ; de l'autre, d'immenses lagunes, à demi desséchées, séparées les unes des autres par des mangles et des palétuviers. Il est évident que la mer couvrait autrefois toute cette partie du littoral, y compris l'emplacement actuel de Puerto-Cabello. Partout le sel abonde, même sur les versants des montagnes, où l'on en trouve jusqu'à dix et quinze pieds de hauteur. Nous voici bientôt dans une seconde plaine, plus monotone, plus sèche, plus désolée encore que la précédente, tout entourée de hautes cimes, dénudées et pierreuses.

Là, sur les bords du chemin s'élève une haute croix noire, plantée à la hâte dans un amas de galets et de cailloux ; ailleurs se présentent de grandes flaques d'eau ; sur nos têtes brille un ciel d'un bleu cru, sans le plus petit nuage, immuable et uniforme. Nos impressions devenaient de plus en plus pénibles, lorsque heureusement notre voiture fait un demi-tour et s'éloigne de la mer pour gagner l'intérieur des terres. Aussitôt le paysage s'anime et devient plus riant. Nous traversons une grande plantation de bananiers, serrés les uns contre les autres, ployant sous le

poids de leurs régimes, puis nous apercevons une grande *posada* bâtie sur le bord du chemin.

— Tiburcio, comment se nomme cet endroit? demandons-nous à notre Indien.

A notre grande surprise, silence complet de la part de Tiburcio. Il hoche la tête, fait la grimace et semble sur le point d'étouffer. Le cocher présente les mêmes symptômes; ils paraissent tous deux avoir la bouche pleine de bouillie.

Un pressentiment nous traverse l'esprit : nous saisissons notre panier de provisions..... Hélas! un excellent pâté de lièvre que nous avions fait ouvrir à notre départ, était entamé! Nos deux hommes, sans doute pour charmer leurs loisirs, n'avaient rien trouvé de mieux que de fourrer les doigts dans le pâté en question, et d'y puiser largement.

— Que signifie cette conduite? s'écria mon mari en prenant la boîte contenant le malencontreux pâté, et en la lançant au loin, parmi les herbes.

— *Todavia quéda bastante para ustedes*[1], répond Tiburcio sans se déconcerter et en faisant un signe au cocher.

Celui-ci, à notre grande surprise, arrête ses chevaux, descend de son siége, va fouiller dans les herbes et en retire le pâté.

— Voulez-vous nous en faire cadeau? nous demande-t-il en remontant sur son siége.

— Non! s'écrie Tiburcio, c'est moi qui suis le *sirviente* de la famille, c'est à moi qu'il revient!

[1] Il en reste encore assez pour vous.

Nous coupons court au différend en ordonnant au cocher de reprendre les rênes et de poursuivre le voyage. Pendant plus d'une demi-heure, nos gens continuent à se disputer, agrémentant leurs arguments de vigoureux *Caramba! Caraë!* Ils finissent par se partager le pâté, mais Tiburcio est forcé de céder à son compagnon la boîte en fer-blanc, que ce dernier veut rapporter à sa femme.

Borburata, où nous arrivons une heure et demie après avoir quitté Puerto-Cabello, est un joli village de cent cinquante à deux cents habitants. Autrefois port de mer, il se trouve actuellement à près de deux milles du rivage, dont il est séparé par des terrains ensablés. Nous faisons arrêter la voiture sous un beau manguier, croissant à l'angle d'une place publique, entourée de maisons, et tandis que Tiburcio et le cocher, entièrement réconciliés, vont boire un verre d'*aguardiente* pour digérer notre pâté, nous mettons pied à terre pour visiter les alentours, ce qui n'est pas long, le village ne se composant guère que de la grande place que nous avons sous les yeux. Dans le fond, une humble église; à droite et à gauche, de modestes habitations, sur le seuil desquelles on se groupe pour nous voir passer. A l'un des coins du square, nous observons cependant une charmante villa, entourée d'un beau jardin, et appartenant à un riche négociant de Puerto-Cabello.

Par delà la place, il n'y a que des ruelles qu'envahissent les herbes, et où s'élèvent, de distance en distance, de petits *ranchos* recouverts de feuilles de bananiers et habités par des gens de couleur. De

magasins, il n'y en a d'aucune sorte, sinon l'inévitable *pulperia,* contenant des marchandises à bon marché, achetées à Puerto-Cabello. Un bruit de voix enfantines nous révèle aussi une école, qui paraît même assez fréquentée. L'instruction primaire a été réorganisée au Venezuela par le général Guzman Blanco, et déclarée obligatoire par décret présidentiel du 27 juin 1870. Cette mesure, si féconde en résultats pratiques, honore son auteur et constitue l'un de ses meilleurs titres à la reconnaissance nationale. Il n'existe pas, en effet, de garanties de paix et de liberté où prédominent l'ignorance et la routine. Instruire le peuple, c'est enlever aux factieux les moyens de le tromper et de le corrompre.

Il existe actuellement au Venezuela deux universités, dont l'une à Caracas et l'autre à Mérida ; quatre colléges fédéraux, un collége d'ingénieurs, quinze colléges sectionaux, deux écoles nationales de filles, cinq écoles normales, onze cent trente-cinq écoles fédérales, trois écoles régimentaires et une école spéciale établie dans la forteresse de Maracaïbo.

Sans doute, il y a bien des progrès à réaliser dans ces divers établissements. L'instruction primaire dans les villages est encore bien faible, et l'enseignement supérieur, dans les villes, est peu approfondi. Les jeunes filles sont retirées des écoles beaucoup trop tôt, ayant à peine appris à lire et à écrire couramment leur langue maternelle. C'est assez dire qu'elles en sortent extrêmement ignorantes, sans notions des littératures étrangères et des sciences naturelles. Une fois chez elles, leur vie routinière se passe à faire un peu de

musique, à s'asseoir à leur fenêtre, à s'occuper de leur toilette, ou des racontars ayant cours en ville.

Quant aux jeunes gens, ils sont soumis à une discipline intellectuelle plus sérieuse, bien que celle-ci laisse encore beaucoup à désirer. Le Venezuela n'a pas encore produit de savants illustres, mais on y rencontre déjà quelques hommes d'une valeur réelle, dont les travaux ont été remarqués et méritaient de l'être. Citons parmi ces derniers M. Aristides Rójas, frère du ministre du Venezuela en Angleterre, pour ses belles notices historiques et philologiques; MM. Antonio Leocadio Guzman et Rafael Seijas, pour leurs consciencieuses études sur la législation comparée; M. Andrès Bello, qui s'est fait apprécier, même en Espagne, comme critique et grammairien; M. Fernand Bolet, pour ses recherches sur l'histoire naturelle, et enfin M. Baralt, auteur d'une intéressante histoire du Venezuela.

Les sciences exactes proprement dites ont été peu cultivées. L'astronomie, les hautes mathématiques, la géologie, la chimie, n'ont guère d'adeptes. Leur enseignement, comme nous le disions précédemment, est complètement négligé dans les écoles, même supérieures, et c'est là une des parties les plus défectueuses du programme des études. Les beaux-arts, au Venezuela, sont encore dans leur enfance.

Parmi les peintres vénézuéliens, nous ne trouvons à mentionner que MM. Jovar y Jovar et Herrera, qui tous deux vivent à l'étranger. Les sculpteurs indigènes sont encore plus rares et ne s'élèvent même pas jusqu'à la médiocrité. Le génie national se révèle, au

contraire, avec beaucoup de force dans les œuvres poétiques et littéraires. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, qui mérite d'être traité longuement.

Si l'instruction est relativement inférieure au Venezuela, on doit tenir compte cependant, des difficultés que présente la diffusion des sciences dans un pays neuf,. dont la population est encore clair-semée, et qui ne dispose que de ressources restreintes.

Reprenons notre narration où nous l'avons laissée, c'est-à-dire à Borburata. Après y avoir erré un temps suffisant, nous enjoignons à notre cocher de nous suivre avec sa voiture, au pas, et nous reprenons pédestrement la grande route, cherchant un endroit ombragé, afin d'y déjeuner sur l'herbe, à la bohémienne. Nous avisons bientôt un joli ruisseau aux bords tapissés de mousse, s'écoulant sous les rameaux verdoyants de quelques grands arbres. Le site nous convenant, Tiburcio reçoit l'ordre d'y déposer le panier aux provisions, encore bien fourni, malgré la disparition du fameux pâté de lièvre.

Notre retraite champêtre était délicieuse; il fallait le temps de déjeuner, de faire des bouquets, de collectionner des plantes et des insectes; aussi y fîmes-nous une longue station, aspirant à pleins poumons un air pur et embaumé. Il était plus de cinq heures lorsque nous rentrâmes, assez fatigués, à Puerto-Cabello.

Le jour suivant, notre attelage de chevaux gris fut de nouveau mis en réquisition. Il s'agissait cette fois d'aller à Paso Real. Nous n'y trouvâmes qu'une misérable *posada,* située à mi-chemin du village de Guaiguaza. La route qui y conduit offre une particularité

des plus étranges : elle est pavée, sur un espace de plus d'un kilomètre, d'écorces de noix de coco. Les roues y faisaient des plongeons fantastiques, dont nous subissions les contre-coups; aussi nous sentions-nous médiocrement disposés à admirer les plantations de cocotiers qui bordaient la voie, ainsi que la jolie rivière qu'il nous fallut passer à gué, par deux fois, durant le voyage. Les secousses se succédaient sans relâche, et nous arrachaient des exclamations qui n'avaient rien d'admiratif. Nous revîmes avec joie les ornières des rues de Puerto-Cabello, dont au moins nous avions l'habitude.

Si notre excursion à Paso Real ne nous a laissé que des souvenirs peu agréables, nous n'en dirons pas de même de la promenade que nous fîmes, quelques jours plus tard, à San Estéban.

Ce petit village est situé dans les montagnes, à une lieue environ de la ville. Il se compose d'une réunion de ravissantes villas, disséminées parmi d'épais fouillis de verdure, sous les ombrages desquels serpente un cours d'eau, le *San Estéban*, dont les capricieux méandres sont des plus pittoresques. Ces villas appartiennent à des négociants du port, qui y vivent avec leur famille, ne se rendant dans la cité voisine qu'aux heures de bureau. L'un d'eux nous invita à passer quelques jours dans sa maison de campagne, l'une des plus jolies de l'endroit. Une telle offre était tentante, et nous l'acceptâmes avec plaisir.

Pour se rendre à San Estéban, on traverse la grande plaine sablonneuse qui s'étend au sud de Puerto-Cabello; mais au lieu de suivre la route de gauche qui

conduit à Borburata, on prend celle qui part d'entre les deux cimetières, et se dirige vers les montagnes. Celle-ci présente une série de tableaux charmants. Elle s'engage d'abord dans un étroit défilé que dominent de hautes collines pierreuses. A l'entrée de ce passage, appelé le *Portachuelo*, on jouit d'une vue très étendue de la ville, entourée de ses lagunes, ainsi que du port et de la haute mer. En sortant du *Portachuelo*, on se trouve sur une pente, formant une courbe, inclinant vers la droite. La végétation devient plus épaisse, et dans les hautes herbes, des deux côtés de la route, sur le sol, parmi les rameaux des arbres, l'exubérante vie tropicale se manifeste de mille manières. Des tourterelles s'élèvent avec rapidité sous les pieds des chevaux, et vont s'abattre sur le sable, à deux cents pas plus loin; de petites perruches vertes, connues dans le pays sous le nom de *mariquitas*, sautent de branche en branche en poussant des cris assourdissants; des couleuvres, des lézards verts glissent parmi les feuilles sèches; l'air est rempli du bourdonnement des insectes, butinant parmi les fleurs. On aperçoit enfin une maison, très délabrée, la seule qui existe entre Puerto-Cabello et San Estéban. C'est une ancienne sucrerie, *El Trapiche*, aux murs encore noirs et enfumés. A partir de ce point, la beauté du paysage devient remarquable. La route, tantôt large, tantôt étroite, monte, descend, serpente au pied des collines, sous un dôme de feuillage, du haut duquel tombent des guirlandes de lianes fleuries. A droite, s'étend une plantation de cacaotiers, appartenant à M. Emmanuel Matos, dont les arbres, placés à quelques mètres les

uns des autres, et protégés contre les ardeurs du soleil par des *binares* (*erythrina umbrosa*), portent sur leur tronc leurs gros fruits rouges et bruns, sillonnés de raies noires, ressemblant à des concombres.

Le cacao vénézuélien est supérieur à toute autre variété connue ; aussi le cultive-t-on sur tout le littoral et même ailleurs, dans les terres chaudes. La fréquence des révolutions, en éloignant momentanément les travailleurs, a nui cependant au développement de cette exploitation, qui ne doit son maintien qu'à l'excellence de ses produits. Le cacaotier exige un climat chaud et humide, conditions parfaitement remplies dans la plantation dont nous parlons, arrosée par le Rio San Estéban, et où la température ne s'abaisse guère au-dessous de 26° Réaumur.

La plante est indigène au Venezuela, et on la rencontre à l'état sauvage dans les forêts de l'Orénoque. Les Espagnols, guidés par l'exemple des Mexicains, furent les premiers à en tirer parti. Elle ne produit fructueusement qu'après cinq ou six ans. Les fleurs, extrêmement petites, apparaissent sur l'écorce du tronc. Un arbre produit annuellement, en moyenne, deux kilogrammes de fruits, qui se vendent sur les marchés européens à raison de trois à quatre francs le kilogramme, selon la qualité.

Nous longeâmes l'hacienda Matos pendant environ un quart d'heure, l'entrevoyant derrière une haie de bananiers et d'arbres à pain, ces derniers portant de grandes feuilles dentelées, d'un vert sombre. Bientôt nous tournâmes à gauche, et nous nous engageâmes dans une splendide allée d'arbres de toutes essences,

palmiers, manguiers, acajous, bizarrement entremêlés.

— Nous voici à San Estéban, nous dit notre cocher.

— Comment! mais où donc est le village?

On l'apercevait à peine en effet, chacune des villas qui le composent étant cachée derrière un rideau de verdure. Qnelques cases de nègres apparurent un instant groupées le long de la route, puis les habitations s'égrenèrent de nouveau, voilées d'ombre, évitant les regards curieux.

Notre voiture s'arrêta enfin devant une jolie maison, garnie d'une véranda, entourée de jardins, gaie, ouverte à la brise, fleurie de roses. Un accueil charmant, dont nous conservons un agréable souvenir, nous y attendait, et nous prîmes gaiement possession de notre asile champêtre.

Nous y trouvâmes fort à faire. Que de ravissantes promenades occupèrent notre temps durant ces jours de villégiature! Tantôt nous escaladions les rochers à la poursuite de papillons dignes de l'écrin d'une fée; tantôt nous errions du côté de la rivière et des bois qui la longent. Parfois, nous déchaussant, nous entrions bravement dans l'eau, et marchant sur un sable doux comme du velours, nous suivions le Rio dans ses capricieux méandres, prêtant l'oreille aux bruits d'alentour. Si quelque endroit bien ombragé, bien solitaire, s'offrait à notre vue, nous nous y installions dans l'herbe, tout entiers à nos impressions, et oublieux de la vie tumultueuse des foules. Il n'est pas mauvais, de temps en temps, de se rapprocher de la nature. On en revient mieux préparé aux luttes pénibles, souvent tristes, de l'existence quotidienne.

Les eaux du Rio San Estéban sont très fraîches et d'une remarquable limpidité; on y pêche d'excellents poissons et de délicieuses écrevisses.

L'un des membres de la famille qui nous avait offert l'hospitalité, M. Kempf, avait appris à connaître, durant un long séjour à San Estéban, les plus jolis sites de la rivière. S'occupant avec succès de photographie dans ses moments de loisir, il nous fit la gracieuseté de nous donner une collection de vues prises par lui, avec un véritable sentiment artistique, dans le village et ses environs. Nous en présentons quelques-unes à nos lecteurs, tout en regrettant de ne pouvoir en reproduire davantage, tant elles sont exactes, fidèles et intéressantes.

On aime les arts dans cette colonie étrangère, transportée sous un ciel tropical. On me cita un jour une Allemande, madame Simmons, habitant la localité, et qui fabriquait à la perfection des fleurs et autres objets en plumes d'oiseaux.

Comme j'exprimais le désir de la voir, la fille de notre hôte, une jolie jeune peasonne de vingt ans, me proposa de me conduire chez elle. Nous arrivâmes donc le lendemain devant un riant chalet, couvert de plantes grimpantes et à demi caché sous un bouquet d'arbres. Nous fûmes salués à notre arrivée par les aboiements de trois ou quatre petits chiens et le sifflement d'un énorme boa, confiné dans une cage sous la véranda.

Madame Simmons apparut bientôt en personne, et nous montra avec complaisance des corbeilles de roses, de jasmins et de tulipes, faites de plumes de toutes couleurs, nuancées avec beaucoup de goût et d'habileté.

Comme je la complimentais sur son talent, elle me répondit qu'elle venait de faire un envoi important à Caracas, s'excusant de ne pouvoir présenter un assortiment plus complet, tandis qu'il me paraissait difficile de mieux faire. Ses créations me rappelaient les plus jolis spécimens du même genre, venant du Brésil, où ce travail constitue une véritable industrie.

## CHAPITRE XVI

Projet d'ascension à *la Cumbre*. — Préparatifs de voyage. — Nos *péons*. — Départ. — La « pierre des Indiens ». — Campanero. — Le pont du Diable. — *Paso Hondo*. — Manière de passer la rivière. — Récits de Lorenzo. — Chansons populaires. — La forêt vierge. — *La Soledad*. — *Palo Bonito*. — *Ahi mismo!* — *Los Canales*. — Arrivés au sommet!

On nous avait parlé d'une excursion très-intéressante à faire, mais fort pénible, voire même au-dessus de nos forces, d'après les habitants de Puerto-Cabello. Il s'agissait de l'ascension de l'un des trois pics principaux de la chaîne de l'Hilaria, le plus élevé d'entre tous, *la Cumbre* ou sommet du groupe. On nous citait tel touriste qui, étant arrivé jusqu'à mi-chemin, avait renoncé à l'entreprise; tel autre qui s'était évanoui de fatigue pour avoir voulu y persister. Ces exemples, loin de nous effrayer, nous inspirèrent le désir de tenter à notre tour l'aventure et d'essayer de la mener à bonne fin. Notre hôte s'offrit à nous accompagner, et comme il connaissait parfaitement le pays, sa coopération était précieuse. Le voyage fut donc décidé, et les préparatifs se firent en conséquence, malgré la désapprobation générale. Les serpents abondaient, disait-on, dans les hautes herbes; un jaguar avait été vu rôdant

au bas de la montagne; peu s'en fallait qu'on ne portât notre deuil. Dans l'intervalle, nous faisions préparer notre équipement, nos vivres, et nous enrôlions cinq *péons*, indiens et nègres, comme porteurs et guides.

Au jour fixé, à six heures du matin, tout notre monde se trouva réuni et disposé au départ. Un soleil radieux éclairait la campagne, l'air était frais, délicieux; la nature entière souriante et belle. Nous prîmes le café à la hâte; les bagages furent divisés en cinq lots, qui furent répartis entre les péons. Leur chef, Lorenzo Rivas, un vieux et robuste nègre, n'était pas le premier venu : il avait combattu sous les ordres de Bolivar durant la guerre de l'Indépendance, et s'était retiré du service avec le grade de colonel; trois autres des péons étaient de race indienne et se nommaient Abelardo Yánes, Aquilino et Monasterio. Le cinquième était un petit mulâtre de quatorze ans, appelé Jésus-Maria, qui nous accompagnait en qualité de volontaire. Tous prirent allègrement leur charge, passablement pesante, car indépendamment des provisions de bouche, nous nous étions munis de linge et de chaussures de rechange, ainsi que des indispensables *cobijas*. Chacun de nos guides avait de plus son *machete*, pour se frayer une voie dans le taillis. Mon mari et notre hôte étaient armés de fusils; quant à moi, je m'étais contentée d'un couteau de chasse, que je portais bravement à la ceinture.

Nous voici en route, suivant à grands pas un chemin étroit menant à Campanero, un hameau que nous verrons plus loin. — De petits *ranchos* habités par des gens de couleur s'offrent çà et là à notre vue, laissant

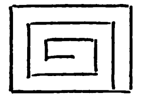
échapper leur joyeuse population, qui nous crie de loin et sur tous les tons :

— *Adios! que le vaya bien!*

Au delà de ces habitations, le sol devient bientôt plus inégal, et nous rencontrons des blocs de rochers, bordés d'épais buissons, qu'il faut contourner ou gravir. Entre des rideaux de verdure, au bas d'une pente rapide, nous apercevons le Rio de San Estéban coulant avec un bruit assourdissant sur des roches désagrégées. Nous montons, nous descendons, nous traversons de petits ruisseaux, et nous arrivons enfin devant un grand roc entouré d'un cadre de feuillages, que notre hôte nous désigne du geste, en nous disant :

« La pierre des Indiens. »

C'était un bloc carré de deux mètres de hauteur sur trois mètres de largeur, portant sur sa surface quelques hiérogryphes creusés dans la pierre et à demi effacés par le temps. Ces hiéroglyphes, au nombre de quatre, sont tous semblables, quoique placés dans différentes directions. Ils affectent la forme ci-dessous :



dont on retrouve le type au Mexique, au Pérou et en Colombie.

Quelle est leur signification? Ces carrés successifs, s'agrandissant en s'éloignant d'un centre, indiquent-ils une série d'années de quatre saisons, et leur ensemble rappelle-t-il une date mémorable dans l'histoire des populations indigènes? Tout est conjecture à cet égard,

et nous devons nous borner à le constater. On ignore l'origine des peuplades qui élevèrent sur le bord du Mississipi les monts fortifiés qu'on y découvre encore de nos jours; on connaît à peine les étranges migrations des Aztèques mexicains, ainsi que la date de la fondation et de la ruine des villes oubliées du Yucatan et du Pérou. Le passé du continent américain est encore plein de mystère, et c'est à peine si les patientes et laborieuses études des explorateurs modernes en ont fait deviner quelques phases. Nous en savons assez cependant pour avoir acquis la preuve que, là aussi, de vaillantes races se sont attachées à organiser les forces sociales, à les fusionner dans l'œuvre commune, à les rendre utiles et fécondes. Il est regrettable que d'immenses désastres, dont le souvenir même s'est effacé, les aient arrêtées dans leur essor. Si elles avaient pu se développer sans interruption en suivant la voie où elles s'étaient engagées, il est probable que de vastes territoires, aujourd'hui abandonnés, seraient acquis à la civilisation et enrichiraient l'humanité de leurs trésors.

Tandis que nous nous abandonnions à ces réflexions, nos péons, indifférents et passifs, n'attendaient qu'un signal pour reprendre leur marche. Ils remirent promptement le sac au dos et partirent en éclaireurs pendant que nous suivions plus lentement, fouillant les herbes, à la recherche d'insectes et de plantes. Vers huit heures, nous atteignîmes Campanero. Nous n'y trouvâmes qu'une grande masure, fort délabrée, servant jadis d'auberge aux muletiers. A quelque distance de cette ancienne *posada*, sur les bords du Rio San Estéban, vivent quelques familles habitant de misé-

bles *ranchos* et formant la population du hameau. On a donné à celui-ci le nom de Campanero, ou de « sonneur de cloches », à cause d'un oiseau, très-abondant dans ces parages, et dont le chant ressemble à s'y méprendre à une sonnerie lointaine.

Après une courte halte, on reprit la route, alors réduite à un étroit sentier, encombré de branches et de troncs d'arbres renversés. Des oiseaux de toutes sortes voletaient sous la feuillée. Les péons, très-excités, avaient emprunté les fusils et épiaient le gibier, qu'ils ne parvenaient pas à apercevoir.

La température était humide et pénétrante, et nous marchions sur un tapis de mousse, de feuilles mortes et de ramilles, imprégnées de rosée. Nous nous sentions mal à l'aise, oppressés, haletants. Il avait été convenu de s'arrêter pour déjeuner à un endroit de la rivière nommé Paso Hondo, et où nous devions être vers onze heures. La conversation commençait à languir, et les regards se portaient vers les sacs aux provisions.

— Arriverons-nous bientôt? demandai-je à Lorenzo Rivas, qui me suivait.

— Il y a encore le pont du Diable, un assez mauvais passage, répliqua-t-il en hochant la tête.

Et comme je le regardais avec inquiétude :

— Nous sommes maintenant sur du velours, continua-t-il, en comparaison de ce qui nous attend plus tard; si la *niña* le désire, il est encore temps de retourner à San Estéban.

Et sur mon observation que j'espérais bien aller jusqu'au bout, le vieux colonel nègre grogna tout bas, de façon que je pus l'entendre :

— *Mujeres no se deben meter en estas cosas*[1]!

Ce n'était pas rassurant pour l'avenir, ce qui me fit hâter le pas.

Nous parvînmes enfin, assez échauffés, au pont du Diable. C'était un ravin profond, garni de toutes parts d'une végétation exubérante. Il s'agissait d'y descendre et de remonter ensuite du côté opposé. Les péons déposèrent leur charge sur le sol et saisirent leur *machete* pour nous frayer une voie. La pente était extrêmement raide; aussi fûmes-nous obligés de nous accrocher aux branches, et de descendre pas à pas, avec mille précautions pour ne pas tomber. Les provisions, soigneusement empaquetées dans des *cobijas,* furent roulées jusqu'au fond du ravin, où nos hommes les reprirent pour monter le versant opposé.

Il était onze heures, et le soleil se faisait de plus en plus sentir; nous avions faim, nous commencions à nous fatiguer; aussi fut ce avec bonheur que nous aperçûmes enfin la rivière. Ici une nouvelle difficulté nous attendait. L'eau était si profonde, et les quartiers de rochers qui émergeaient à sa surface, si éloignés les uns des autres, qu'on ne pouvait songer à passer le torrent en sautant de pierre en pierre. Après un moment de délibération, il fut convenu que l'un de nos péons, Aquilino, nous prendrait successivement sur ses épaules et nous porterait sur l'autre rive. C'était un jeune Indien de haute taille, au torse vigoureux, aux membres athlétiques. Il se débarrassa de ses vêtements en un tour de main, entra dans l'eau qui lui

[1] Les femmes ne doivent pas se mêler de ces choses-là.

montait jusqu'à la poitrine, et nous passa sans accident. Les bagages suivirent la même route, grâce aux soins de ses compagnons.

Un grand rocher plat, ressemblant à un dolmen, s'élevait à l'endroit où nous étions arrivés. Le couvert y fut mis, et nous y déjeunâmes de fort bon appétit. Nos péons, mis en gaieté par la vue des provisions, causaient joyeusement entre eux, se racontant les histoires les plus fantastiques sur leurs courses dans les montagnes, et chantant en chœur des refrains populaires :

Ah caramba! valecito
Que tirano es el amor,
Para una sola paloma
Que haya tanto cazador!

Et cet autre, connu dans tout le pays, et qui a été mis en musique par le compositeur italien Gallignani, durant son séjour à Caracas :

Cuando la perica quiere
Que el perico vaya á misa,
Se levanta bien temprano
Y le plancha la camisa :
Ay perica! Ay perica!

— Savez-vous beaucoup de chansons? demandâmes-nous au vieux colonel.

— *Ay! un monton!* nous répondit Lorenzo en riant; quand nous étions dans les *llanos*, à la suite du général Paez, et qu'on avait préparé le campement de nuit, nous allumions de grands feux, et c'est alors qu'il eût fallu nous entendre chanter!

Et pour nous en donner un exemple, il se mit à crier à tue-tête :

Mi caballo y mi mujer
Se murieron á un tiempo;
Al diablo la mujer!
Es el caballo que lloro...

Mon cheval et ma femme
Sont morts en même temps;
Au diable la femme!
C'est le cheval que je pleure.

Puis redevenu sérieux, le nègre ajouta d'une voix triste et lente :

— C'était le bon temps que celui-là. Nous aimions nos chefs, et nos chefs nous aimaient. Nous décrochions nos grades à la pointe de l'épée, tandis que les généraux d'aujourd'hui ne savent pas comment tenir un fusil.

— Vous rappelez-vous bien Bolivar? lui demandai-je en souriant.

— *Como no!* Je me le rappelle comme si je l'avais quitté d'hier, et cependant je n'avais que vingt ans quand il mourut. Ah! c'était un fameux homme!

— Quelle figure avait-il?

Le vieillard réfléchit un instant, puis il dit lentement :

— Il était maigre et de taille moyenne; ses yeux étaient bruns, doux, et semblaient toujours tristes. Sur le champ de bataille, il était tout changé, et alors, *caramba!* c'était un vrai lion! Puis changeant de sujet pour échapper à l'émotion qui le gagnait :

— Allons, allons, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, voici midi, et il est temps de lever le camp. Nous devons arriver là-haut avant qu'il fasse nuit!

A partir de Paso Hondo commença une ascension fantastique; le versant de la montagne était tellement raide que nous n'avançions qu'en nous hissant au moyen des branches que nous saisissions au passage. Toute trace de sentier avait disparu, et nous suivions nos guides. Parfois, escaladant des blocs de rochers, nous devions nous aider de nos genoux et de nos mains; à tous moments nous faisions des chutes sur la mousse et les feuilles, qui nous faisaient glisser à chaque pas. Les rayons du soleil n'arrivaient pas jusqu'à nous; un impénétrable dôme de verdure s'étendait au-dessus de nos têtes et entretenait dans la forêt une constante humidité. Il faut ainsi avoir traversé les solitudes sylvestres de l'Amérique équatoriale pour se faire une idée de cette lutte pour l'existence constatée par les naturalistes entre des milliers de germes, se disputant l'espace, se mêlant, se confondant, s'étouffant les uns les autres. Décrire ces plantes de tous genres qui nous entouraient, serait une tâche au-dessus de nos forces. Les arbres étaient couverts d'orchidées de toutes sortes, dont les fleurs formaient des points lumineux dans une masse sombre de bulbes et de feuilles. De superbes cattleyas aux larges pétales, des odontoglossum aux longues grappes fleuries de toutes couleurs répandaient au loin leurs âpres parfums.

Ailleurs, le tableau se modifiait. Les broussailles, les groupes d'aloès et de cactus n'étaient plus visibles. On n'apercevait que des géants végétaux, reliés les uns

aux autres par de longues et flexibles lianes. Devant nous la montagne, toujours aussi raide, aussi ardue; derrière nous une pente vertigineuse, ressemblant à un précipice béant.

— Comment appelle-t-on cette partie de de la forêt? demandai-je à Lorenzo Rivas.

— *La soledad*[1], me dit-il.

Et c'était une solitude, en vérité, que les oiseaux même semblaient fuir. On n'y entendait aucun chant, aucun cri : tout y était silence et mystère. La scène avait quelque chose de si solennel, que nous en subissions, malgré nous, l'influence, marchant à la file, tête basse et sans proférer une parole.

Vers quatre heures de l'après-midi, arrivés à une altitude supérieure, nous commençâmes à constater un refroidissement de température. Un brouillard épais, se résolvant en pluie fine, nous enveloppait de ses voiles.

Nous marchâmes ainsi presque au hasard pendant un quart d'heure, ne distinguant que les objets les plus proches. Tout à coup, sans transitions, par une brusque saute du vent, nous revîmes le soleil plus étincelant que jamais. Au-dessous de nous, dans de profondes vallées, s'accumulaient des masses de nuages aux reflets bleuâtres et métalliques. Un palmier isolé, d'une espèce différente de ceux que nous avions vus jusqu'alors, s'élevait sur un talus voisin, entouré de buissons rabougris.

De là le nom de *Palo-Bonito* ou de « joli mât »

[1] La solitude.

donné à cet endroit par les chasseurs indiens. Il est dégarni d'arbres sur un espace d'environ dix-huit mètres.

En rentrant sous bois, nous y fûmes accueillis par des sons assourdissants. Un nuage noir se forma au-dessus de nos têtes et passa rapidement dans les airs. Il était formé par une légion de perroquets, que notre approche mettait en fuite. Les péons mirent rapidement le fusil à l'épaule, mais les rusés oiseaux se tenaient à distance.

— *Demonios !* leur cria Lorenzo en leur montrant le poing.

Puis se tournant vers ses compagnons :

— Allez, dit-il, et revenez-nous avec un gibier quelconque.

Deux des péons, obéissant au mot d'ordre, gravirent la côte, et deux autres restèrent en arrière.

— Dans une heure, ajouta leur chef, soyez à *Los Canales ;* bonne chance, *muchachos !*

Le vieux colonel revint ensuite vers nous.

— Arriverons-nous bientôt? lui demandai-je.

— *Ahi mismo ! Ahi mismo !* me répondit-il avec un sourire.

En dépit de ses allégations, nous fîmes au moins une lieue de plus sans voir rien de nouveau ; nous étions en route depuis sept heures du matin, et il était cinq heures de l'après-midi ; aussi devenions-nous de plus en plus indifférents aux beautés du paysage. Nous avions chaud, nous avions soif, et nous commencions à désirer le repos.

— Voyons, parlons sérieusement, colonel, dis-je au

vieux nègre — toujours alerte malgré ses soixante-dix ans et le lourd fardeau qu'il portait; — allons-nous bientôt arriver à *la Cumbre?*

— *Ahi mismito!* répliqua-t-il d'un ton sarcastique. Cette fois, il me fit perdre patience.

— Il y a une éternité que vous me dites cela, exclamai-je, et nous sommes toujours au même point!

Lorenzo se dérida de plus en plus, ce qui augmenta ma mauvaise humeur, et répéta sur le même ton qu'auparavant :

— *Un momentico, niña, ahi estamos!*

Je pris le parti de ne plus desserrer les dents, et je continuai à marcher, tout en maudissant la série des diminutifs espagnols qui, dans les circonstances actuelles, me semblaient passablement dérisoires.

Vers six heures nous parvînmes à l'endroit nommé *Los Canales,* sur les bords d'un petit ruisseau où les péons devaient venir nous rejoindre. Nous nous assîmes avec bonheur sur un tapis d'herbe et de mousse, puis nous étanchâmes notre soif. L'eau du ruisseau était fraîche et nous parut délicieuse. Des plantes aux larges feuilles, diaprées de vives couleurs, croissaient autour de nous. Des épis fleuris les dominaient çà et là, comme des fusées bleues ou rouges, au rayonnement permanent. Nous éprouvions une sorte de remords à fouler aux pieds tant de précieux spécimens végétaux, que nous avions vu soigner avec tant d'amour sous les serres d'Europe.

Un cri perçant vint interrompre brusquement nos rêveries. C'était le petit mulâtre Jésus-Maria, qui annonçait ainsi sa présence.

Il jeta à terre, tout triomphant, trois perdrix qu'il avait abattues. Ses compagnons le suivaient de près, mais n'avaient pas été aussi heureux ; ils ne rapportaient que deux ou trois *conotos* et quelques *galgulos*, c'est-à-dire un médiocre gibier.

Après avoir prolongé notre halte quelques minutes de plus, afin de donner le temps à nos Indiens de reprendre haleine, nous continuâmes notre pénible ascension. Il faisait froid, et nous nous sentions tellement fatigués, que nous nous traînions à peine. Le soleil avait disparu de l'horizon, et quelques pâles étoiles scintillaient déjà au ciel. Des bruits secs, suivis de sifflements, indiquaient que les reptiles commençaient à s'agiter dans l'herbe. Exténuée, à bout de forces, je me tournai une fois de plus vers Lorenzo :

— Dites-moi la vérité, lui dis-je; est-ce encore bien loin?

— Oui, très-loin, répliqua-t-il d'un air grave, mais avec un clignement malicieux des paupières.

Nous fîmes encore quelques pas.

— Nous y sommes! cria le vieux nègre en éclatant de rire.



Notre campement à *la Cumbre*.

nier, en complétèrent l'installation. Notre case était close de trois côtés; le quatrième, en face du foyer, était ouvert; le sol, à l'intérieur du *rancho*, fut couvert d'un lit de fougères et de feuilles sèches.

Nos péons, malgré la marche forcée qu'ils venaient de faire, étaient aussi actifs que jamais. Ni le petit mulâtre qui n'avait que quatorze ans, ni le vieux Lorenzo qui en comptait soixante-dix, ne semblaient fatigués. Ils causaient gaiement, enchantés de leur journée, qui faisait diversion avec leur travail monotone de chaque jour. Les provisions furent étalées sur de grandes feuilles de papier, servant de nappe; nous fîmes le cercle et nous dînâmes joyeusement. La chaleur du foyer ajoutait à notre confort, d'autant plus que le thermomètre ne marquait plus que 8° Réaumur au-dessus de zéro.

Nous devions former un groupe assez pittoresque, affublés de nos cobijas, éclairés par de grandes flammes rouges, entourés de massifs de verdure, les fusils et les *machetes* à portée de la main, les bagages disséminés sans ordre, à l'entrée d'un *rancho* temporaire. Malgré l'altitude de notre camp, situé à plus de cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, nous nous trouvions encore en pleine forêt. Des acajous, des palmiers, des bananiers sauvages se dressaient autour de nous, dessinant dans l'ombre leurs silhouettes noires, marquées çà et là de vives lueurs.

Le repas fut expédié avec un entrain superbe. Nos péons, de fort belle humeur, ne tarissaient pas en anecdotes curieuses, surtout le vieux Lorenzo, qui avait longtemps habité les *llanos*.

— C'est dans les plaines, disait-il, qu'il faut avoir bon pied et bon œil. Un jour que je longeais une grande laguno, voilà que mon cheval, *El Modregon,* une bête solide, se met à dresser les oreilles, à trembler de tous ses membres et à reculer comme s'il avait vu la terre s'ouvrir sous ses pieds. *Caramba!* j'allais jouer de l'éperon, lorsque j'aperçus parmi les broussailles, à une portée de fusil, un taureau qui piétinait le sol, tendait le cou et se battait les flancs avec sa queue. Un grand serpent, dont le corps était à moitié dans l'eau, l'avait saisi par les naseaux. C'était un *anaconda* ou *madre de agua,* de plus de trente pieds de long, et gros comme une poutre. Le taureau se défendait et cherchait à s'écarter de la lagune; le serpent lui laissait faire quelques pas, puis, se contractant, le ramenait en avant, absolument comme ferait un pêcheur ayant un poisson au bout de sa ligne. C'était horrible, et j'étais à moitié mort de peur. Enfin le taureau tomba sur les genoux, les yeux hors de la tête, la langue pendante, et l'*anaconda,* se roulant sur lui, l'entraîna parmi les roseaux. Je vous assure que le *El Modregon* et moi nous en avions assez, et nous galopâmes si bien que moi j'en galope encore!

Une volée de *caraï!* et autres interjections accueillirent l'histoire du vieux colonel. Toute fantastique qu'elle paraît, il est plus que probable qu'elle est vraie. Nous avons vu nous-mêmes, au musée de Caracas, une peau de l'un de ces serpents, de très-grande dimension. La tête malheureusement y manque. Ces reptiles ont les mœurs du boa; ils quittent rarement les grands marécages de l'intérieur du pays.

Lorenzo Rivas, tout en discourant, s'était animé, avait fait de grands gestes, ce qui avait mis son bras droit à découvert. J'y remarquai une énorme cicatrice, encore rougeâtre.

— Qu'est-ce cela? dis-je au vieillard.

— Un souvenir d'une maudite créature, d'un véritable démon.

— D'une femme?

— Non! non! Que Dieu les bénisse! Du *caribe!*

— *Ay chico!* ne parlons pas de ce diable, cria Abelardo.

— Mais enfin, qu'est-ce que le caribe?

— Une peste! une vermine! un monstre! Figurez-vous un petit poisson pas plus grand que cela — et le colonel montrait sa grosse main noire — qui vous dévore un homme comme nous mangerions de l'*arepa*[1]. Il y en a par milliers dans les rivières des *llanos,* et malheur à tout ce qui tombe à l'eau. Ils sont là par nuées, mordillant de ci, de là, de sorte qu'un nageur n'a pas le temps d'atteindre l'autre bord. Ils sont pires que les caïmans!

— Et comment avez-vous été blessé?

— Je pêchais sur les bords du Guárico et j'avais déjà pris au filet des douzaines de *bagres,* de *payares* et de *caribes,* lorsque Dolores, *mi amiga,* dit le colonel d'un ton significatif, vint m'avertir en courant que le général Paez avait reçu avis qu'une troupe d'Espagnols venait de s'emparer d'un corral, et qu'il avait donné l'ordre du départ pour aller les combattre. J'eus

[1] Pain de maïs.

peur de manquer à l'appel, et, dans ma précipitation, je mis mon bras dans l'eau pour en retirer mes filets. Vous voyez ce qui en résulta !

— Ces poissons doivent avoir les dents très-fortes?

— Je le crois bien! Les canailles mâcheraient du métal! Ils sont si voraces qu'ils s'attaquent souvent entre eux; ils se jettent même sur les caïmans et vont rudement vite en besogne!

— Le colonel dit la vérité, observa gravement Aquilino, qui, lui aussi, avait vécu dans les llanos, et la *señora* peut le croire. A l'entrée de l'Orénoque, il y a des Indiens qui vivent dans des huttes, sur les arbres, au-dessus des plaines inondées. Comme ils n'ont pas de terre pour mettre leurs morts, ils leur attachent une corde autour du corps et laissent tomber le cadavre à l'eau. Les *caribes* sont là et en ont bientôt fini. Deux heures plus tard on relève la corde au bout de laquelle il n'y a plus qu'un squelette, dont on met alors les os dans des corbeilles de jonc qu'on suspend aux branches supérieures des arbres.

— Allons nous coucher, s'écria Lorenzo, il n'est pas bon de tant parler la nuit!

Nous étions exténués, et la proposition du vieux nègre reçut l'assentiment général. Les ustensiles de cuisine furent rangés aussitôt; de nouveaux fagots furent jetés au feu, et nous nous retirâmes dans le *rancho,* où nous nous allongeâmes avec volupté sur nos lits de feuilles sèches. Les fusils, soigneusement chargés, étaient à portée de la main. Les péons se couchèrent également, sauf Monasterio, chargé d'entretenir le feu pendant deux heures, pour être relevé plus

tard par un de ses compagnons, et ainsi de suite jusqu'au jour.

Malgré la fatigue dont j'étais accablée, j'avais de la peine à m'endormir. Mille bruits étranges parvenaient jusqu'à moi, parmi lesquels je distinguais la sinistre huée du hibou, les cris affreux des singes hurleurs, le bruissement des feuilles sèches indiquant le passage d'un reptile, les glouglous cadencés du *guacharo,* une sorte d'engoulevent; le bourdonnement d'insectes de toutes espèces, qu'attirait notre foyer; le murmure du vent entre les feuilles, et, à de longs intervalles, jetant une note douloureuse dans ce concert nocturne, le sifflement plaintif et prolongé du *paujie*.

Je me tournais de côté et d'autre sans parvenir à fermer les yeux. Un moment, me soulevant à demi, je regardai au dehors. La nuit était noire, sauf près du *rancho,* sur lequel le feu projetait ses lueurs rouges. L'Indien de garde, accroupi à quelques pas de nous, enveloppé de son *poncho,* fumait une cigarette. Mon mari, notre hôte de San Estéban et les péons, dormaient paisiblement. J'allais essayer d'en faire autant, lorsque j'entendis un petillement dans le feu. Je me penchai en avant pour mieux voir. Un serpent, de l'espèce connue sous le nom de *terciopelo,* s'était laissé prendre dans les flammes du foyer; il tourna un instant sur lui-même et s'affaissa parmi les cendres.

Je me recouchai et je m'endormis jusqu'au lendemain matin.

La voix de Lorenzo nous rappela aux réalités de la vie.

— Debout! nous criait-il, le soleil se lève; on voit Valencia!

Nous fûmes aussitôt sur pied, et nous drapant dans nos couvertures, — car il faisait très-froid, — nous sortîmes du *rancho*.

Du sommet de la montagne où nous nous trouvions, nous embrassions un panorama immense. Toute la vallée de Carabobo s'étalait à nos yeux, vivement éclairée par les teintes de l'aurore. Là était, dans la plaine, la ville de Valencia, dont on entrevoyait les clochers, émergeant de la brume du matin. Plus loin, grâce à la limpidité extraordinaire de l'atmosphère, nous distinguions le lac Tacarigua, parsemé d'îlots nombreux, d'un bleu presque aussi pur que celui du ciel. Autour de nous s'étageaient les versants boisés de la chaîne de l'Hilaria, prolongeant ses contre-forts dans différentes directions, sur une vaste étendue. D'un côté, une scène idéale, d'une admirable harmonie; de l'autre, un amoncellement de rochers, de pics dénudés, de massifs d'arbres, battus par les vents et la tempête. Le spectacle était d'une beauté saisissante, dont ces contrastes augmentaient encore l'effet. Malheureusement il faisait bien froid, si froid que nous revînmes bientôt au rancho, où l'on nous réconforta d'une tasse de café. Mon mari et notre hôte, M. X..., prirent ensuite les fusils, dans l'espoir d'abattre quelques pièces de gibier dans le voisinage. Quant à moi, je me mis à fureter avec ardeur, recherchant sous les feuilles, dans le sable, entre les écorces, des spécimens entomologiques, et surtout des arachnides, dont je ne tardai pas à former une petite collection.

Nos chasseurs revinrent vers midi, chargés de poules des montagnes, de *cachicamos*, d'agoutis; les péons se mirent à préparer le déjeuner. Le *cachicamo*, sorte de gros rat, recouvert d'une carapace cornée, forme un mets très délicat et très apprécié au Venezuela. On nous servit un excellent bouillon d'agouti, assaisonné d'*apios*, dont la racine farineuse ressemble à la pomme de terre, une poule des montagnes, du jambon et des *cachicamos* cuits à point. Nous eûmes des bananes pour dessert, et le tout fut arrosé d'un excellent bordeaux, apporté de San Estéban.

Notre appétit ainsi satisfait, nous reprîmes nos courses dans la forêt. Partout voletaient des oiseaux, surtout des perroquets et de grands aras bleus et verts, au superbe plumage. Parmi les arbres étranges qui attirèrent notre attention, il faut mentionner le *ceibo* (bombase ceiba), vénéré par les indigènes. D'après les traditions des Nahuas, un *ceibo* servit autrefois d'habitation à Smoc, le père de la race américaine. Cet arbre orne les places publiqués dans les villages de l'intérieur. On peut encore voir, de nos jours, sur les bords du fleuve Arauca, un de ces arbres, de grande dimension, sous les ombrages duquel Bolivar et Paez se rencontrèrent pour la première fois en 1817.

Le ceibo était d'une grande utilité aux tribus indiennes; il servait à la construction de leurs canots, longs et étroits, faits d'une seule pièce. Les femmes, toujours un peu superstitieuses lorsque leurs instincts maternels sont en jeu, arrachaient les épines qui se forment sur son écorce, pour en faire des colliers à

leurs enfants, comme préservatifs contre les dentitions trop tardives et les convulsions.

Après avoir erré sous bois une grande partie de l'après-midi, me sentant un peu fatiguée, je revins seule au campement et, prenant ma *cobija,* j'allai m'installer à quelques pas de là, afin de jouir de la vue des vallées de Carabobo. J'étais étendue sur l'herbe, contemplant les splendeurs de l'incomparable panorama qui se déroulait devant moi, lorsqu'un bruit soudain m'arracha brusquement à ma rêverie. Un homme de haute taille, vêtu d'une vieille blouse déchirée, s'avançait de mon côté, en se frayant un passage parmi les buissons à coups de *machete*. Son visage, en partie couvert par une épaisse chevelure, inculte et grisonnante, paraissait encore tout jeune. Il était armé d'un vieux fusil rouillé et portait, suspendus à l'épaule, des perdrix, des iguanes et un dindon sauvage, retenus par des lianes. Ses jambes étaient nues et sillonnées de taches de sang.

J'eusse été un peu effrayée de cette apparition, si je n'avais su qu'en cas de danger le secours était proche. Je n'avais qu'à pousser un cri, en effet, pour donner l'éveil à nos gens qui battaient les bois dans les environs.

Le nouveau venu, surpris de trouver une femme dans cette solitude, s'arrêta à deux pas de moi, me considéra un instant tout ahuri, puis, s'éloignant lentement sans prononcer une parole, disparut bientôt à mes regards dans l'épaisseur de la forêt.

Je revins aussitôt vers le rancho, où, rencontrant les péons, je leur parlai de mon aventure.

— C'est Mariano ! s'écrièrent-ils d'une seule voix.

J'appris alors que ce Mariano était un chasseur blanc, vivant seul dans la montagne, dans une sorte de hutte qu'il s'était construite sous bois. On ne le voyait à San Estéban qu'à de rares intervalles, lorsqu'il venait y vendre du gibier pour renouveler ses munitions. Nos Indiens n'en savaient pas davantage, et force nous fut de nous contenter de ces renseignements.

Le dîner avait été fixé à cinq heures, et il se passa fort gaiement. Puis, le soir venu, nous prîmes plaisir à écouter une fois de plus la conversation originale et colorée des péons. Après une assez longue veillée, nous nous étendîmes sur nos lits de mousse et de feuilles sèches. On nous avait tant parlé de jaguar que nous nous attendions à entendre son hurlement durant la nuit et à nous réveiller au bruit des coups de feu. Nous en fûmes pour nos frais d'imagination.

Ce n'était pas sans cause cependant que celle-ci avait été excitée, car le vieux Lorenzo nous avait raconté une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête :

— Nous étions une vingtaine d'hommes, avait-il dit, campés en *guerrilla* au bord d'un petit ruisseau, attendant les ordres du général qui résidait alors à San Jaime. C'était son fils, un beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui nous commandait. Un jour, il tombe malade des fièvres, et nous voilà dans l'embarras, car nous n'avons rien à lui donner. Il fut convenu que l'un de nous le conduirait aux quartiers du général, où se trouvait le médecin du régiment. Une forêt, d'environ trois lieues, séparait notre poste du hameau de

San Jaime. C'était plus facile à proposer qu'à faire, et notre officier, qui s'appelait don Carlos, ne put monter à cheval que trois semaines après, presque à bout de forces. Je fus désigné pour l'accompagner, ce que je fis, marchant à pied à ses côtés. Il était si faible qu'il se tenait difficilement en selle, pâle comme un mort. La fièvre le secouait, et je cherchai en vain un moyen de le soulager. Nous arrivâmes ainsi, voyageant bien lentement, jusqu'à une demi-lieue du village. Tout à coup je vis don Carlos pencher la tête en avant, étendre les bras et tomber lourdement de côté! Je me précipitai pour lui venir en aide.

— Lorenzo, me dit-il, je n'en puis plus! Va chercher du monde, et qu'on apporte un brancard; j'attendrai ici.

C'était le meilleur parti à prendre. Je déroulai mon hamac que je suspendis entre deux arbres, et après y avoir couché mon officier, je pris son cheval et je m'éloignai rapidement. Quand je revins une heure après, accompagné du général, le hamac était vide, maculé de sang, et nous trouvâmes le pauvre don Carlos, à quelques pas plus loin, à demi dévoré par un tigre!

Tels sont les drames de la solitude et du désert!

Le lendemain matin, à six heures, nous étions prêts à redescendre à San Estéban. Tandis que les péons rassemblaient les bagages, nous déjeunâmes d'un fort bouillon d'agouti, et de quelques racines d'*apio* cuites sous la cendre. Il faisait très-froid; aussi commençâmes-nous le voyage en marchant aussi rapidement que possible. Aquilino et Monasterio étaient déjà en route

depuis quatre heures du matin, en compagnie du chasseur blanc Mariano, qu'ils avaient rencontré la veille et qui leur avait promis de les mener dans les parties les plus giboyeuses de la forêt. Il ne restait pour nous escorter que Lorenzo Rivas, Abelardo et le jeune Jésus-Maria. Nous parvînmes sans difficulté à l'endroit où nous nous étions reposés l'avant-veille, nommé *los Canales*. Abelardo nous raconta qu'un botaniste, venant d'Europe et qu'il accompagnait à *la Cumbre*, avait dû s'arrêter à *los Canales*, quelques mois auparavant, accablé par la fatigue et la chaleur. Il avait fallu l'étendre à terre, le déshabiller et le frictionner des pieds à la tête, pour le décider à faire quelques efforts de plus pour atteindre le sommet de la montagne. Le pauvre botaniste y était arrivé à demi mort, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Tout en écoutant le péon, nous continuons notre descente. Elle est aussi rude que possible. Pendant cinq heures, les pieds dans la mousse humide de rosée, nous dégringolons le flanc de la montagne, nous accrochant aux branches, escaladant des quartiers de rochers, glissant à chaque pas. Nous voici enfin à *la Soledad*, que nous trouvons plus désolée que jamais. Tout à coup plusieurs coups de feu retentissent près de nous, et nous remarquons dans les hautes cimes des arbres un mouvement inusité : une troupe de singes, criant, vociférant, sautant de branches en branches, avec une prestesse incroyable, passait au-dessus de nos têtes.

Nous comprîmes la cause de leur émoi en apercevant à une certaine distance le chasseur Mariano et

nos deux péons, groupés autour d'un pauvre quadrumane blessé à mort. Le singe avait été frappé à la poitrine et y portait la main avec un geste navrant! Son agonie fut courte, et bientôt il alla rejoindre, au fond d'un sac, quelques couples de perdrix et autres oiseaux tués par nos hommes.

Il n'y avait plus qu'à se remettre en route. La descente recommença, et à une heure de l'après-midi, nous étions de nouveau à Paso Hondo, où nous devions faire halte pour prendre un léger repas. Vis-à-vis de nous, de l'autre côté de la rivière, s'élevait un arbre qui attira notre attention à cause de ses vastes proportions.

— Comment l'appelle-t-on? demandâmes-nous à Lorenzo, en le lui montrant.

— L'arbre-vache, répondit-il, car il nous fournit un lait excellent; voulez-vous en goûter?

Sur notre réponse affirmative, il fit un signe à Aquilino, qui, entrant dans l'eau, passa de l'autre côté, une calebasse à la main.

Nous le vîmes faire une profonde incision dans l'écorce de l'arbre, et il en coula aussitôt, comme on nous l'avait annoncé, un lait épais, abondant, blanc et visqueux. Nous le goûtâmes, et il nous parut d'abord agréable à boire; mais cette première impression ne dura guère, car il est extrêmement astringent.

L'arbre-vache, décrit par le botaniste Linden, sous le nom de *Bosimum galacto dendron*, atteint jusqu'à soixante pieds. Il est assez rare, même dans les terres chaudes. M. Boussingault a fait l'analyse de sa sève laiteuse, qui contient beaucoup de sucre, de graisse et de phosphates.

Après avoir déjeuné, nous passâmes tous le *rio* sur les épaules d'Aquilino. Durant le trajet, un précieux flacon, rempli d'araignées ramassées au sommet de la montagne, fut brisé en mille pièces en tombant sur une roche. C'était une perte, car il contenait certainement de nouvelles espèces, auxquelles plus d'un savant entomologue eût été heureux de donner un nom. A cinq heures, nous revîmes la pierre des Indiens, où nous eûmes l'agréable surprise de rencontrer la famille de notre hôte, qui était venue au-devant de lui. Nous étions fatigués, exténués, mais enchantés de notre excursion, qui s'était prolongée durant trois jours et nous laissait les meilleurs souvenirs.

Le soir, au dîner, le singe qui avait été tué dans la forêt parut à table, bien assaisonné, assis dans un plat, les jambes repliées et les bras croisés. Je fus la seule à vouloir en goûter, mais sa chair était si dure et si coriace, que je n'y revins plus. Sa peau, soigneusement empaillée, fut envoyée en France, où elle est conservée dans un petit musée d'histoire naturelle dépendant d'un pensionnat de jeunes filles.

La destinée a parfois d'étranges caprices, même pour les singes !

---

## CHAPITRE XVIII

Départ de San Estéban. — A bord du *Venezuela*. — Le *papiamento*. — En mer. — Les requins. — Aspect du golfe et des côtes. — *Las Llaves*. — Arrivée à Tucácas. — La *posada*. — Les compagnies des mines et du chemin de fer. — Stérilité du terrain. — Notre hôtesse. — *Tertulia* populaire. — Promenade au clair de lune. — Le cimetière de Tucácas. — Mésaventure nocturne. — La population et l'émigration. — Le mariage *in articulo mortis*.

Quelques jours plus tard nous prenions congé de nos aimables hôtes, et nous quittions leur village par une splendide matinée, dans l'intention d'aller visiter le port de Tucácas et les mines de cuivre d'Aroa dans l'État de Yaracuy. Tout en suivant une dernière fois la route charmante de San Estéban à Puerto-Cabello, si fleurie, si ensoleillée, notre pensée nous ramenait vers l'Europe, où nous nous représentions nos amis du nord encore enveloppés de fourrures, marchant péniblement dans la neige glacée. Franchement, nous trouvions que nous n'avions rien à leur envier, et qu'après tout la nature tropicale avait ses charmes.

Arrivés à Puerto-Cabello, nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous rendre sur les quais, afin d'y visiter un petit vapeur, le *Venezuela*, d'environ cinq cents tonnes, en partance pour Tucácas, et qui allait bientôt

nous recevoir à son bord. Il n'avait rien d'imposant, tant s'en faut. Il nous parut mal aménagé, bas sur l'eau, et l'on nous apprit qu'il roulait affreusement. Il était commandé par un Anglais, ancien lieutenant dans la marine britannique, auquel on avait adjoint, pour la forme — la loi vénézuélienne ne permettant le cabotage qu'aux marins nationaux — un patron en titre, régulièrement naturalisé. Ce dernier était natif de Curaçao et parlait le plus étrange idiome qu'il soit possible d'imaginer, bigarré de français, d'allemand, d'espagnol et d'anglais. Ce patois, très en vogue à Curaçao, est connu sous le nom assez expressif de *papiamento*.

Nous nous embarquâmes au moment précis indiqué pour le départ. Nous eussions pu, sans inconvénient, arriver deux heures plus tard, car les autorités locales mirent au moins ce temps à renvoyer les papiers du navire. Le commandant nous avait invités à nous installer sur la dunette, et nous lui en fûmes bien reconnaissants, car deux cents soldats nègres avaient pris possession du pont, où le mal de mer était passé à l'état épidémique. L'ancre fut enfin levée, et le *Venezuela,* cinglant le *Castillo Libertador,* longea la côte et la petite île de Guaiguaza.

Une fois en pleine mer, il se mit à rouler tellement qu'il donnait des *bandes* absolument comme un navire à voiles. Impossible de rester debout sans risquer d'être jeté sur les bastingages. Force nous fut de demeurer étendus sur nos bancs, nous cramponnant tant bien que mal aux cordages. Le *Venezuela,* d'ailleurs, n'avait pas été construit pour faire de longs

voyages. Il est affecté exclusivement au service des transports entre Tucácas et Puerto-Cabello, et reçoit, en destination de cette dernière ville, les chargements de café et de cacao, provenant des plantations situées dans les États des Barquisimeto et de Yaracuy.

Le temps était superbe ; la mer, quoique houleuse, était d'un beau bleu foncé, aux vagues frangées d'argent. L'air était vif et tout imprégné d'âcres émanations salines.

Nous avions quitté Puerto-Cabello depuis environ une heure, lorsque nous vîmes tout à coup le commandant en second, l'homme au *papiamento*, quitter la barre qu'il tenait en ce moment, se précipiter aux bastingages, tout en faisant de grands gestes, en montrant un point noir qui s'élevait et s'abaissait au gré des flots.

— *Un tiburon!* s'écria-t-il, *un tiburon!*

Tandis qu'il regagnait son poste, tout le monde se pencha par-dessus le bord, et nous vîmes plusieurs requins, nous précédant et nous suivant, montrant leurs nageoires aiguës au-dessus de l'eau. Les matelots saisirent leurs revolvers, les soldats épaulèrent leurs fusils, et les balles tombèrent comme grêle autour des monstres marins. Plusieurs furent blessés, et tous disparurent avec rapidité à l'horizon. Dans l'intervalle, des bandes de poissons volants rasaient les vagues, plongeant, s'élevant et replongeant au passage du navire, au grand plaisir des voyageurs.

Après trois heures de navigation, nous arrivâmes en vue de trois îlots, placés à égale distance les uns des autres, à l'entrée du golfe Triste, et nommés à cause de cette circonstance *Las Llaves* ou « les clefs ».

Le golfe Triste s'étend entre la pointe Tucácas et l'embouchure du Rio Chaves, sur un espace de trente-quatre kilomètres. La côte qui le borde, et où se trouvent quelques riches *haciendas*, est tantôt montagneuse, tantôt plate et bordée de cocotiers qui élèvent jusqu'à quarante pieds leur tronc mince et flexible. Plusieurs rivières viennent s'y jeter, entre autres les rios Urama, Yaracuy, Aqualinda et Aroa. Quant aux îles dont nous venons de parler, elles sont parfaitement circulaires, leur circonférence est boisée et leur partie centrale remplie d'eau.

Ce sont de véritables attolles, de formation récente, dus entièrement aux travaux incessants de polypes sous-marins.

Il était cinq heures lorsque nous arrivâmes à Tucácas, mais nous ne pûmes y débarquer qu'après le coucher du soleil, le *Venezuela* ayant touché fond, en entrant dans la baie, par suite d'une fausse manœuvre. A notre droite se présentait une côte basse, couverte de palétuviers. Du côté opposé se groupait la ville, dont l'aspect peu vénézuélien nous frappa tout d'abord. Les maisons n'y étaient pas en briques et en adobe comme dans les régions que nous venions de parcourir, mais en bois, et leur toiture était formée de feuilles de zinc. Des hangars couverts remplissaient les quais, abritant des wagons et d'immenses piles de charbon. Parmi la population accourue pour assister à l'arrivée du navire, le costume européen, les cheveux blonds, les yeux bleus prédominaient. On se serait cru dans une bourgade anglaise de création récente, la propreté en moins.

Le commandant du *Venezuela* nous conduisit très-obligeamment jusqu'à la *posada* de Tucácas, une petite habitation sans étage, située non loin du port. Une grande et forte mulâtresse nous y reçut et nous précéda cérémonieusement dans la chambre qu'elle nous destinait. L'ameublement en était des plus primitifs et comprenait deux lits de camp, une vieille caisse en guise de siége et un chandelier pleurant la graisse. Le tout reposait sur un plancher disjoint, troué çà et là, que protégeait inefficacement une toiture de bambou, entre les fentes de laquelle on apercevait le ciel bleu quand d'épaisses toiles d'araignée n'y faisaient pas obstacle. Nous y fîmes placer nos bagages, et nous nous hâtâmes d'en sortir, bien résolus à n'y rentrer que le plus tard possible.

Tucácas compte aujourd'hui de quinze cents à deux mille habitants. La ville doit son accroissement et ses ressources à l'exploitation d'importants gisements de cuivre, découverts à Aroa, à quatre-vingts milles de la côte. Ces mines, appartenant autrefois à Bolivar, sont aujourd'hui entre les mains d'une société anglaise, la *New Quebrada Company*. Quoique très riches, elles restèrent longtemps peu exploitées par suite des frais résultant du transport du minerai. On se servit d'abord de bateaux plats, naviguant jusqu'à l'embouchure du Rio Aroa, où des goëlettes recevaient leurs chargements, en destination de Puerto-Cabello.

Ces moyens de communication ayant été jugés insuffisants, on songea à y suppléer par la création d'un chemin de fer. Celui-ci fut construit par une autre

association, le *Bolivar Railway Company*, après engagement de la *New Quebrada Company* de faire expédier annuellement, par l'entremise de la première, vingt mille tonnes de minerai au port de Tucácas.

Le chemin de fer dont il s'agit est à voie étroite, traverse la forêt vierge sur une grande partie de son parcours et s'élève insensiblement jusqu'aux mines, situées à mille deux cents pieds d'altitude. Les deux compagnies, toutes-puissantes à Tucácas, y ont chacune leur domaine enclos de hautes palissades de bois, à portes tournantes. Elles y ont fait construire des habitations pour leurs principaux employés, presque tous étrangers, ainsi que des logements d'ouvriers, des magasins et des ateliers. La ville, non pavée, sans trottoirs, assez sale, se trouve bâtie sur un sol sablonneux, récemment conquis sur la mer. On n'y aperçoit aucune trace de végétation, sauf un palmier solitaire, d'une longueur démesurée et portant une maigre couronne de feuilles, dominant un groupe de maisons basses et mal entretenues. Partout on entend parler l'anglais, même par les gens de couleur, employés, soit aux mines, soit au chemin de fer. Les denrées alimentaires débitées sur le marché de Tucácas viennent de Puerto-Cabello ou des *haciendas* du Yaracuy, la production locale étant absolument nulle. Les pâturages font défaut dans les environs, où l'on ne rencontre ni moutons, ni bœufs, ni vaches, ni chevaux. En revanche, les porcs abondent, même en ville; on en rencontre à chaque pas, et ils constituent la principale nourriture des noirs, qui ne s'occupent nullement de leur entretien.

Nous eûmes bientôt fait le tour de la ville et nous rentrâmes vers sept heures à la *posada*, où l'on nous attendait pour dîner. L'hôtesse s'attabla sans façon avec nous, et se mit à nous accabler de questions :

— Comment vous appelez-vous? Y a-t-il longtemps que vous êtes mariés? Avez-vous des enfants? etc.

Comme nous ne nous hâtions pas d'y répondre, elle se leva de très-mauvaise humeur, se plongea dans un fauteuil à bascule et se mit à s'y balancer avec vigueur, tout en grognant sourdement.

La soirée était belle, et nous nous levâmes pour sortir.

— Où allez-vous? nous demanda la mulâtresse en se redressant vivement.

— Nous promener.

— Je ferme la porte à dix heures, après quoi il n'y aura plus personne pour l'ouvrir!

Nous regardâmes en souriant la vieille porte, disjointe, disloquée, et qu'un enfant eût fait tomber sans effort. L'observation de notre hôtesse n'avait donc rien d'alarmant, et nous sortîmes sans inquiétude. Les rues étaient désertes et n'offraient rien d'intéressant. Nous nous dirigions vers la campagne, lorsque des sons musicaux attirèrent notre attention. Ils partaient d'un petit *rancho*, où quelques nègres donnaient une *tertulia*. Deux d'entre eux portaient un singulier instrument, tenant de la guitare et de la mandoline, dont ils grattaient les cordes du bout des ongles. Les autres, au nombre d'une cinquantaine, tant hommes que femmes, sautaient joyeusement, trépignaient sur place, puis après s'être balancés mollement, s'élançaient d'un bout à l'autre de la salle. Quatre chandelles de suif, plan-

tées dans des goulots de bouteille, constituaient l'éclairage du bal. On faisait circuler parmi les invités des morceaux de cannes à sucre et de l'*aguardiente* dont tous prenaient leur part. Notre présence, loin de gêner les danseurs, semblaient leur donner une animation nouvelle, et jamais nous n'avions vu joie plus expansive et surtout plus bruyante.

Après avoir joui quelque temps de ce spectacle inattendu, nous reprîmes notre promenade et nous sortîmes de la ville. Une grande plaine recouverte de cristallisations salines et jonchée d'ossements épars s'étendait au loin vers le nord, traversée par les deux lignes, noires et minces, de la voie ferrée. Vers l'est, quelques buissons à feuilles étroites et brillantes, portant des petites baies vertes, cachait en partie l'horizon. Ces amas de verdure étaient formés d'une plante sous-arborescente, connue dans le pays sous le nom de *trompillo*. D'un autre côté, nous apercevions l'Océan dont les eaux miroitaient aux rayons de la lune. Nous suivîmes la plage, aspirant avec volupté l'air frais du soir, marchant lentement sur le sable humide, qui gardait l'empreinte de nos pas.

A un quart de lieue de la ville, nous vîmes se dresser dans la nuit quelques croix noires, la plupart brisées, plantées dans des amoncellements de coquillages et de pierres, isolées dans un terrain désert, sans enclos, ni palissades. Nous nous trouvions sans nous en douter dans le cimetière de Tucácas, sur lequel les vagues de la mer jetaient leurs écumes et leurs épaves. Il eût été difficile de s'imaginer un site plus morne et plus lugubre, des sépultures plus misérables et aussi

complètement délaissées. Des os de toutes formes perçaient le sol, que fouillaient incessamment de grands crabes, courant çà et là comme de gigantesques araignées, parmi les sinistres monticules qui nous entouraient. Nous avions peine à détourner les yeux de ce pénible tableau, dont la sombre et solennelle beauté nous fascinait. Il nous ôta toute envie de continuer notre promenade, et nous rentrâmes silencieusement à la *posada*, sans avoir pu nous soustraire à nos attristantes impressions.

La première partie de la nuit se passa sans incident. Vers deux heures du matin, je me réveillai brusquement : je venais d'entendre un grand bruit au-dessus de ma tête. Un animal quelconque se traînait sur l'un des soliveaux, s'approchant peu à peu de l'endroit où se trouvait mon lit de camp. Il est probable que toute autre Européenne, en pareil cas, se fût figuré qu'un serpent venimeux menaçait sa vie, ou tout au moins qu'un scorpion au dard redoutable se préparait à lui faire visite. Mon imagination n'alla pas aussi loin, pour l'excellente raison que je crains beaucoup plus les rats et les souris que les plus horribles reptiles. La présence probable d'un rongeur nocturne s'imposa immédiatement à mon esprit, et j'en tremblai d'horreur. Ce fut bien pis lorsque je sentis un objet assez lourd tomber sur mon drap et y faire quelques mouvements. Je ne fis qu'un bond, et m'élançant dans la chambre, je criai d'une voix tragique :

— J'ai un rat sur mon oreiller!

Mon mari, qui dormait paisiblement sur son *catre,* s'éveilla tout effaré.

— Comment! quoi? qu'y a-t-il?

— Il y a un rat sur mon lit!

Il prit une canne et marcha bravement en avant, bouleversant ma couchette de fond en comble. Aussitôt le bruit recommença, et tout en frémissant j'entendis mon mari taper sur un corps dur, qui se dérobait sous ses coups avec une étonnante rapidité. La lutte fut longue, puis enfin tout bruit cessa. J'étais plus morte que vive, et nous nous recouchâmes sans savoir à quel ennemi nous avions eu à faire. Ce ne fut que le lendemain matin que nous eûmes le secret de cette alerte, en découvrant sur le plancher le cadavre inanimé d'un énorme crabe, de plus d'un pied de longueur.

— Avez-vous souvent de ces visites? demandâmes-nous à notre hôtesse, tandis qu'elle nous servait à déjeuner.

— Oh! oui, répondit-elle, nous sommes à deux pas de la mer.....

— Pourquoi ne pas nous avoir avertis?

— Mais les crabes, cela ne fait pas de mal, au contraire. C'est nous qui les mangeons.

Il n'y avait rien à répondre à cet argument, d'autant plus qu'en effet le crustacé en question avait péri dans la bagarre.

Nous changeâmes donc de conversation.

— A quelle heure le train part-il pour les mines?

— A huit heures, mais il en est toujours neuf et même neuf et demie.

— Quand arrive-t-on à *La Luz?*

Nous tenions à être renseignés sur ce dernier point,

*La Luz* étant une station assez rapprochée d'Aroa, où nous comptions passer la nuit.

— Cela dépend, fit la mulâtresse, tantôt plus tôt tantôt plus tard ; généralement à cinq heures de l'après-midi.

— Y trouve-t-on une *posada?*

— Non.

La réponse était alarmante, tout en ne nous étonnant guère. Nous avions déjà observé, durant nos courses à l'intérieur, combien dans tout le pays les voyageurs ont peine à trouver un gîte convenable. Cette absence de bonnes auberges, même dans des bourgades assez importantes, s'explique par le fait qu'elles sont visitées par un très petit nombre d'étrangers. Quant aux nationaux, ils s'y casent facilement chez des parents, des amis ou des correspondants. Ils n'ont donc que faire de la *posada,* dont les recettes, dans de telles circonstances, seraient par trop problématiques.

En réalité, la population fait défaut dans ces riches contrées de l'Amérique centrale, si admirablement adaptées cependant à la satisfaction de tous les besoins de la vie humaine. Les neuf grands États de l'Union vénézuélienne actuelle, avec leurs immenses territoires, leurs ressources variées, contiennent à peine trois millions d'habitants. Des milliers de lieues d'excellentes terres y restent en friche, tandis que nos villes d'Europe regorgent d'indigents, soutenant à peine leur existence précaire par un travail incessant, sans espoir de sortir de leur misère. Il y a dans cette répartition inégale de notre race sur la surface du globe un fait

navrant, que doivent déplorer tous les amis de l'humanité. Le gouvernement vénézuélien — il faut lui rendre cette justice — s'est efforcé à cet égard de combattre l'ignorance et la routine. Il s'est imposé à diverses reprises des sacrifices considérables afin de déterminer un mouvement d'émigration vers ses ports, mais sans grand succès.

A propos de statistique et tout en évitant ses agglomérations de chiffres, notons en passant que le mouvement d'accroissement de la population, au Venezuela, révèle chaque année un nombre considérable de naissances illégitimes. Cette situation résulte de l'élévation du tarif appliqué aux mariages religieux, et de la rigueur avec laquelle le clergé fait valoir ses droits. Les gens peu aisés, reculant devant la dépense, ajournent la consécration de leur union, jusqu'à ce que des scrupules de conscience, durant leur dernière maladie, les y décident. Il existe peu de pays où les mariages *in articulo mortis* soient plus fréquents. Il y a là un abus que l'Église devrait s'attacher à redresser, dans l'intérêt de la morale publique, qu'elle a toujours prétendu associer à son enseignement et à ses œuvres.

---

## CHAPITRE XIX

**Départ de Tucácas. — Le train. — Son parcours. — La forêt vierge. — San Felipe. — Palma Sola. — Nos compagnons de route. — Leur théorie sur la manière de traiter les domestiques. — Le *queso de mano*. — *La Luz*. — A la recherche d'un logement. — Notre gîte. — Encore don Aureliano. — *Masdevallia chimera*. — La veillée. — Mise en pratique de la théorie sur les domestiques. — Manière pittoresque de voyager en chemin de fer. — Aroa. — Les mines. — Leur richesse. — Les mines du Venezuela. — Nos adieux aux Vasquez. — Retour à Tucácas.**

Il ne nous restait plus qu'à quitter la *posada*, pour reprendre notre voyage.

— Allez tout droit devant vous jusqu'à la maison de l'ingénieur en chef, nous dit-on, vous pourrez y monter en voiture. Si toutefois vous voulez attendre le convoi en pleine campagne, vous en êtes libres; le machiniste stoppera très-volontiers.

Nous arrivâmes à huit heures précises devant la maison indiquée. Quelques mineurs, nantis de leurs outils, et portant leurs bagages dans un mouchoir de couleur, soigneusement noué, attendaient patiemment, couchés sur des tas de charbon, le signal du départ. Le train se composait d'une petite locomotive améri-

caine, à cheminée conique, de huit à dix wagons plats, et d'un char à bancs, qu'on avait tiré d'un hangar en notre honneur.

Nous y prîmes place, non sans avoir eu soin d'y faire porter, de la *posada,* un panier rempli de provisions de bouche, précaution tout à fait nécessaire. Le char à bancs, quoique couvert, était sans portières, et l'air y circulait abondamment. Notre installation complétée, nous fîmes comme les mineurs et nous attendîmes. A neuf heures, un agent de la Compagnie fit son apparition, un coup de sifflet retentit, et nous laissâmes derrière nous la petite ville de Tucácas et la lagune desséchée où nous nous étions promenés la veille. A celle-ci succéda bientôt une plaine moins aride, semée çà et là de buissons rabougris. Peu à peu la végétation changea; des arbres, des lianes, s'élevaient des deux côtés de la route; ils se groupaient, se multipliaient à mesure que nous avancions. Bientôt la nature tropicale nous réapparut dans toute sa glorieuse expansion. Ce n'est pas une tâche facile que de construire une voie ferrée dans de pareilles régions. Après l'avoir ouverte à grands coups de hache, on n'a fait que la moitié de la besogne. Il faut encore la défendre, de semaine en semaine, contre l'envahissement des plantes, l'obstruction des feuilles, des branches, des racines; disputer le sol nouvellement acquis, pied à pied, à la force vitale qui en déborde sous toutes les formes.

La forêt vierge s'épaississait autour de nous, à tel point qu'il nous semblait par moments rouler dans un tunnel de verdure. Des rameaux fleuris fouettaient le

train au passage et pénétraient jusque dans notre voiture. Quelques petites stations, généralement composées de quatre poteaux surmontés d'un toit de chaume, se dressaient dans des éclaircies sur notre parcours. On s'y arrêtait parfois pour renouveler la provision d'eau ou de charbon. C'est ainsi que nous vîmes l'*Agua-Linda*, une jolie petite rivière, puis ensuite une case de bois, assez pittoresque, à toiture en zinc, et portant cette inscription bien britannique :

*Bachelor's hall.*

Il faut une certaine dose d'énergie et d'insouciance pour accepter si joyeusement un exil indéfini en pleine solitude !

Trois heures après avoir quitté Tucácas, nous atteignîmes Palma-Sola, qui sert de dépôt aux marchandises venant de San Felipe, capitale du Yaracuy.

San Felipe doit sa fondation à la Compagnie espagnole de Guipuzcoa, qui y établit un comptoir, servant à ses rapports commerciaux avec Montalban, Yaritagua et Nirgua, trois gros villages situés à l'entrée des *llanos*. Des bateaux y arrivaient autrefois, avant la création du chemin de fer, par le Rio Yaracuy, chargés des divers produits des *haciendas* environnantes. La ville actuelle, qui compte huit mille habitants, a été construite sur l'emplacement de l'ancienne bourgade indienne de Cocoroto.

Palma Sola se compose de trois ou quatre hangars servant de magasins. Il fallut y attendre, durant plus d'une demi-heure, le train venant des mines. Il arriva bruyamment, chargé de minerai, et emmenant une quantité de mineurs, hommes et femmes, qui échan-

gèrent avec ceux qui se trouvaient sur nos wagons des colloques vifs et animés. On se saluait gaiement, et des plaisanteries se mêlaient à la conversation, comme des castagnettes à un air de danse. Puis la vapeur siffla, un roulement se fit entendre, et nous reprîmes notre course à travers la forêt.

Dans l'intervalle, et au moment où nous quittions Palma Sola, vers une heure de l'après-midi, des compagnons de route étaient montés dans le char à bancs. C'était un gros mulâtre et sa femme, non moins corpulente, suivis d'un domestique indien, tellement fluet, qu'il semblait n'avoir qu'une moitié de corps, et avoir cédé le reste à ses maîtres. Ceux-ci s'installèrent à grand fracas, ouvrirent une sacoche remplie de victuailles et se mirent à manger avec une telle gloutonnerie qu'on eût dit qu'ils sortaient d'un long jeûne. Leur péon était assis sur le marchepied du char à bancs, en plein soleil, et surveillant de là le repas avec une philosophie stoïque.

Bientôt le gros homme, après avoir bavardé avec sa femme, se décida à une attaque de notre côté :

— Vous êtes étrangers? nous demanda-t-il la bouche pleine.

— Oui.

— Où allez-vous?

— Aux mines d'Aroa.

— Venez plutôt à Barquisimeto. J'ai un magasin là-bas bien fourni, car je suis riche. Je vous présenterai à mes connaissances.

Nous lui exprimâmes poliment le regret de ne pouvoir accepter son invitation.

— *Lo siento mucho*[1]*!* répliqua-t-il.

Puis, prenant la parole avec une extrême volubilité :

— Voulez-vous un peu de *queso de mano?* Il est très bon et vient des *llanos*. Vous me donnerez en échange un verre de votre vin.

Et le mulâtre nous désigna du geste le goulot d'une bouteille sortant de notre panier à provisions.

— Volontiers, lui dis-je, mais votre *sirviente* n'a-t-il besoin de rien?

La maigreur du pauvre homme me faisait pitié.

— Oh! ces gens-là, répliqua le maître en riant, n'ont pas besoin d'autant de nourriture.

— Cela les empêcherait de travailler, observa la femme.

— Cependant, reprit son mari, puisque cela ferait plaisir à la *señora,* je vais lui donner nos restes, quoiqu'il ait déjà eu du café et des *cambures,* pas plus tard que ce matin.

Et ce disant, il passa de la viande et du pain de maïs à son péon, qui me jeta un regard reconnaissant et se mit à dévorer sa pitance à belles dents.

Le *queso de mano,* que nous reçûmes en échange de notre vin, est un fromage du pays, fabriqué dans les corrals de bestiaux. On commence par faire cailler le lait, puis on le passe au feu. Lorsqu'il a acquis une certaine consistance, on en pétrit les morceaux jusqu'à ce qu'ils soient complétement refroidis. On en fait ensuite des galettes rondes et plates, que l'on fait sécher après y avoir ajouté un peu de sel. Celui que

[1] Je le regrette beaucoup.

nous donna Aureliano Vasquez — car tel était le nom de notre compagnon de voyage — était excellent et tout à fait comparable aux petits fromages suisses de Neuchâtel. Nous regrettâmes beaucoup de l'avoir accepté, car cette amabilité nous attira un déluge de paroles, une conversation intarissable, à jets continus. Don Aureliano et sa femme bavardaient à qui mieux mieux, et nous fûmes bientôt au courant, non-seulement de leur vie intime, mais aussi de celle de tous leurs amis. La forêt que nous traversions était splendide, et nous maudissions intérieurement nos voisins et les distractions qu'ils nous occasionnaient. Nous voyagions au milieu des plus fantastiques décors d'opéra. Différentes espèces de palmiers — autant de colonnes à chapiteaux verdoyants — surgissaient autour de nous parmi des amas de feuillage; des bananiers sauvages, d'aspect tout à fait tropical, bordaient la route. Des cèdres, des acajous, reliés entre eux par des rideaux de lianes, formaient au-dessus de la voie ferrée une voûte de verdure. Dans ces masses, s'agitait un monde d'oiseaux, sifflant, chantant, volant à tire-d'aile, effrayés par le passage du train. Ici, des aras caquetant dans l'ombre; là, des cardinaux, agitant leur plumage rouge; plus loin, de minuscules perruches, bruyantes et affairées. Nous vîmes même cinq ou six singes, gambadant parmi les branches d'un gigantesque *samau*, et auxquels les mineurs qui se trouvaient sur le convoi envoyèrent quelques balles de revolver, sans autre résultat que de les mettre en fuite.

Nous suivîmes pendant quelque temps le rio Arao qui longeait la voie et nous envoyait un peu de fraî-

cheur. Après avoir dépassé une petite station, entourée comme les autres d'un rempart de buissons et d'arbres, nous passâmes le rio Yumare sur un pont de bois, Enfin, vers cinq heures de l'après-midi, nous aperçûmes dans une clairière quelques maisonnettes et une espèce de gare : nous étions à *La Luz*.

Il s'agissait d'y trouver un gîte quelconque, ce qui, après inspection des lieux, ne semblait pas facile. Nous regardions autour de nous, nos sacs de voyage à la main, assez peu rassurés, lorsqu'un agent de la Compagnie, parlant l'anglais, s'approcha et nous demanda s'il pouvait nous être de quelque utilité. Nous lui exposâmes éloquemment notre situation.

Il parut embarrassé, se tira la moustache et finit par nous dire :

— Notre case, là-bas, ne contient que deux chambres, déjà très-encombrées, et ne conviendrait pas à madame. Je connais cependant un marchand qui accepte parfois d'héberger des voyageurs, et qui consentira peut-être à vous recevoir. Attendez-moi un instant, je vais lui parler.

Il revint peu de temps après, nous apportant une réponse affirmative : deux lits de camp étaient mis à notre disposition.

Nous le suivîmes aussitôt, et il nous conduisit dans une habitation délabrée, située sur le bord d'un chemin, composée de deux grandes chambres sur le devant et de deux petites pièces, étroites et sombres, du côté opposé. Le maître de cette maison était un Israélite allemand, que l'amour des affaires et le désir de faire fortune avaient attiré dans ces lointains pa-

rages. Il s'avança à notre rencontre et nous accueillit par la formule espagnole traditionnelle :

— *Todo lo que hay aquí, está á la disposicion de ustedes*[1].

Phrase éminemment polie, mais trop fréquemment employée pour être prise au pied de la lettre. On y répond amplement par un coup de chapeau.

— Concepcion! cria notre hôte.

Une petite femme, proprette, jolie, armée de deux beaux yeux noirs, accourut à cet appel, suivie de cinq ou six marmots de toutes tailles.

— Voici encore deux personnes à loger, lui dit son mari; prépare les *catres* et sers-nous la *comida.*

*Missia* Concepcion nous adressa un gracieux sourire et disparut comme elle était venue, suivie de toute la troupe d'enfants. Nous passâmes alors dans une chambre voisine. Quelle ne fut pas notre surprise et notre ennui d'y retrouver Aureliano Vasquez et sa pesante compagne! Ils se précipitèrent au-devant de nous, nous serrant les mains et nous accablant de protestations d'amitié. Nous ne pûmes nous soustraire à leur expansion qu'en sortant au plus vite, sous prétexte d'aller visiter les environs.

Nous longeâmes d'abord la lisière de la forêt, mais sans nous aventurer sous bois à cause des serpents. Une orchidée des plus étranges attira notre attention. Le centre de ses fleurs était de couleur jaune et tout parsemé de petites taches brunes. Trois longues pointes très-effilées partaient de ce centre, dont l'une supérieure

[1] Tout ce qui est ici est à votre disposition.

et les deux autres inférieures. Nous ne nous rappelions pas avoir vu rien de plus singulier ni de plus paradoxal. Mon mari la cueillit et en fit une rapide esquisse. Tandis qu'il y travaillait, une petite négresse de cinq à six ans s'était approchée de lui, attirée par la curiosité.

— *Qué hace usted*[1] *?* finit-elle par dire timidement.

— *Dibujo*[2], lui fut-il répondu.

Elle resta un moment immobile, perdue dans ses réflexions.

— *Por qué*[3] *?* dit-elle enfin, stupéfaite de ne pas comprendre.

Son visage, dans ce moment, avait une telle expression, qu'il nous fut impossible de garder plus longtemps notre sérieux.

En rentrant au logis, à l'heure du dîner, nous exhibâmes notre fleur, dont personne ne put nous dire le nom. Nous apprîmes plus tard qu'elle a déjà été classée sous le nom de *masdevallia chimera*, et qu'elle est extrêmement rare.

Nous dînâmes avec notre hôte, sa famille et les Vasquez. *Missia* Concepcion s'était vraiment surpassée et nous donna une haute idée de ses talents culinaires.

La nappe ayant été enlevée, on fit cercle autour de la table; deux ou trois négresses endimanchées se joignirent à la société, et l'on fut tout entier à la con-

[1] Que faites-vous?
[2] Je dessine.
[3] Pourquoi?

versation. Nos deux *catres* avaient été dressés dans la salle de réception, de sorte qu'il ne nous était pas possible de nous coucher avant le départ de tout ce monde. Nous primes pendant quelque temps notre mal en patience, mais enfin, lassés de tout le bruit qu'on faisait autour de nous, et trouvant que nous avions suffisamment répondu aux questions innombrables dont on nous bombardait, nous portâmes nos chaises sous la galerie étroite qui longeait la façade de la maison, afin de jouir de quelques minutes de tranquillité et de paix. La nuit était claire, calme, étincelante d'étoiles. Assise sur le bord de la route, je suivais du regard les noires silhouettes des grands arbres voisins, lorsque, me retournant, j'aperçus le péon indien, domestique des Vasquez, suspendant son hamac sous la véranda. Il venait à peine de terminer sa besogne, lorsque sa maîtresse l'appela de l'intérieur. Il jeta dans le hamac sa *cobija* déjà dépliée, et entra dans la maison.

Dans ce moment apparut don Aureliano. Après avoir fait quelques pas sous la galerie, il remarqua la couchette préparée par son domestique. Elle dut lui sembler confortable, car il s'y installa aussitôt, ramenant la couverture sur ses épaules et s'étendant tout de son long. Le pauvre Indien, à son retour, ne put retenir une exclamation en trouvant la place occupée. Elle l'était même pour quelque temps, car son maître ronflait énergiquement. Le *péon,* accoutumé à toutes les déconvenues, rôda d'abord de droite et de gauche comme une âme en peine, puis alla se coucher dans un coin sur la pierre.

La nuit était fraîche, et le pauvre garçon, avec son léger vêtement de toile, ne se sentait pas à l'aise. Il se releva et se mit à marcher pour se réchauffer. Ses traits exprimaient tant de désappointement et de lassitude que, prenant pitié de son triste sort, je lui offris ma *cobija*. Il me remercia chaleureusement, se réinstalla sur le sol, où il finit par s'endormir.

La veillée de nos hôtes se prolongea jusque vers le milieu de la nuit. Les adieux prirent un bon quart d'heure, les femmes s'embrassant et se donnant de petites tapes sur le dos, ce qui constitue la salutation amicale des créoles. Nous pûmes enfin nous retirer dans notre chambre, et nous étions déjà plongés dans un demi-sommeil, lorsque nous entendîmes notre hôte faisant la ronde, un bougeoir à la main, pour s'assurer si les portes étaient bien fermées et si tout était en ordre.

Le lendemain, à six heures, nous nous trouvions à la station, prêts à partir pour les mines. Sur la voie ferrée stationnait une petite locomotive, devant laquelle on avait placé un wagon plat, pareil à ceux qui servent au transport du charbon, contenant deux chaises de paille, rangées l'une à côté de l'autre. Ce wagon et ces siéges nous étaient destinés. On rabattit une des parois du véhicule, et nous nous hissâmes sur la plate-forme, ouvrant nos parasols au-dessus de nos têtes pour nous mettre à l'abri du soleil. Le train se mit en marche à sept heures; il ne comprenait que la machine et le wagon dont nous venons de parler. Il n'y a que sept milles de *La Luz* à Aroa, mais on met assez de temps à les parcourir, les courbes étant nombreuses sur la

ligne et d'une grande hardiesse. On contourne de hautes montagnes boisées; on passe à côté d'énormes précipices ou sur des ponts surplombant de profonds ravins. Le tracé de la voie a dû présenter de très sérieuses difficultés et fait honneur aux ingénieurs qui y ont travaillé. Des hauts fourneaux, destinés à faire subir une première préparation au minerai, s'élèvent à mi-chemin d'Aroa, sur le bord du *Rio* de ce nom. Un jeune Belge, M. Deby, en avait la direction à l'époque de notre visite.

Le village d'Aroa se compose d'une quantité de petites huttes, groupées au fond d'une sombre vallée. Autant le paysage qui les entoure est sauvage et grandiose, autant ces habitations paraissent sales, misérables et tristes. On se croirait dans un campement temporaire de Bohémiens nomades, vivant dans la pauvreté la plus abjecte. Les mineurs sont presque tous étrangers et de toutes nationalités.

Le train s'arrêta devant des amas de minerai, sur lesquels il nous fallut monter pour arriver sur un terrain plat, non sans risque d'une foulure parmi les éboulis. Un jeune Anglais s'avança à notre rencontre et nous conduisit par un chemin malaisé, encombré de pierres et de débris, jusqu'à une maison de bois, où logeait l'ingénieur en chef, M. X..., qui nous reçut très-cordialement. Non seulement il nous donna l'autorisation de descendre dans la mine, mais s'offrit même à nous y accompagner.

L'aspect de la montagne qui recèle les gisements de cuivre est des plus saisissants; qu'on se représente une masse imposante, parsemée de rocs dénudés, entre les-

quels verdoie çà et là une maigre végétation. A différentes hauteurs s'ouvrent des trous noirs et béants, d'où partent des échelles de corde fixées au sol. Ce sont les entrées des galeries supérieures de l'exploitation. D'autres passages, situés plus bas, sont accessibles de plain-pied. Notre guide s'arrêta devant l'un d'eux, et ayant allumé des torches qu'il nous remit, nous précéda dans un couloir obscur, où nous nous engageâmes après lui. Nous marchions dans l'eau, sous une voûte arrondie, où l'éclat de nos flambeaux faisait miroiter des reflets métalliques. Nous parcourûmes ainsi plusieurs galeries, faisant détours sur détours, et nous nous trouvâmes enfin dans une salle assez vaste, excavée dans les profondeurs de la montagne. Cinq ou six mineurs, portant une lampe fixée au chapeau, y travaillaient des blocs de quartz. Cette espèce de grotte, tapissée de paillettes de cuivre, a reçu des mineurs le nom de « salon jaune », en l'honneur du général Guzman Blanco, qui y dîna le jour de l'inauguration du *Bolivar Railway*. Ce fut avec une véritable satisfaction que nous revîmes, après une nouvelle course parmi d'obscurs souterrains, le ciel bleu et la lumière du jour.

Les exploitations s'étendent sur un espace de plusieurs milles et sont connues sous différents noms. On compte quatre dépôts principaux : ceux de Camaragua, de Titiara, de San Antonio et d'Aroa. Tous sont d'une grande richesse et présentent l'immense avantage de pouvoir être mis en œuvre sans nécessiter l'emploi de machines coûteuses. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la Compagnie des mines s'est engagée à fournir vingt

mille tonnes de minerai à la *Bolivar Railway Company,* pour le transport desquelles celle-ci reçoit annuellement, en moyenne, plus de quatre-vingt-cinq mille livres sterling.

Tout le pays que traverse la voie ferrée appartient à la société des mines et constitue une source de richesse, à cause des bois de toutes essences qui y croissent. Acajous, bois de teinture, plantes médicinales y abondent. De plus, on a constaté l'existence de filons d'or et d'argent entre San Felipe et Aroa, dans les collines du Tesorero et de Guarataro.

Les entreprises minières, en général, présentent un grand avenir dans toute l'Union vénézuélienne. Le sous-sol de cette vaste contrée renferme non-seulement d'inépuisables gisements de cuivre, mais des fers d'excellente qualité, du graphite, du pétrole, de l'asphalte, du charbon de terre. Les dépôts d'or du Callao, de Chite, de Potosi, de Nueva Providencia, du Botanamo, de Corina, de Cicapra, de Caratal, sont suffisamment connus, et l'exploitation de quelques-uns d'entre eux a déjà donné à leurs heureux propriétaires jusqu'à 1,000 pour 100 de bénéfices.

Nous reprîmes nos places sur nos chaises devant la locomotive, très-satisfaits de notre excursion; cette fois cependant le train s'était allongé de quatre wagons, chargés de minerai, précédant le nôtre, et contenant, indépendamment de leur cargaison, des mineurs et leurs femmes, perchés sur des pierres, et se rendant à *La Luz* pour y renouveler leurs provisions. En arrivant dans cette dernière localité, nous y retrouvâmes, parmi les personnes réunies à la station, don

Aureliano Vasquez, sa femme et leur Indien, qui nous attendaient pour nous faire leurs adieux. Le mulâtre, le visage épanoui, nous montra de la main une grande voiture à trois chevaux, arrêtée sur le bord de la route.

— Je l'ai fait venir, nous dit-il avec un geste d'orgueilleuse satisfaction, exprès pour moi de Barquisimeto.

— Et quand serez-vous à Barquisimeto?

— Dans deux jours, si tout va bien. Ne voulez-vous vraiment pas nous y accompagner? Il y a place pour quatre; le *sirviente* va sur le siége à côté du cocher.

— Non, non, m'écriai-je effrayée de la perspective, c'est impossible! Nous avons à revoir un parent à Puerto-Cabello.

L'excuse était médiocre; mais il fallut bien qu'il s'en contentât. Voyant que notre résolution était prise, le brave homme nous tendit sa grosse main noire et ajouta en manière de consolation :

— Je ne manquerai pas de venir vous saluer à mon premier voyage à Caracas!

Il monta lourdement en voiture, suivi de sa femme, puis tous deux agitèrent leurs mouchoirs, tandis que leur domestique indien me criait de toutes ses forces:

— *Adios, niña! adios!*

Leur voiture s'ébranla et disparut bientôt dans un nuage de poussière.

A neuf heures, après avoir présenté nos remercîments à *missia* Concepcion, notre hôtesse de la veille, nous continuâmes notre voyage, qui n'offrit aucun incident nouveau jusqu'à Tucácas.

La petite *posada* reçut une fois de plus notre visite. Rien n'y était changé, et nous y revîmes jusqu'au cadavre du crabe que nous avions tué, à la place même où nous l'avions laissé deux jours auparavant.

Quelques jours plus tard, nous nous retrouvions à bord du *Venezuela,* en route pour Puerto-Cabello, d'où nous comptions partir pour le Carabobo et les vallées d'Aragua.

---

## CHAPITRE XX.

**Départ de Puerto-Cabello. — Inginio et ses chevaux. — La route de Valencia. — L'*Aristolochia ringens*. — *El Palito*. — Arrivée à *El Cambur*. — La *posada*. — Le serpent à deux têtes. — En route. — Un ouragan dans la Cordillère. — Bárbula. — Nagua-Nagua. — Honnêteté du peuple au Venezuela. — Arrivée à Valencia. — « *Una limosnita por amor de Dios!* » — La charité vénézuélienne.**

Il nous fallait une voiture de voyage. On nous présenta un brave Indien qui nous en offrit une, en même temps que ses services personnels comme cocher et guide, à raison de quarante francs par jour. Nous l'engageâmes aussitôt, nos amis nous l'ayant recommandé comme un homme actif, résolu et connaissant parfaitement le pays.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, Inginio, — car tel était le nom de notre automédon, — se trouvait devant notre porte, surveillant fièrement trois bons chevaux qu'il interpellait tour à tour sous les noms poétiques de *Flor de Mayo*, *Estrella* et *Rayo de Luz*. Nous montâmes dans la grande carriole ainsi attelée; notre cocher échangea d'affectueux *adios* avec les nombreux spectateurs groupés dans la rue, et nos trois nobles coursiers partirent au grand

trot, stimulés par les claquements de fouet traditionnels.

Nous prîmes la route de Valencia, assez large, bordée de cocotiers et de buissons épais, peu verdoyants alors, car les pluies sont rares en février au Venezuela. Nous remarquâmes cependant, autour de la clôture d'un rancho, une plante grimpante dont les belles et larges feuilles avaient conservé toute leur fraîcheur. C'était une espèce d'aristoloche, connue sous le nom de *El Gallo,* « le coq », à cause de son étrange fleur, qui rappelle par sa forme celle du porte-clairon de nos basses-cours.

Une voiture nous précédait, soulevant des nuages de poussière. Bientôt nous en fûmes couverts des pieds à la tête. Inginio, suffoqué ainsi que nous, s'efforçait de dépasser le malencontreux véhicule. Après de savantes manœuvres, et non sans un échange de propos assez vifs entre les deux cochers, *Flor de Mayo, Estrella* et *Rayo de Luz* finirent par l'emporter, au prix d'une course folle aussi prolongée que désagréable. A six kilomètres de Puerto-Cabello, nous respirâmes enfin plus librement. Nous longions les bords de la mer, dont les hautes vagues venaient se briser avec fracas au pied de quelques pauvres masures, formant le hameau de *El Palito.* Cet endroit, habité aujourd'hui par quelques pêcheurs, pourrait acquérir plus tard de l'importance, lors de l'ouverture d'un chemin de fer entre Puerto-Cabello et San Felipe, comme point de jonction d'une ligne venant de Valencia.

Notre satisfaction fut de courte durée, car la route forme un coude à cet endroit, s'écarte du littoral et se

dirige, en s'élevant peu à peu, vers les montagnes de l'intérieur. Je n'eus que le temps de jeter un regard plein de regrets vers cet océan azuré que nous allions laisser derrière nous, et dont les tableaux changeants et variés étaient mêlés dans mon cœur à mes impressions les plus vives et les plus profondes.

Nous nous proposions de passer la nuit à *El Cambur,* petit village distant de deux lieues de *El Palito*. Nous y serions arrivés de bonne heure, si un incident d'assez mauvais augure ne nous avait retardé. Inginio s'aperçut que l'un de ses chevaux, *Rayo de Luz,* boitait légèrement. Il fallut ralentir le pas de ses compagnons. Nous traversions heureusement un pays pittoresque et nouveau pour nous. Un large ravin, au fond duquel coulait une petite rivière, côtoyait la route d'un côté, tandis que de l'autre s'allongeait une chaîne de collines peu élevées. Nous n'arrivâmes à *El Cambur* qu'au coucher du soleil, vers six heures du soir. Là, notre voiture s'arrêta devant une petite *posada,* qui nous parut assez bien tenue, derrière laquelle s'étageait une haute montagne et qu'entouraient quelques *ranchos* disséminés.

Pendant qu'Inginio dételait ses chevaux et les menait boire à un petit ruisseau voisin, nous entrâmes dans une salle commune garnie de deux *catres* et de deux hamacs, occupés en ce moment par quelques créoles qui s'y prélassaient agréablement. L'hôtesse se présenta bientôt, et nous demanda ce que nous désirions :

« Une chambre pour la nuit.

— Suivez-moi », nous dit-elle aussitôt, un sourire sur les lèvres.

Elle nous conduisit dans une chambre voisine, où quatre *catres* étaient tendus, prêts à recevoir les voyageurs.

« Voilà, nous dit-elle, en nous désignant ceux du fond, ceux-là sont libres, et vous y serez bien! »

La perspective de coucher dans un véritable dortoir, en compagnie d'inconnus, ne me plaisait nullement. Je proposai à mon mari de déplier nos *cobijas* et d'aller nous installer sous la galerie. Notre hôtesse, qui avait saisi le sens de mes paroles, nous demanda combien de temps nous comptions passer chez elle.

« Nous partirons pour Valencia, lui dis-je, à deux heures du matin.

— Dans ce cas, reprit-elle, je vous logerai dans la chambre que j'occupe, et je coucherai à la cuisine. »

Elle nous ouvrit alors une autre porte, et nous laissa dans une pièce fort petite, assez mal éclairée, où il n'y avait pour tout ameublement que deux *catres* et une chaise, mais où nous avions au moins l'avantage d'être seuls.

Pendant qu'on nous préparait à souper, nous profitâmes d'un dernier rayon de jour pour faire une course au dehors. Un taillis bas, épais, coupé çà et là de petits sentiers, faisait face, de l'autre côté du chemin, à la *posada*. Quelques grands cocotiers, pliant sous l'abondance de leurs noix, dominaient ces massifs. A une quarantaine de mètres de l'auberge se creusait une étroite vallée, arrosée par un rapide cours d'eau, où les alligators ne sont pas rares, d'après Humboldt. Il faut croire qu'on leur a fait, depuis le passage du

célèbre voyageur, une guerre d'extermination, car rien ne nous révéla leur présence.

A notre retour à la *posada*, nous la trouvâmes pleine de mouvement et de bruit, et entièrement envahie par une troupe de muletiers arrivant de Valencia. Notre souper s'en trouvant retardé, nous allâmes nous asseoir stoïquement sur une grosse pierre, rêvant à la distance qui existe dans certaines circonstances entre la coupe et les lèvres. La nuit était venue, et nous étions là, silencieux, assistant de loin au travail qui se faisait autour des mules, et au déchargement des colis de marchandises, lorsqu'un charretier nègre me cria tout à coup :

« *Cuidado! niña, una culebra!* »

Je me levai précipitamment, et j'aperçus en effet, à l'endroit où j'avais été assise, un serpent noir, mais si mince, si petit, qu'on eût pu le prendre pour un ver de terre. Il avait les deux extrémités du corps exactement semblables, d'où son nom local de *dos cabezas*, « deux têtes » (Typhlus lumbricaulis). Nous l'envoyâmes tenir compagnie à d'autres animaux de son espèce, au fond d'un flacon rempli d'alcool, déposé dans une des caisses de notre véhicule.

Nous n'eûmes qu'à nous louer du souper qu'on nous servit, peu de temps après, à la *posada* de *El Cambur*. On y fait une bonne cuisine, et nous eussions pu nous croire, à cet égard, en France même, dans quelque hôtel de province. L'illusion cessa lorsque nous rentrâmes dans notre chambre à coucher, incontestablement vénézuélienne.

Vers deux heures du matin, Inginio frappait à notre

porte, nous annonçant que tout était prêt pour le départ. En effet, en mettant le pied dehors, nous découvrîmes *Rayo de Luz, Flor de Mayo* et *Estrella,* déjà sous le harnais et secouant impatiemment leurs grelots. Notre voiture portait trois lanternes, deux de côté et une de face, qui suffisaient à peine à éclairer un coin de la route. Le ciel était sombre, sans étoiles; autour de nous s'épaississaient les ténèbres. Cette obscurité inusitée nous étonna d'abord, mais elle nous fut bientôt expliquée. Arrivés à un demi-mille de *El Cambur,* nous vîmes un trait de feu sillonner l'horizon, tandis que le bruit du tonnerre se faisait entendre dans le lointain.

« *Caramba!* s'écria Inginio, nous aurons un fameux orage!

— Retournons à *El Cambur,* lui dis-je.

— Non, non, nous aurons le temps d'atteindre *Las Trincheras*... »

Et fouettant ses chevaux, il leur fit prendre le trot. Nous étions horriblement secoués, car le chemin était rempli d'ornières, qu'il était impossible d'éviter tant la nuit était noire. A notre gauche se creusait un ravin profond, qu'il fallait côtoyer, à cause des collines qui, à notre droite, resserraient la voie. Bientôt la pluie se mit à tomber avec force, formant des cascades dont le flot s'épanchait bruyamment dans le précipice voisin. Le ciel s'illumina de plus en plus; les coups de tonnerre devinrent incessants : nous assistions à une vraie débâcle, et la nature entière semblait convulsionnée autour du nous.

Notre cocher criait; les chevaux affolés n'obéissaient

plus aux guides, se cabraient, se jetaient de côté, et nous mettaient à tous moments en danger de verser. Inginio se précipita de son siége, se jeta au-devant des chevaux et leur lança une couverture sur la tête.

Les pauvres animaux s'arrêtèrent tout tremblants. La nuit était plus noire que jamais, une violente rafale ayant éteint soudainement nos lanternes.

« Nous devons attendre ici, exclama le cocher, il n'y a plus moyen de marcher! »

Il faut avoir assisté à un ouragan sous les tropiques pour se faire une idée de l'irrésistible puissance des éléments, leur équilibre une fois rompu. Tout plie, tout cède, tout est balayé par le vent et les ondées; les plus humbles ruisseaux s'enflent, grossissent, deviennent d'impétueux torrents roulant des troncs d'arbres, des quartiers de rochers parmi leur masse écumante: rien de plus imposant et de plus terrible!

Vivement impressionnés, nous restâmes là, immobiles, au fond de notre voiture, trempés jusqu'aux os, distinguant vaguement, grâce à de vives lueurs, la cime des arbres se tordant sous la tempête; tantôt l'horizon se remplissait de feux, tantôt il se couvrait d'épaisses ténèbres. Peu à peu, cependant, le bruit diminuait, et les éclats de la foudre devenaient moins fréquents. Il y eut un moment de calme, puis le ciel s'éclaircit, et quelques étoiles scintillèrent entre les nuages.

« En route! » dit Inginio en faisant claquer son fouet.

Les chevaux repartirent, et nous reprîmes notre voyage. Il était cinq heures du matin lorsque nous atteignîmes *Las Trincheras*. Nous n'y aperçûmes, en nous penchant à la portière, que deux ou trois chau-

mières. Près de là se trouvent les célèbres sources d'eau thermale, déjà décrites par Humboldt. Elles jaillissent à une quarantaine de mètres de la route, d'un bassin, s'en échappent en formant un courant rapide qui, au delà de *Las Trincheras,* prend le nom de *rio de Agua Caliente,* et va se perdre dans la mer des Antilles, à un mille de *El Palito*. La température de ces sources est tellement élevée qu'on ne pourrait s'y baigner : elle monte à plus de 80 degrés. Une splendide végétation couvre les bords du *rio,* qu'ombragent quelques géants des forêts tropicales, des mimosas, des palmiers, des acajous. Phénomène assez étrange ! à dix mètres du bassin des eaux thermales coule une petite rivière dont les eaux sont tout à fait froides.

Après avoir visité les sources, nous nous décidâmes à précéder la voiture en marchant à pied pendant quelque temps pour sécher nos vêtements encore mouillés. Les feux de l'aurore rougissaient le firmament, éclairant un paysage des plus pittoresques, rempli d'un air vif et pur. Bien enveloppés de nos *cobijas,* nous allions d'un bon pas, suivant les détours de la route, qui s'élevait insensiblement, suspendue aux flancs de la montagne. Nous gravîmes la rampe jusqu'à *La Entrada;* là, le chemin s'abaisse et s'incline, de pentes en pentes, vers une grande et belle vallée.

Vers six heures et demie le soleil parut au-dessus des montagnes, plus resplendissant que jamais. Devant nous s'étendait une plaine de l'aspect le plus riant. Plantes et arbres ruisselaient de rosée; des fleurs s'épanouissaient parmi les herbes; les oiseaux chantaient, voletant de rameaux en rameaux; la nature, après

avoir passé par le terrible orage de la nuit, semblait sortir d'un mauvais rêve et vouloir en effacer jusqu'au souvenir en étalant partout ce qu'elle avait de plus charmant.

Nous traversâmes le village de Bárbula, composé d'une seule rue, sans nous y arrêter. Notre passage pourtant y fut remarqué, grâce aux claquements de fouet d'Inginio, qui nous y ménagea une entrée triomphale au grand galop de ses chevaux, et attira sur le seuil des maisons toute une population de négresses et de marmots faisant des gestes de bienvenue et poussant des exclamations admiratives.

A quelques milles de là, à Nagua-Nagua, la même scène se renouvela, avec cette variante que notre cocher nous demanda d'y faire une station, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre quelque chose de chaud. A vrai dire, une tasse de café nous eût été, à nous aussi, fort agréable, mais la petite *pulperia* devant laquelle nous conduisit Inginio avait un tel aspect de malpropreté que nous n'eûmes pas le courage d'y entrer. Nous mîmes pied à terre, toutefois, pour visiter le village.

Nagua-Nagua n'offre rien de remarquable. Parmi ses habitants, au nombre d'environ cinq cents, presque tous gens de couleur, les uns vivent d'un petit commerce ou du produit de leur travail dans les *haciendas* environnantes; les autres s'emploient au transport des marchandises et denrées alimentaires expédiées de Valencia dans les localités voisines.

Notre voiture, chargée de bagages, était restée sur la route, ouverte aux passants et sans que personne y prît garde. Nous y retrouvâmes, à notre retour, tous

nos objets dans le plus grand ordre. Le peuple vénézuélien est très-honnête, et l'on jouit à cet égard, dans tout le pays, d'une sécurité parfaite. On y entend rarement parler de vols à main armée, de magasins forcés ou d'étalages dévalisés. Si le fait se présente à de longs intervalles, il est presque toujours attribuable à des étrangers. Quelques-uns d'entre ceux-ci font preuve, à l'occasion, d'une rare audace. On cite, par exemple, l'anecdote suivante. Un individu pénétra un jour dans une maison, à Caracas, entra délibérément au salon, y prit un canapé, le mit sur son épaule et regagna prestement la porte de la maison. Le propriétaire de celle-ci, assis sous une galerie, l'aperçut en ce moment.

« Que faites-vous là? » lui cria-t-il.

Le voleur se retourna sans aucune marque de surprise.

« Voulez-vous m'acheter un canapé? répliqua-t-il.

— Non, merci, je n'en ai pas besoin.

— Excusez-moi. »

Et l'individu sortit posément, emportant le meuble, qu'il trouva sans doute à placer ailleurs. Ce ne fut que plus tard que le volé constata qu'on lui avait offert en vente son propre bien.

A peine nous étions-nous réinstallés dans notre véhicule, qu'Inginio parut, encore tout excité à la suite d'une conversation avec quelques *arrieros,* ses amis. Il nous mena bon train, et nous eûmes bientôt laissé derrière nous le village de Nagua-Nagua. La route que nous suivions se peuplait de plus en plus; ici, des caravanes de charrettes; là, de longues files d'ânes, le tout encombré de ballots bien ficelés sous des enveloppes de cuir. Les maisons s'alignaient, plus nom-

breuses, sur les accotements : nous approchions évidemment d'une ville.

« Voici Valencia! » s'écria notre cocher, en étendant son fouet vers l'horizon.

Le paysage que nous avions sous les yeux méritait notre attention. La capitale du Carabobo est située dans une magnifique vallée de plus de trois milles de largeur, bornée à l'est par les chaînes de l'Hilaria et de San Diego, et à l'ouest par celle de Guataparo. Une rivière peu profonde, aux eaux claires et limpides, parcourt la vallée dans toute son étendue, et va se jeter dans le lac Tacarigua, à huit milles de la ville.

Nous traversâmes deux ou trois rues propres, bien pavées, bordées de magasins, et Inginio arrêta ses chevaux devant une grande maison à quatre fenêtres et à porte cochère. C'était un véritable hôtel bien meublé, bien tenu, fondé jadis par un Français, et dirigé par le fils de celui-ci.

Nous y trouvâmes ce qui nous manquait depuis longtemps, une chambre confortable et un excellent déjeuner. Nous espérions, ainsi réconfortés, jouir d'un moment de repos; mais nous comptions sans les mendiants. Ils ont l'habitude, au Venezuela, de faire une tournée générale le samedi, de porte en porte; ils frappent partout, ce jour-là, sans se lasser, avec une ténacité incroyable.

« *Quièn ?* » leur crie-t-on pour en finir.

Et une voix dolente répond :

« *Una limosnita, por amor de Dios* [1] *!* »

[1] Une petite aumône, pour l'amour de Dieu!

Leur visite est généralement prévue, et l'on prépare, à leur intention, une petite pile de *centavos*. Lorsqu'elle est épuisée, on se contente de leur dire : « *Perdon!* »

Et ils s'en vont, espérant être plus heureux ailleurs.

Tout le monde connaît, à Caracas, un mendiant qui est un type du genre. C'est un bon vieux mulâtre, à cheveux blancs, qui s'en va de rue en rue, confortablement assis sur un âne, entrant partout avec sa monture et distribuant généreusement sa bénédiction à tous ceux qui lui donnent quelques sous.

Les Vénézuéliens sont naturellement très-charitables. Plusieurs établissements de bienfaisance, des orphelinats, entre autres, sont entièrement soutenus par leurs dons volontaires. Des dames, appartenant à la meilleure société, organisent fréquemment des expositions d'objets de tous genres rassemblés par leurs soins, et qu'elles débitent pour en consacrer le produit à de bonnes œuvres. Il est rare qu'une véritable infortune, devenue publique, n'obtienne de toutes les classes de la population des consolations et des secours. Nous eûmes à nous rappeler ces dispositions réellement bienveillantes pour ne pas rudoyer les mendiants qui assiégeaient notre logis le jour de notre arrivée à Valencia, et au moment où nous nous préparions à jouir des douceurs du sommeil.

---

# CHAPITRE XXI

**Valencia. — Sa situation. — Ses ressources. — Promenade en ville. — Le général Uslav. — La jeune fille lépreuse. — *El Morro*. — La musique sur la place Guzman-Blanco. — Le cimetière. — Une fosse commune en plein air. — La grotte du Guacamayo. — Le tunnel. — Observations générales. — Retour à Valencia. — Un baptême. — *Compadres* et *comadres*. — « *La bendicion, madrina!* »**

La ville de Valencia, à l'époque du voyage de M. de Humboldt, comptait environ 6,000 habitants; elle en possède 36,140 d'après le dernier recensement. Cette énorme augmentation est due à la position vraiment exceptionnelle de la cité, au centre des districts les plus fertiles de la république, qu'enrichissent de grandes haciendas, auxquelles elle est reliée par de nombreuses routes. Tout y favorise le développement de l'industrie et du commerce, mieux que dans la capitale même, qui est séparée de l'intérieur du pays par un rempart de montagnes, et plus éloignée des grandes exploitations agricoles. La construction d'un chemin de fer entre Puerto-Cabello et Valencia assurerait à cette dernière ville de nombreux avantages, assez importants pour en faire l'une des plus florissantes du Sud-Amérique.

Une rue à Valencia.

Le climat y est agréable et sain, la moyenne de la température étant de 19° à 20° Réaumur toute l'année.

Valencia fut fondée en 1555 par Alonzo Diaz Moreno, à 556 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, non loin d'un fleuve navigable, le Guárico, communiquant avec l'Orénoque, et à quarante milles de distance de Puerto-Cabello, le meilleur d'entre les ports vénézuéliens. Ce ne fut pas sans débats qu'on se décida, plus tard, à préférer Caracas à Valencia, pour y établir le siége du gouvernement fédéral. Cependant cette résolution est parfaitement justifiée. Le chef-lieu du Carabobo, où le premier congrès national tint ses séances en 1831, est trop exposé à un coup de main, soit durant les péripéties d'une guerre civile, soit en cas d'invasion étrangère. Des faits irrécusables en font foi dès le seizième siècle. En 1578, les Caraïbes, venus des bords de l'Orénoque, l'attaquèrent subitement et ne furent repoussés qu'après une héroïque résistance, dirigée par Garcia Gonzalez; en 1667, des flibustiers français s'y présentèrent à leur tour et la soumirent au pillage. Caracas, moins favorablement situé, est d'autre part plus facile à protéger et à défendre.

Revenons aux actualités. En sortant de l'hôtel, pour faire une promenade en ville, nous arrivâmes, par une rue large et de bonne apparence, en vue d'un beau et grand square, orné de vigoureuses plantes tropicales. Là s'élève la cathédrale, assez vaste édifice, flanqué de deux tours, mais dont l'architecture n'offre rien de remarquable. Son intérieur n'est pas du meilleur goût, et l'on y retrouve les statues peintes et les dorures qui

déparent toutes les églises hispano-américaines. On nous montra, à l'un des angles du même square, la maison habitée autrefois par l'un des plus braves compagnons de Bolivar, le général Uslav. Issu d'une ancienne famille allemande, ce vieux soldat avait combattu sous les ordres de Wellington, à Waterloo. La guerre finie, il vint au Venezuela et mit son épée au service des patriotes. Fait prisonnier par le général espagnol Morillo, celui-ci l'employa, avec d'autres captifs, à la construction d'un pont sur le Rio Valencia. Plus tard, après quelques mois de détention, il fut échangé contre un officier supérieur espagnol, rejoignit Bolivar et prit une part active à la bataille décisive de Carabobo, où il commandait une division vénézuélienne.

Nous ne nous sentions pas disposés à faire de longues courses, les cahots de la voiture et le manque de sommeil nous ayant fatigués. Nous nous bornâmes donc ce jour-là à parcourir les environs du square Bolivar et de la place de la Candelaria, où l'on a érigé récemment une statue au maréchal Falcon, d'une exécution assez médiocre.

Le lendemain, nous reçûmes la visite de quelques personnes auxquelles nous avions été recommandés. L'une d'elles, un honorable négociant de Valencia, s'offrit à nous accompagner et à nous guider en ville.

— C'est aujourd'hui dimanche, nous dit-il, et vous aurez une excellente occasion de rencontrer de jolies femmes et de vous faire une idée des *Valencianas*.

Nous nous rendîmes à la place de la cathédrale, et là, assis sous un grand massif de bambous, à quelques

pas de l'église, nous attendîmes la sortie des fidèles. Bientôt nous les vîmes défiler, les dames élégamment mises, le livre de prières ou le chapelet à la main, la tête recouverte de la mantille de dentelles; les jeunes filles marchaient en se donnant le bras, et causaient joyeusement entre elles. La plupart étaient jolies, et, dans le nombre, nous en remarquâmes une d'une superbe beauté. Elle nous jeta en passant un regard de reine, et reconnaissant notre compagnon, elle inclina doucement sa belle tête brune et s'éloigna lentement, suivie d'une vieille négresse.

— Quelle belle personne! m'écriai-je.

M. X..., qui au salut de la jeune fille avait répondu : « Adios, Camila », me dit avec émotion :

— C'est la fille d'un blanc, ancien émigrant irlanlandais, et d'une Indienne de Turmero. Sa beauté passera comme un songe. Dans un an elle sera d'une telle laideur qu'on ne la regardera plus qu'en frémissant de dégoût et de pitié!

— Est-il possible! Comment cela?

— Sa mère est *lazarina,* et la jeune fille a déjà un commencement de lèpre.

— Quelle horreur! dis-je toute troublée; son teint semble cependant si uni et si coloré!

— Oh! reprit notre compagnon, il ne faut pas s'y tromper. Je la vois souvent, et chaque fois qu'une émotion quelconque l'agite, son charmant visage se couvre de taches..... c'est affreux!

Puis changeant tout à coup de conversation :

— Désirez-vous faire un jolie excursion?

— Volontiers.

— Eh bien! escaladez cette colline pierreuse que vous voyez d'ici; elle se nomme *El Morro;* il paraît qu'on y jouit d'une très-belle vue.

— Vous n'y avez donc pas été?

— Non, je l'avoue; voilà cinq ans que j'habite Valencia, et, vous le savez, la paresse est bien séduisante sous les tropiques.....

— Venez avec nous!

— Vraiment, reprit en riant notre interlocuteur, je n'en ai pas le courage. Je vous conseille même de ne pas y aller à présent, il fait déjà trop chaud.

Nous suivîmes son conseil, d'autant plus volontiers que nous nous sentions fatigués. En rentrant à l'hôtel, nous y trouvâmes M. ***, un négociant de la ville, auquel nous étions recommandés. Il nous transmit une invitation de la part de sa femme, et nous acceptâmes un engagement pour la soirée. Dans l'après-midi, nous nous mîmes résolûment en route, mon mari et moi, décidés à gravir *El Morro,* une colline granitique à double sommet, de huit cents pieds d'altitude, formant un des contre-forts de la chaîne de l'Hilaria. La vue dont on jouit de ce point élevé est de toute beauté. A l'horizon, les eaux bleues du lac de Valencia; plus bas, une ligne de montagnes, dominant le fameux champ de bataille de Carabobo; à proximité de la ville, la vallée se rétrécit, et, dans un fond verdoyant, on aperçoit les villages de Barbula et de Nagua-Nagua. Au pied de la colline s'étend Valencia, dont les maisons s'étalent entre des groupes d'arbres et de riants jardins.

Au coucher du soleil, nous allâmes chez M. ***. Sa

femme, une jeune et jolie créole, nous reçut fort aimablement. Il avait été convenu que nous irions ensemble écouter quelques morceaux d'harmonie, exécutés par un corps de musique militaire, sur la place Guzman Blanco. Ces concerts ont lieu régulièrement le jeudi et le dimanche. Nous nous mîmes donc en route, et nous arrivâmes bientôt à destination.

La place Guzman Blanco forme un joli square planté d'arbres, au milieu duquel s'élève une statue pédestre du président, sur un piédestal de marbre de douze mètres de hauteur. Cette statue fut érigée en 1873, par ordre de la législature du Carabobo. Des palmiers et des amandiers entourent le monument et complètent la décoration de la place.

Une foule nombreuse remplissait le square, qui présentait l'aspect le plus animé. Les bancs étaient occupés par les nègres; la population aisée allait et venait, échangeant des saluts et des compliments dans l'allée centrale. A dix heures précises, les musiciens emportèrent leurs pupitres, et les auditeurs se dispersèrent dans toutes les directions.

A quelques jours de là, nous montions en voiture pour aller visiter le cimetière de Valencia et la grande grotte du Guacamayo. Le champ des morts est situé sur un terrain élevé, à peu de distance de la ville. On y remarque quelques tombes bien entretenues et des enclos remplis de fleurs. Une tour assez spacieuse, au haut de laquelle conduisait un escalier en spirale, attira notre attention. Nous y montâmes, et quelle ne fut pas notre horreur, en mettant le pied sur une étroite plate-forme, de constater que tout l'intérieur de

cet édifice circulaire était plein d'ossements jetés pêle-mêle les uns sur les autres, et de façon à le combler presque entièrement! Des crânes dénudés surgissaient çà et là, parmi ce lugubre entassement de débris humains. Quelques têtes à demi décomposées portaient encore des traces de barbe et de sourcils. L'une d'elles, sans doute celle d'une malheureuse émigrante irlandaise, était à demi voilée sous une épaisse chevelure rousse, éparse sur d'autres dépouilles.

C'était navrant, et ce spectacle nous causa la plus pénible impression. Il paraît qu'on a la coutume à Valencia de déterrer les corps après un an de sépulture, à moins de concession spéciale achetée à prix d'argent, et de les jeter dans ce charnier commun où ils sont exposés au soleil brûlant et aux pluies d'orage.

Il serait à désirer, dans l'intérêt de l'hygiène publique, qu'on renonçât à une telle pratique, aussi nuisible aux vivants que peu respectueuse pour les morts.

A l'entrée du cimetière, sur la droite, se présente une colline aride et rocailleuse, que l'on appelle *El Calvario*. Il est question de la cultiver et d'y tracer un jardin. On y découvre un panorama grandiose, embrassant toute la ville de Valencia encadrée de montagnes, et, dans le lointain, le miroir azuré du lac de Tacarigua. Nous y laissâmes notre voiture sous la garde d'un nègre, et précédés par Inginio qui nous servait de guide, nous partîmes à pied pour la grotte de Guacamayo.

Une chaîne de collines, assez basses, s'allongeait vers l'est. Nous la côtoyâmes, marchant dans les hautes herbes, parmi lesquelles se dressaient çà et là quel-

ques buissons épineux. Le sol était argileux, peu fécond, et Inginio nous apprit que nous étions dans un vrai repaire de serpents. Il nous indiqua enfin, à distance, une énorme excavation béante dans la montagne.

— Voilà la grotte, nous dit-il.

— Mais comment y arriver?

— Il faut suivre le lit du torrent jusqu'au pied des rochers.

Ce n'était pas chose facile. Il fallut escalader ou contourner de grands éboulis, se frayer un chemin parmi des amoncellements de branches, et sauter par-dessus les flaques d'eau. Après plusieurs chutes et un quart d'heure de marche pénible, nous arrivâmes devant une sorte de gorge, dont l'aspect était des plus saisissants. Qu'on se figure un immense portail de près de quarante pieds de large, tombant en ruine, composé de blocs gigantesques, entre les interstices desquels croissent quelques plantes grimpantes; au fond, un tunnel noir et profond, d'où s'échappe un torrent sortant des entrailles de la montagne; à droite, à une certaine hauteur, une vaste plate-forme, d'où la vue s'étend sur toute la vallée de Valencia; au-dessus de cette première assise, une deuxième plate-forme que surplombe une voûte massive, et qui n'est éclairée que par une fissure dans le roc. Celui-ci, de formation calcaire, est percé, déchiqueté, perforé partout, et présente dans son ensemble l'apparence d'une colossale éponge, soudainement pétrifiée.

Nous nous attendions si peu à un tableau aussi étrange, que nous restâmes pendant quelque temps à

le contempler avec stupeur. La longue galerie servant d'orifice au torrent semblait praticable, mais nous n'osâmes nous y engager sans falots, car les animaux malfaisants, scorpions, serpents, chauves-souris, devaient y abonder, et il eût été peu prudent de les affronter dans les ténèbres. Nous résolûmes cependant d'en visiter l'entrée, ce que nous fîmes au prix de nouvelles chutes et de nombreuses écorchures. Nous escaladâmes ensuite la montagne jusqu'à la première terrasse, décrite plus haut, où nous prîmes un peu de repos, tandis qu'Inginio nous racontait les légendes fantastiques de la *Cueva del Guacamayo*. Une tribu d'Indiens y avait vécu au temps jadis, nous disait-il, et y avait été détruite. Leurs âmes cependant y étaient restées et hantaient encore la place, sous la forme de chauves-souris et d'engoulevents.

Il est hors de doute que ces grottes ont été autrefois habitées. On y remarque encore aujourd'hui, dans l'une des galeries supérieures, une table de pierre, taillée de main d'homme.

Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes, sans échelles, arriver jusqu'à l'ouverture de cette galerie, située à cinq ou six mètres de l'endroit où nous étions et au-dessus d'une muraille presque perpendiculaire. Inginio, lui, y était entré quelques années auparavant, aidé par quelques compagnons. En fouillant le sol de cette caverne, il est presque certain qu'on y ferait des découvertes des plus intéressantes, et de nature à fournir des éléments nouveaux pour l'histoire des anciennes tribus indigènes. Sous ce rapport, tout est encore à faire au Venezuela, dont le sol n'a été nulle part

exploré scientifiquement. Ce n'est que par hasard que l'on a mis au jour, de temps en temps, quelques tombeaux de caciques indiens, dans les vallées d'Aragua. Des ossements de mastodontes ont été recueillis dans les grottes des *Morros de San Juan*, dont nous parlerons plus tard. Les *llanos*, jadis couverts par les eaux, doivent contenir des richesses paléontologiques immenses sur lesquelles on n'a encore aucune donnée. Il y a de quoi stimuler vivement le zèle des savants et des explorateurs, auxquels on ne peut assez recommander ces régions du Sud-Amérique, dont le docteur Ernst, l'intelligent et zélé directeur du musée de Caracas, a déjà signalé l'importance. Un Danois habitant Valencia, M. Stohl, s'est également attaché à les faire connaître, en réunissant des collections d'antiquités indiennes qu'il expédie ensuite au musée de Copenhague.

Tandis que nous commentions mentalement les informations que nous donnait notre guide, celui-ci continuait l'histoire de la grotte, et nous apprenait qu'un brigand célèbre, Hernando Maza, y avait élu domicile au siècle dernier, et qu'on l'y avait traqué, saisi et tué comme une bête fauve.

— A-t-on jamais fait des excavations parmi les rochers? demandai-je à Inginio.

— Non, répondit-il, en hochant la tête; on aurait de la peine à décider des péons à travailler ici, où sont les âmes de leurs ancêtres, et il faudrait beaucoup d'argent pour les y faire venir.

Peu de personnes connaissent la grotte de Guacamayo, même parmi les Vénézuéliens, et elle a été négligée par la plupart des voyageurs. Celle du Guá-

charo, située à deux journées de marche de Cumana, est beaucoup plus connue, ayant été décrite par Humboldt et le géographe Codazzi. Elle est composée d'une succession de cavernes, de galeries et de vastes salles, tapissée de stalactites, et forme un véritable labyrinthe, s'étendant à près d'une lieue sous le sol. Une rivière, le Rio Negro, la traverse, couvrant de ses eaux de véritables abîmes tellement profonds, que si une grosse pierre y est jetée, elle disparaît sans bruit. Cette grotte, probablement plus riche encore en spécimens paléontologiques que celle du Guacamayo, serait moins facile encore à explorer. Comme elle se trouve loin des endroits habités, il faudrait y faire camper les travailleurs, leur faire apporter des provisions, les entretenir pendant assez longtemps, ce qui entraînerait des dépenses dépassant les ressources privées, et ne pourrait être entrepris que sous les auspices d'un gouvernement ou de puissantes associations scientifiques.

Après une assez longue station au haut des rochers, nous opérâmes une périlleuse descente avec l'aide d'Inginio, et nous rentrâmes dans le lit du torrent. Notre voiture nous attendait près du cimetière, et nous roulâmes bientôt vers Valencia.

En rentrant à l'hôtel, nous fûmes surpris d'y remarquer une vive animation. Des messieurs et des dames, en toilette de gala, se promenaient de long en large sous la galerie du *patio;* dans une salle voisine avait été dressée une longue table chargée de fruits et de vins, et dans la foule circulait une grande et forte négresse, marchant fièrement et tenant dans ses bras un minuscule bébé, enveloppé de mousseline.

— Que se passe-t-il donc? demandâmes-nous à une femme spécialement chargée de notre service.

— C'est un baptême, nous répondit-elle, et les parents de l'enfant ont choisi notre hôtel pour y offrir un banquet à leurs amis.

Nous allions nous retirer, après avoir admiré le nouveau chrétien, lorsqu'une jeune femme, élégante et jolie, s'approcha d'un des convives et lui parla à l'oreille. Aussitôt celui-ci s'approcha de nous, et nous saluant fort poliment, nous dit en souriant :

— Ma femme me charge de vous inviter à notre table. Vous êtes étrangers, et votre présence portera bonheur au bébé.

Dans ces circonstances, il eût été difficile de refuser, et nous assistâmes au banquet avec les amis de la famille. Les parrains et marraines, rayonnants de joie, occupaient les places d'honneur, et se saluaient gaiement du nom de *compadre* et de *comadre*, auquel ont droit les personnes ayant un même filleul. Deux amis dont chacun est le parrain des enfants de l'autre sont également des *compadres*. Les filleuls ont adopté d'autre part, au Venezuela, une singulière coutume. Lorsqu'ils rencontrent leur parrain ou leur marraine, soit dans une maison, soit même dans la rue, ils lui demandent sa bénédiction.

Durant mon séjour à San Estéban, je parcourais parfois le village avec une jeune dame, parente de nos hôtes. Elle était marraine d'une douzaine de négrillons qui, dès qu'ils l'apercevaient, couraient à sa rencontre, criant sur tous les tons :

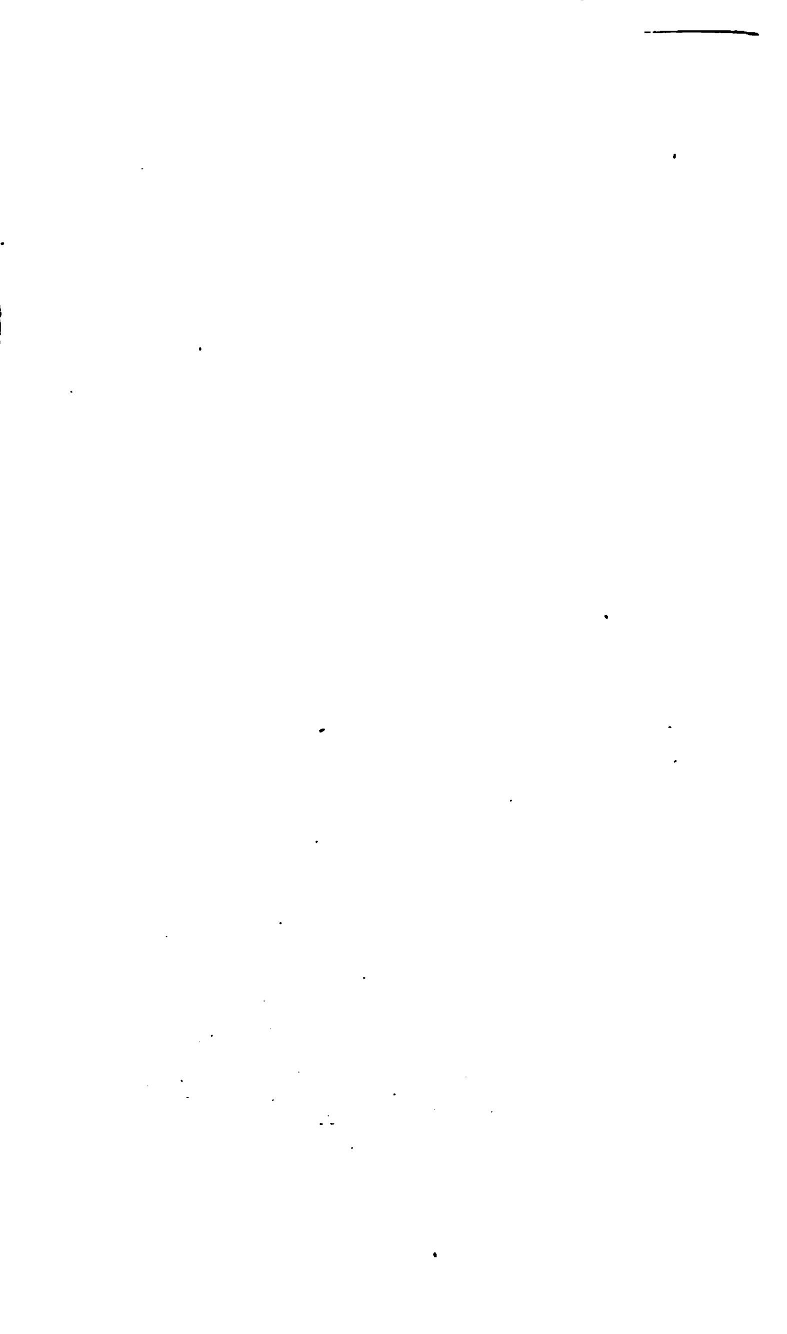
— *La bendicion, madrina!*

— *Qué Dios les bendiga, muchachos,* répondait gravement la jeune femme.

Et les négrillons s'en allaient, riant, criant, tout heureux d'avoir été remarqués et reconnus.

La conversation allait bon train, lorsque sur la fin du dîner on apporta le champagne. Un monsieur se leva aussitôt et fit un discours pompeux, suivi d'une demi-douzaine d'autres, tous chaleureusement applaudis. Le père de l'enfant quitta ensuite son siége et distribua à chaque convive une petite carte lithographiée, sur laquelle se trouvait collé un dollar américain en or, comme souvenir de la cérémonie. Ceci est encore une coutume nationale; les riches emploient des pièces d'or; les pauvres, de petits bouquets de fleurs, auxquels est suspendue une piécette d'argent, valant un *real.* Le repas terminé, nous rentrâmes chez nous pour nous préparer à continuer notre voyage, que nous devions reprendre dès le lendemain.

---





Case de nègres à l'intérieur. — Environs de Valencia.

## CHAPITRE XXII

**Départ de Valencia. — *Los Guayos*. — Les Indiennes de Guacara. — La ville. — Comment Inginio comprenait l'amour. — La *posada* de San Joaquin. — Le village. — Un dîner vénézuélien. — *Sancocho*. — *Hallacas*. — *Arepas*. — Le lac de Tacarigua. — Ses îles. — Les poissons qui l'habitent. — Plantes et fleurs. — Mariara. — Sources thermales. — La pierre indienne. — L'*hacienda* de don Martin Tovar. — Maracay. — La ville et ses ressources.**

Il était six heures du matin lorsque nous sortîmes de Valencia, par le grand pont qui traverse le *Rio* du même nom, et auquel travailla le général Uslav durant sa captivité. La route, assez large, parfaitement plane, contourne la colline de *El Morro*, dont nous avions fait l'ascension quelques jours auparavant, et se dirige, s'allongeant dans une vaste plaine, vers les bords du lac. A partir de *El Morro*, la vallée s'élargit considérablement et se couvre de belles *haciendas*, disséminées à l'horizon. Des deux côtés du chemin, le paysage est moins attrayant. On n'y aperçoit qu'une maigre végétation, recouverte d'une épaisse couche de poussière. A une lieue de la ville, on rencontre un village, *Los Guayos*, d'environ quatre mille habitants, et possédant une jolie petite église. Nous le passâmes sans nous y arrêter, poursuivis par des négrillons,

gambadant autour de notre voiture. Une heure plus tard, nous atteignîmes Guacara, ville de cinq mille âmes, entourée de terres fertiles et de riches plantations. Une petite rivière, ombragée de beaux arbres, coule dans les environs. En approchant du gué, un bruit de voix frappa nos oreilles. Des femmes indiennes se baignaient non loin de là. Parmi elles, nous remarquâmes deux jeunes filles, d'une superbe beauté, qui se jetaient en riant de l'eau au visage. Elles avaient les traits fins, délicats, et eussent fait l'admiration d'un artiste. Notons à ce propos que les indigènes habitant les villages du Carabobo descendent presque tous de la tribu des Chaymas. A Turmero et à Guacara, la race est un peu différente. Ses représentants sont de taille moins élevée, bien formés, et paraissent fort intelligents. A notre approche, les baigneuses se mirent en émoi; les unes disparurent derrière des blocs de rocher, non pas assez cependant pour que nous ne vissions pas leurs yeux curieux suivant tous nos mouvements; d'autres s'enfouirent plus profondément dans la rivière; d'autres, encore moins effarouchées, se contentèrent de se voiler de leurs longs cheveux et nous regardèrent passer en souriant. A peine étions-nous hors de vue, que de grands éclats de rire nous apprirent que les jeux nautiques avaient recommencé de plus belle.

Notre cocher, que ce spectacle avait vivement intéressé, se retourna vers mon mari et lui dit avec un soupir de satisfaction :

— N'est-ce pas qu'elles sont jolies, monsieur, *las Indias* de Guacara?

— Oui, fort jolies, lui fut-il répondu. Avez-vous habité Guacara pendant quelque temps?

— Pendant deux ans, reprit Inginio; j'y avais une amie qui s'appelait Carmelita, et nous habitions le *rancho* que vous voyez là...

Et il nous montra une petite cabane délabrée, au seuil de laquelle se trouvait une vieille négresse fumant gravement une cigarette.

— Elle était blanchisseuse, continua-t-il, et moi, je travaillais dans les *haciendas*. Un beau jour, elle me quitta, accompagnant un péon...

— Vous avez dû beaucoup souffrir, lui dis-je avec sympathie.

— Moi, pas du tout, fit-il en éclatant de rire. J'ai vendu le *rancho*, et je suis parti pour Puerto-Cabello, où je me suis fait cocher. J'y gagne beaucoup plus d'argent qu'autrefois.

— Vous ne l'aimiez donc pas? observai-je, stupéfaite de cette indifférence.

— *Caramba!* je l'aimais beaucoup, au contraire. C'était la plus belle fille de Guacara.

— Et vous avez pu l'oublier ainsi?

— Mais, répliqua Inginio, il le fallait bien. D'ailleurs, il y a d'autres jolies filles au monde.

Comme je m'étonnais de cette façon un peu méridionale de comprendre l'amour, notre cocher, dont l'esprit mobile ne s'arrêtait pas longtemps au même sujet, étendit de nouveau la main, en nous désignant quelques ruines éparses dans un enclos désert.

— La maison du marquis del Toro, nous dit-il; tous les environs de Guacara lui appartenaient autrefois.

Ce nom ne nous était pas inconnu. C'était celui d'un noble espagnol, émigré aux colonies, qui s'y était créé un domaine princier. Ses descendants habitent encore Caracas, n'ayant plus que le souvenir de la haute position qu'occupait jadis leur famille.

Nous avions voyagé jusqu'à ce moment assez lentement. Inginio précipita l'allure de ses chevaux, afin d'atteindre avant la nuit le *pueblo* de San Joaquin, où nous comptions trouver un logement. La route était déserte, et nous n'aperçûmes, durant tout le trajet, que deux fermes isolées, *Las Raices* et *La Paloma*.

Nous arrivâmes à destination sans aucun incident, vers cinq heures de l'après-midi. Il n'y avait pas lieu de s'en réjouir. La *posada* devant laquelle nous venions de nous arrêter paraissait mal tenue, malpropre, presque en ruine. Le *posadero*, un vieux mulâtre, vint au-devant de nous et nous conduisit dans une grande chambre, tendue de toiles d'araignée, et où picoraient des pigeons et des poules. Elle était entièrement dégarnie.

— Où voulez-vous que nous couchions? lui demandai-je; vous n'avez même pas de *catres*.

— Mais, nous dit le bonhomme, voilà de quoi accrocher vos hamacs.

Et il nous montra des anneaux de fer scellés dans la muraille.

Des hamacs, nous n'en avions point, et la situation devenait difficile, lorsque la femme de notre hôte, une vieille négresse, vint nous tirer d'affaire.

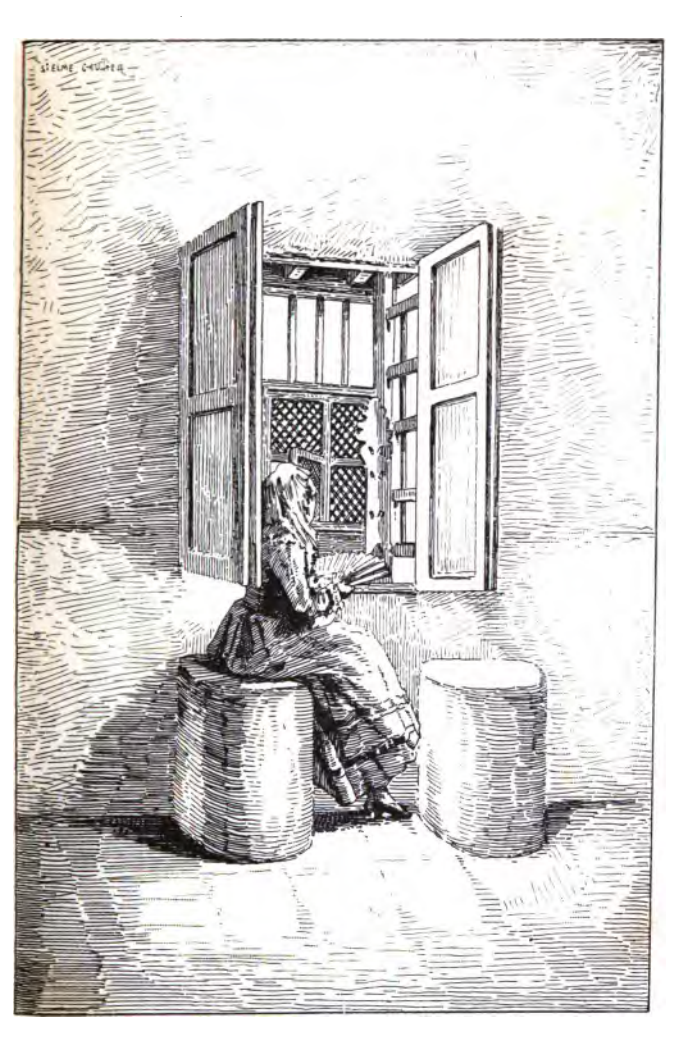
— Tout peut s'arranger, observa-t-elle; je demanderai deux *catres* à prêter aux voisins; quant au *cochero*, il couchera sur sa *cobija*, dans le *patio*.

Les conventions agréées, nous demandâmes à notre hôtesse de nous préparer à manger, et tandis qu'elle s'en occupait, nous allâmes faire un tour au village. Il est composé de quatre ou cinq petites rues, bordées de maisonnettes en brique ou en adobe. Le commerce y est représenté par deux ou trois *pulperias*, qui se fournissent à Maracay, ville située dans le district d'Aragua, sur la frontière du Carabobo. San Joaquin possède une petite église, devant laquelle s'étend un square rempli de plantes de toutes espèces.

A notre rentrée à l'auberge, le *posadero*, qui nous guettait, nous fit admirer sa basse-cour, où s'ébattaient quelques porcs, entourés de poules et de pintades. Le *corral*, placé derrière la maison, était vaste et ombragé par quelques grands arbres. A l'un de ses angles, s'élevait un hangar, recouvert de chaume, où se prélassaient nos braves coursiers, qui hennirent en m'apercevant, car j'avais l'habitude, à chaque relais, de leur apporter du sucre, attention qu'ils savaient apprécier.

On vint enfin nous avertir que le dîner était servi. La table se trouvait dressée dans un coin du *patio*. Le *posadero* et sa femme, sans prendre part au repas, s'assirent à quelque distance pour causer familièrement avec nous, tandis que toute la gent emplumée quittait la basse-cour et s'assemblait autour de nos chaises, réclamant une part du festin. Les porcs eux-mêmes accoururent, et le bruit devint tel que nous ne pûmes y tenir. On emporta la table dans notre chambre, un peu plus sombre, mais aussi moins accessible. Le repas était éminemment vénézuélien. On nous pré-

senta d'abord un *sancocho,* fort bouillon de poulet, dans lequel on avait prodigué le *ñame* (dioscorea sativa), l'*auyama* (cucurbita pepo), les patates douces, les racines de manioc. Il était excellent, mais il nous fallut en faire notre dîner, car les autres plats n'étaient pas mangeables. Pour nous fêter, notre vieille hôtesse avait cependant confectionné des *hallacas,* mets que les nationaux considèrent comme très-délicat. L'*hallaca* se compose d'un peu de poulet coupé menu, de tomates, de raisins de Corinthe, de piment, mêlés de farine de maïs, le tout contenu dans une feuille de bananier, serrée autour du pâté. C'est une friandise de Noël, où le salé, le sucré, le poivré se confondent, et qu'il faut être du pays pour apprécier. Aux *hallacas* avait succédé un ragoût de *carne frita,* bœuf haché et frit; ce plat n'eût pas été mauvais, sans la quantité de graisse dans laquelle il nageait, et qui le rendait immangeable. Nous fîmes meilleur accueil à quelques bananes frites et au *queso de mano,* ou fromage national. En guise de pain, on nous avait donné des *arepas,* une sorte de gâteau de farine de maïs, assez bon tant qu'il est chaud, mais qui se durcit en se refroidissant et devient extrêmement indigeste. La fabrication de l'*arepa* est très-compliquée et demande le plus grand soin. Il faut d'abord séparer les grains de maïs de leur épi et les piler dans des mortiers de bois. Lorsqu'ils sont réduits en farine, on y ajoute un peu d'eau et de sel, après quoi l'on fait bouillir au petit feu la pâte ainsi obtenue. On la retire ensuite, pour en faire des galettes rondes, d'une extrême blancheur, qu'on recuit dans des fourneaux de terre. Ce



**Fenêtre de la posada de San Joaquin.**

pain est très-répandu dans toute la république, où il est beaucoup plus connu que le *pan de trigo*, ou de froment, réservé aux citadins et aux riches.

Le dîner terminé, nous allâmes à la fenêtre, d'antique structure, donnant sur la rue. Deux siéges en maçonnerie y avaient été installés, et un curieux système de treillage, avec petites et grandes ouvertures, selon les besoins de la curiosité, nous y mettait à l'abri des indiscrets. Là, un livre à la main, nous suivîmes pendant quelque temps les fantaisies poétiques d'un auteur en renom. Son œuvre ne reprit place dans notre bibliothèque de voyage qu'à l'heure du coucher.

Le jour suivant, de bon matin, nous suivions de nouveau la grande route, derrière nos trois chevaux, qui devaient fournir une étape nouvelle jusqu'à Maracay. Nous arrivâmes bientôt sur les bords du lac de Valencia, c'est-à-dire en vue d'un des plus beaux paysages qui existent.

Le lac de Valencia — ou de Tacarigua, si l'on veut lui conserver son nom indien — a trente-deux milles de longueur et douze milles de largeur. Vingt-deux îlots, les uns verdoyants, les autres arides, s'élèvent parmi ses eaux d'un bleu admirable. Bien qu'on ne lui connaisse aucune issue, son niveau baisse sensiblement, ainsi qu'il résulte d'observations précises, faites à différentes époques. Lors du voyage de Humboldt au Venezuela, la ville de Valencia, située aujourd'hui à huit milles du lac, n'en était alors qu'à une distance de trois milles. Des plateaux autrefois couverts par les eaux en émergent actuellement, et dans les environs, on a trouvé des coquillages au

sommet de collines élevées. Les terrains ainsi rendus à la culture sont d'une fertilité inépuisable. On a constaté qu'ils contenaient, en certains endroits, jusqu'à soixante pieds d'humus.

Quatorze rivières alimentent le lac de Valencia, dont l'altitude est de 1,350 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa profondeur est considérable et atteint, sur divers points, plusieurs centaines de mètres. Il a perdu l'un de ses principaux affluents, le Pao, qu'un planteur dirigea, au moyen de canaux, vers la Portuguesa, désirant utiliser son cours pour irriguer les campagnes environnantes.

Une source d'eau thermale, venant de Mariara, se déverse dans le lac. La température moyenne de celui-ci est de 22° Réaumur. On y fait des pêches abondantes, et il possède une faune spéciale. On y rencontre surtout une espèce de sardine; un poisson fort estimé, le *bagre;* un autre également recherché, le *guavina,* aux nageoires argentées, bordées d'un mince filet vert. Un caïman de petite taille, appelé *bava,* vit dans les roseaux qui croissent près des rives.

De véritables cités lacustres, fondées par des tribus indiennes, animaient jadis la surface du lac Tacarigua. Si l'on y faisait quelques dragages, on parviendrait sans doute à reconstituer une curieuse période de l'histoire ancienne du Venezuela.

La route que nous suivions était ravissante. D'un côté la vaste nappe liquide, vivement colorée d'azur et d'or, bordée de montagnes aux contours pittoresques; une végétation puissante, parmi laquelle on distinguait le *ceibo* à fleurs jaunes, des mimosas au feuillage

tendre et délicat, l'erhythryna aux larges fleurs pourpre, des orchidées de toutes sortes. Nous atteignîmes ainsi la Cabrera, petite maison isolée, où nous laissâmes reposer les chevaux. Quittant la voiture, nous descendîmes vers la rive, en traversant un épais taillis de bananiers sauvages, rempli d'oiseaux qui voletaient autour de nous en poussant des cris effarés.

La Cabrera était autrefois une île, aujourd'hui reliée à la terre ferme par une sorte d'isthme. Une famille nègre s'y est établie et en cultive le sol.

Assis dans l'herbe, nos albums ouverts et nos crayons à la main, nous eussions pu nous croire, derrière notre bois de bananiers, loin de tout espace habité et en pleine nature. Devant nous, s'étendait le lac, calme, d'un bleu sombre, ressemblant à une zone de ciel soudainement constellée; là, des îles : la Culabra, la Negra, Cabo-Blanco. Près de cette dernière, s'élève un monolithe d'environ deux mètres de hauteur, sur lequel on pourrait suivre, de période en période, la baisse lente des eaux.

Nous fûmes tirés de notre contemplation par Inginio, qui vint nous prier de remonter en voiture, afin d'arriver à Maracay avant les heures les plus chaudes du jour. Nous partîmes donc, bien qu'à regret, et après une assez longue course, que nos chevaux firent au grand trot, nous arrivâmes en vue d'une grande *posada,* placée sur les bords de la route, où nous fîmes une nouvelle halte. Pendant qu'on conduisait *Estrella, Rayo de Luz* et *Flor de Mayo* à la rivière pour les y baigner sous l'œil vigilant de leur maître, nous nous rendîmes, à pied, guidés par un

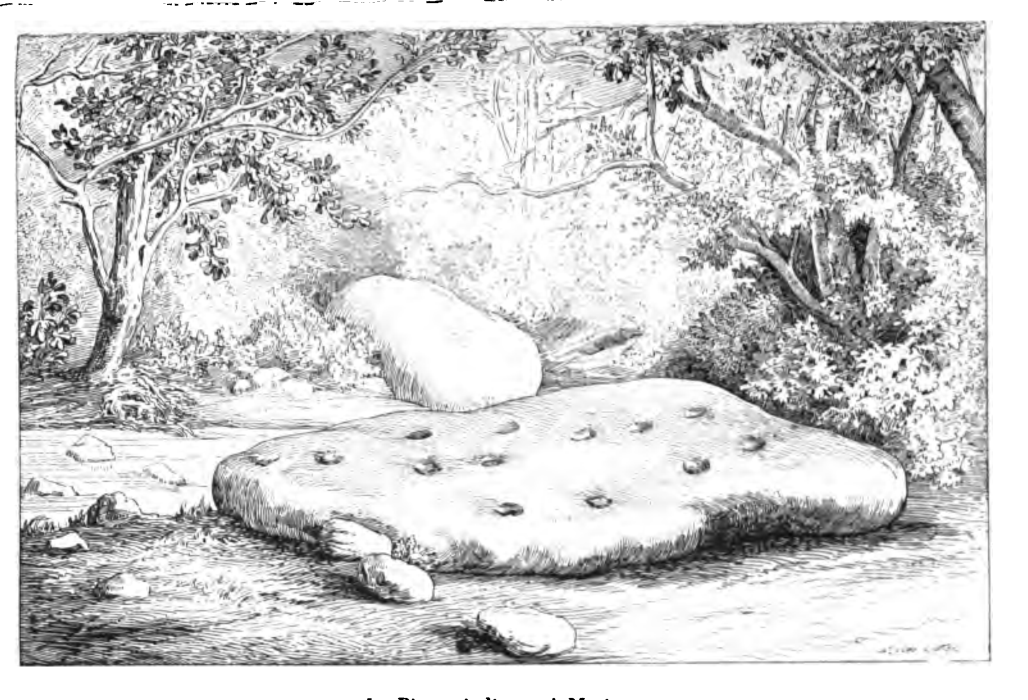
négrillon, à travers champs, à la recherche de la « pierre des Indiens », l'une des curiosités de la localité. Cette « pierre », gisant sur les bords d'un torrent, ombragé de tous côtés par des massifs d'arbres, est un monument du passé. D'une longueur d'environ quatre mètres, et large d'à peu près deux mètres, sa surface est percée de treize trous ronds, d'un pied de profondeur et de quarante centimètres de diamètre. Ces trous, à égale distace les uns des autres, ont été formés par les pilons des femmes indiennes qui y broyaient leur maïs.

La roche étant fort dure, il a fallu des générations pour la creuser et y laisser ces marques de rude labeur et de patiente résignation.

Non loin de la « pierre des Indiens » bondit une petite cascade, baignant le pied d'une chaîne de collines, riches en eaux thermales. Toute cette région dépend des *haciendas* de Mariara et de la Concepcion, qui forment l'un des plus beaux et des plus vastes domaines du pays. Cette magnifique propriété, occupant une position exceptionnelle, arrosée par divers cours d'eau, appartient à l'un des descendants du comte de Tovar, noble espagnol, qui, comme le marquis del Toro, émigra aux colonies. Don Martin Tovar, le représentant actuel de cette famille, habite à Caracas la belle maison de campagne de Gamboa, que nous avons déjà eu l'occasion de citer en décrivant les environs de la capitale fédérale.

Après avoir donné un *real* au négrillon qui nous avait servi de guide, nous rentrâmes en voiture, et nos chevaux, rafraîchis par le bain, nous entraînèrent ra-





La Pierre indienne à Mariara.

pidement. Nous longeâmes encore, pendant plusieurs milles, les terres de l'*hacienda* de Mariara, dont on a offert six cent mille francs comptant à son propriétaire, qui a refusé de s'en dessaisir. On peut y établir les cultures les plus diverses et d'immenses pâturages. Les plantes médicinales, les bois de teinture et de construction y abondent. Nous remarquâmes en passant de beaux indigotiers (indigofera anil), très-répandus autrefois au Venezuela, mais dont la production y est aujourd'hui abandonnée ; des *cebadillas*, dont les graines servent à la fabrication de la vératrine ; de la vanille, des arbres à caoutchouc et du manioc.

Que de richesses à recueillir sur ce sol encore vierge du Venezuela, si peu connu en Europe ! Et dire que les habitants de cette belle contrée se pressent dans les villes, où 50 pour 100 d'entre eux sont fonctionnaires de l'État ou espèrent le devenir, s'occupent de politique, de littérature, rédigent des journaux ou des revues, tandis qu'ils pourraient se créer honorablement, dans les districts ruraux, une vie large et indépendante ! Un capital considérable ne leur serait pas même nécessaire, car à côté des grandes plantations de caféiers, de cacaotiers et de cannes à sucre, qui exigent une certaine mise de fonds, se rangent des exploitations secondaires, également profitables, la culture du tabac, du riz, du maïs, des pommes de terre, des fèves, etc.

Les arbres à caoutchouc sont très répandus entre l'Orénoque, le rio Siapa et le Casiquiare ; la salsepareille, le quinquina, la noix muscade, donneraient lieu à des échanges importants ; toutes ces ressources sont

en grande partie négligées. Le cocotier, cet arbre si utile, pouvant fournir plus d'huile qu'aucune plante oléagineuse d'Europe, ne se rencontre que sur une étroite zone, qu'il y aurait possibilité d'étendre largement. Il existe à Cumana une usine, fondée par un Français, où l'on peut broyer en moyenne un million de noix par an. C'est le seul établissement de ce genre qui, à notre connaissance, fonctionne dans le pays. On y obtient deux cent cinquante grammes d'huile par charge de cent noix.

Aux observations qui précèdent, les Vénézuéliens opposent les pertes subies par l'agriculture durant les discordes civiles, pertes assez sérieuses pour en détourner les plus entreprenants. S'il est vrai que dans un état social encore peu raffermi, les agriculteurs courent quelques risques, la profession de politicien n'a-t-elle pas aussi ses mortes saisons? Sa récolte est-elle plus assurée que celle du propriétaire rural, auquel il reste au moins, après la tourmente, la terre, toujours féconde et toujours prête à produire? Une objection moins spécieuse est basée sur la rareté et le haut prix de la main-d'œuvre. — Une forte émigration de gens du Nord, Anglais, Allemands, Belges, Danois, dont l'activité et l'énergie au travail sont incontestables, serait d'un immense secours au Venezuela, qui en subirait une transformation profonde.

Il était plus de midi, lorsque, après avoir traversé à gué la petite rivière de Tapatapa, nous arrivâmes sur la frontière de l'État d'Aragua, à Maracay. Nous voulions y coucher, et nous rendre le lendemain à San Luis de Cura et au *pueblo* de San Juan, afin de voir

les célèbres grottes calcaires des *Morros*. La *posada* devant laquelle nous mîmes pied à terre, était mieux tenue que celle de San Joaquin, tout en étant très peu confortable. Nous y déjeunâmes de bon appétit, puis nous allâmes faire notre promenade habituelle.

Maracay est une petite ville d'environ six mille cinq cents habitants. C'est là que se trouvent concentrées les forces militaires de la province, commandées, lors de notre passage, par le général Crespo, l'un des chefs de l'armée les plus influents de la République. La ville est propre, d'aspect paisible, et environnée de toutes parts d'une belle végétation. Là, comme à San Joaquin, se trouve une modeste église, peinte à la chaux, s'élevant sur un square cultivé en jardin. Les maisons sont basses et, selon l'usage espagnol, à fenêtres grillagées. De nombreux souvenirs historiques se rattachent à cette cité, déjà assez ancienne. Ce fut là, pour nous borner à un seul fait, que le grand patriote Miranda, battu et abandonné par la plupart de ses compagnons, vint chercher un refuge et signa une capitulation avec le vainqueur, capitulation qui ne le sauva ni de la prison, ni de la mort.

En rentrant à la *posada*, nous y trouvâmes Inginio, qui venait nous annoncer que, ses chevaux étant extrêmement fatigués, il ne pourrait nous conduire à San Luis de Cura avec son attelage. Cette déclaration nous fut d'autant plus désagréable que nous désirions beaucoup visiter les *Morros* de San Juan.

— N'y a-t-il pas moyen de se procurer des mules à Maracay? demandâmes-nous à notre cocher.

— Peut-être bien. Je vais m'en informer.

Il revint une heure après, et nous apprit qu'il en avait retenu deux.

— Mais nous ne connaissons pas le pays, lui dis-je; il nous faut un guide.

— Eh bien! je vous accompagnerai.

— Et votre voiture, et vos chevaux?

— Je les laisserai à la garde du *posadero*.

— Comment nous suivrez-vous, s'il n'y a que deux mules?

— Oh! je trouverai bien quelqu'un qui me prêtera un *burro;* ne vous occupez pas de moi.

Sur ces assurances, nous allâmes nous coucher, après avoir tout préparé pour l'excursion du lendemain.

---

## CHAPITRE XXIII

**La selle des *llaneros*. — En route. — Plantations de tabac. — La *mata de seda*. — San Luis de Cura. — Notre gîte. — Le *rancho* de Miguel et Anita. — Les grottes de San Juan. — Retour à Maracay. — Le Saman de Guëre. — La *posada* de Turmero. — La ville et ses ressources. — Le *tasajo*. — San Mateo. — Souvenirs historiques. — La Victoria. — Le *cremon*. — Guayas et les singes hurleurs. — Splendide route sur la montagne. — *Los Teques*. — La maison de fous. — *Las Adjuntas*. — Antimano. — Arrivée à Caracas. — Observations générales.**

Le jour suivant, nous nous éveillâmes au piétinement des mules, qui stationnaient déjà à notre porte. Nous fûmes bientôt habillés et prêts à partir. Le harnachement de nos montures était nouveau pour nous, et disposé à la *llanera*. Les selles, appelées dans le pays *vaqueras*, se terminaient devant et derrière par deux pointes élevées, entre lesquelles le cavalier se trouve pour ainsi dire emboîté. Ces selles sont ornées de broderies plus ou moins riches, et recouvertes d'une peau de mouton, de cheval ou de tigre. Des deux côtés, sur le devant, se trouvent les fontes destinées aux pistolets du voyageur; après celles-ci, des poches à provisions, et, derrière le cavalier, de longues courroies destinées à serrer la *cobija* et le hamac, deux objets

absolument nécessaires. Les étriers ont la forme d'un sabot ouvert du côté du talon; ils sont en bois, et parfois très-joliment sculptés; on les nomme *africanos*.

Ce ne fut pas sans difficulté que je parvins à m'installer sur ma mule, la *vaquera* n'étant pas précisément une selle de dame. Je m'y hissai tant bien que mal, non sans en trouver les contours un peu anguleux. Inginio nous précédait au grand trot de son petit âne, qu'il montait à poil et dirigeait à l'aide d'une simple corde. L'air était frais, nos mules pleines d'entrain, et durant quelques heures nous voyageâmes rapidement, traversant tantôt des plantations de cannes à sucre, de tabac et autres produits, tantôt de vastes espaces incultes envahis par les hautes herbes. Vers midi, nous fîmes halte pour déjeuner et laisser reposer nos mules, qu'on débarrassa momentanément des selles et des brides. Aussitôt libres, les pauvres bêtes témoignèrent de leur joie en se roulant dans la poussière et en faisant des bonds extravagants, scène que l'aliboron d'Inginio contemplait d'un air morne en secouant ses longues oreilles.

Les sacs aux provisions furent ouverts et leur contenu déposé sur les bords d'un ruisseau, auprès duquel nous nous assîmes pour faire notre repas. Nos montures ne furent pas oubliées, et trouvèrent dans un grand champ de *malojo*, qui s'étendait non loin, de quoi se nourrir à cœur joie.

Après une heure de repos, il fallut se remettre en marche, cette fois en plein soleil, sur une route poudreuse, remplie d'ornières, traversant un pays ondulé, entrecoupé çà et là de petits cours d'eau. De loin en

loin, entre le feuillage, surgissait le toit de chaume d'un *rancho,* isolé dans la campagne. Bientôt Inginio nous fit prendre un sentier qui abrégeait considérablement, nous dit-il, la distance. Nous rencontrâmes deux ou trois péons, le fusil à la main, à la recherche de perdrix. Ils nous considérèrent curieusement; puis l'un d'eux, reconnaissant Inginio, lui cria de loin :

« *Qué tal, tocayo*[1] *?*

— *Asi, asi,* répondit notre guide; ce maudit baudet va me faire rendre l'âme. Tout va bien à San Luis de Cura ?

— *Asi, asi,* dit à son tour le péon, la récolte de café n'a pas été bonne; les *haciendados* sont mécontents, et le travail fait défaut.

— Y a-t-il beaucoup de *llaneros* en ville?

— *Bastante!* ils sont arrivés hier au soir avec un grand troupeau qu'ils mènent dans les vallées d'Aragua ; on ne voit qu'eux dans les *pulperias,* où il n'y a plus moyen de trouver un verre d'eau-de-vie ! »

Et la conversation continua à bâtons rompus. Nous traversâmes le rio Aragua, et nous nous trouvâmes ensuite au milieu de vastes plantations de tabac en plein rapport. Notons ici, en passant, que le tabac vénézuélien, sans valoir absolument celui de la Havane, est cependant très estimé, et de qualité supérieure. Les provinces de Cumana, de Barinas et de Maturin sont celles qui l'exploitent le plus. Les cigares vénézuéliens se consomment presque exclusivement dans

[1] Deux personnes portant le même nom sont *tocayos;* ainsi un jeune homme nommé « Carlos » sera le *tocayo* d'une jeune fille nommée « Carlota ».

le pays, d'où l'on n'exporte actuellement que du tabac à fumer et à priser.

Inginio nous fit remarquer sur les bords de la route une plante singulière, dont les fruits semblaient creux, plissés et prêts à éclater sous la pression. Les feuilles en étaient épaisses, cotonneuses, et renfermaient un suc laiteux; les fleurs, petites, blanches au centre et violettes aux extrémités de leurs pétales. Il ouvrit l'un des fruits, qui contenait une soie blanche d'un beau brillant et d'une extrême finesse.

« C'est la *mata de seda*, nous dit-il, dont la feuille, mêlée avec de l'huile de coco, est un bon remède dans les maladies de foie. »

Il ajouta qu'on avait essayé de filer cette soie végétale, mais sans succès.

Nous fîmes notre entrée à San Luis de Cura vers cinq heures du soir. C'est un bourg assez important dont il est difficile d'évaluer la population, car il sert d'entrepôt commercial à de nombreux districts, en même temps que de point de départ pour les *llanos*, et l'élément flottant y est considérable. Des marchands et des commissionnaires viennent y déballer leurs produits; les *llaneros* y font leurs approvisionnements; des touristes, enfin, s'y rendent de temps en temps, mais ceux-ci sont rares.

La présence d'un grand nombre d'étrangers, venant de l'intérieur, lui donne un aspect particulier. On y rencontre, dans la même rue, sur la même place, des messieurs en redingote et en chapeau de haute forme; des *péons*, vêtus de coton blanc; des *llaneros* à la chemise de couleur et aux pantalons retroussés au genou;

des femmes à la jupe bariolée et au large chapeau de paille, et des négrillons dans le costume primitif de nos premiers pères. Le tableau était réellement d'une originalité remarquable.

Nos mules, qui connaissaient la localité, se dirigèrent d'elles-mêmes vers un hangar servant de remise. Dans le fond, sous une sorte d'abri, composé de quatre poteaux et d'un toit de feuilles de bananier, stationnaient cinq ou six chevaux et quelques ânes se régalant de *malojo*[1]. Nos mules, affamées et fatiguées, allongeaient la tête de ce côté.

« Fort bien, dis-je à Inginio; mais nous? »

L'Indien se mit à rire silencieusement.

« Laissez-les faire, reprit-il, elles n'en marcheront que mieux tout à l'heure.

— Ne sommes-nous pas arrivés?

— Oui.

— Eh bien, nous laisserons les mules ici, et nous irons à pied à la *posada*.

— Il y a bien une *posada*, observa Inginio, mais elle n'est pas très propre, et vous y serez très mal. J'ai un ami qui a une petite maison hors de la ville, où vous trouveriez un meilleur logement. »

Après un moment de consultation, nous nous décidâmes à suivre notre guide, qui, nous ayant fait prendre un chemin de traverse, nous ramena vers la campagne. Nous suivîmes un petit sentier aboutissant au *rio Tucutunemo*, que nous traversâmes à gué. Cette rivière s'engouffre sous terre, près de San Luis de Cura, pour

[1] Feuilles de maïs. Nourriture habituelle des chevaux au Venezuela.

ne reparaître qu'à plusieurs lieues de là, où elle reçoit le nom de rio Pao. Ses bords sont couverts d'une belle et épaisse végétation; de larges convolvulus aux fleurs variées s'élevaient aux premiers rameaux des arbres voisins et en retombaient sous forme de rideaux verdoyants, constellés de brillantes couleurs; des bégonias croissaient pêle-mêle jusqu'au cours des eaux, recélant entre leurs tiges des insectes de toutes sortes, dont les bourdonnements se confondaient avec les sons aigus de la *chicharra*, battant des ailes au-dessus de nos têtes. Bientôt nous aperçûmes une maisonnette environnée d'arbres de tous côtés, d'assez bonne apparence, devant laquelle jouaient deux petits garçons de race indienne.

« *Inginio! es Inginio!* crièrent-ils en accourant au-devant de lui.

— *Qué tal, mijitos?* répondit en riant notre guide, qui, descendant de son âne, embrassa les deux enfants. Où est Miguel? Où est Anita?

— Ils sont à la poursuite d'un *iguamo* qu'ils ont découvert sur un grand *ceibo*, derrière la maison.

— *Qué bien!* Nous allons avoir un fameux dîner. Allons, *muchados*, aidez la *señora* à descendre, et donnez à manger aux mules. »

Puis, nous précédant dans la maison, il nous offrit des tabourets de bois, et sortit à la recherche de ses amis.

L'habitation se composait de deux chambres qu'éclairait la porte d'entrée. Celle-ci fermée, on était dans l'obscurité. Nous nous regardâmes, mon mari et moi, d'un air consterné, et nous regrettions déjà de n'être

pas descendus à la *posada*, lorsque Inginio reparut, accompagné de nos hôtes, Miguel et Anita, Indiens tous deux. La femme portait sur l'épaule, attaché à un bâton, un énorme lézard de plus de quatre pieds de longueur. Les nouveaux arrivants nous souhaitèrent la bienvenue, et nous offrirent, selon la coutume espagnole, leur demeure et tout ce qu'elle contenait. Les préparatifs du dîner furent bientôt faits; des bananes frites et un quartier d'*iguamo* en composèrent le menu. Bien qu'il puisse paraître assez répugnant à des Européens de manger du lézard, nous devons avouer que la chair nous en parut tendre et délicate. La question du logement fut plus difficile à résoudre. La famille nous céda la chambre du fond, se réservant la première, qu'elle partagea avec Inginio. Les pauvres gens n'avaient pas de *catres* à nous offrir, et force nous fut de nous contenter de nos *cobijas* et de prendre nos selles en guise d'oreillers. Pour ajouter aux difficultés de la situation, deux coqs de combat se trouvaient attachés, à peu de distance l'un de l'autre, dans la pièce où nous nous trouvions, et faisaient entendre, d'intervalles à intervalles, leur clairon guerrier. Nous étions tellement fatigués que nous nous endormîmes toutefois, comme si rien n'eût laissé à désirer. Vers quatre heures du matin, nos coqs firent un tel bruit qu'il fallut bien ouvrir les yeux. On parlait déjà dans la chambre voisine. Nos hôtes étaient sur pied et préparaient le café. Les mules, amenées devant la porte, y piétinaient impatiemment. Nous repliâmes nos *cobijas* pour aller respirer l'air frais et pur du matin.

« J'allais vous appeler, nous dit Inginio en nous aper-

cevant; nous devons partir le plus tôt possible pour éviter la poussière et arriver de bonne heure aux *Morros*. »

Après avoir déjeuné et remercié les braves gens qui nous avaient accordé l'hospitalité, nous nous remîmes en route. Une vallée étroite s'ouvrit bientôt devant nous, encombrée de quartiers de rochers et de troncs d'arbres. L'aspect de cette solitude était grandiose, et laissait l'impression qu'un combat de géants y avait été livré, dévastant les montagnes et répandant au loin leurs débris.

A cette vallée en succéda une autre, encore plus profonde et plus désolée. Les premiers rayons de l'aurore y éclairaient des masses rocailleuses énormes, entre les fentes desquelles s'étalaient des franges de verdure. Nous arrivâmes enfin en vue des *Morros*, dont l'ensemble forme un tableau vraiment fantastique. Qu'on se représente un mont très élevé, aux crêtes basaltiques, aux contours aigus et déchiquetés, s'avançant, ainsi qu'une presqu'île, dans le lit desséché d'une ancienne mer. Des forteresses en ruine semblent couronner son sommet; tandis que ses flancs sont percés de grandes cavernes, où les eaux ont creusé des galeries et formé des puits d'une telle profondeur qu'on peut y jeter un boulet de fort calibre sans l'entendre toucher le fond.

Nous ne nous attendions pas à un tel spectacle, devant lequel nous nous arrêtâmes saisis d'étonnement. Le soleil levant l'inondait en ce moment d'un flot de lumière, et en augmentait la saisissante beauté.

Les légendes les plus étranges se rattachent à ces grottes. D'après les habitants de la localité, les démons

en font leur demeure, et en sortent de temps en temps durant les nuits d'orage; une source d'eau sulfureuse, répandant une vapeur épaisse, y démontre leur présence, et sort des entrailles de la terre chauffée aux flammes ardentes qui torturent les damnés. Ces croyances populaires indiquent à quel point même les intelligences les plus incultes subissent l'influence des grandes scènes de la nature.

Si un voyage aux *Morros* a de quoi tenter les poètes et les artistes, il offre non moins d'intérêt aux savants. Des ossements fossiles, découverts par hasard dans une des cavernes, il y a quelques années, furent envoyés au Musée de Londres, où ils furent reconnus pour être ceux d'un mastodonte.

Nous poussâmes notre excursion jusqu'au village de San Juan, situé non loin des grottes, et qui n'offre rien de remarquable. Ce n'est qu'une station à l'usage des voyageurs allant et venant des *llanos*. Nous n'y fîmes qu'une courte halte, pour reprendre bientôt après la route de San Luis de Cura, d'où nous comptions repartir pour Maracay. Non loin des *Morros* coule une petite rivière, la Puerta, célèbre par deux engagements assez meurtriers qui eurent lieu sur ses bords, durant la guerre de l'Indépendance, entre les Espagnols et les patriotes, et qui se terminèrent par la défaite de ces derniers.

Nous arrivâmes fort tard à Maracay, très-éprouvés par notre longue course. Il fallut cependant se remettre en voiture de grand matin le jour suivant, et continuer le voyage.

A une certaine distance de la ville, auprès de quel-

ques habitations faisant face à la route, s'élève le fameux *Saman de Guëre*, ce géant végétal de l'espèce des mimosas, ayant plus de dix pieds de diamètre, et dont les rameaux étendus embrassent une circonférence de plus de cinq cent soixante pieds. Il est encore verdoyant et porte fièrement sa grande vieillesse. Les autorités locales l'ont fait entourer d'un grillage en fer et d'un jardinet garni de fleurs.

Du *Saman de Guëre* à Turmero, petite ville de cinq ou six mille habitants, la route est riante et bordée de belles plantations. Dans ce district, et non loin de la ville que nous venons de citer, se trouve la belle et grande *hacienda* de Guayabita, appartenant au général Guzman Blanco.

Une surprise nous attendait à notre nouvelle étape. Durant nos courses à l'intérieur, nous avions connu plus d'un mauvais gîte, et néanmoins nos prévisions à cet égard furent dépassées à Turmero. A notre entrée à la *posada*, nous n'y trouvâmes qu'une petite chambre tout à fait sombre, dont le maigre ameublement reposait sur la terre nue. Elle était séparée d'une autre pièce par une cloison si basse, qu'en se mettant sur la pointe du pied on pouvait voir ce qui se passait à côté, et *vice versa*. Des poules, des dindons et des pigeons s'y promenaient en liberté, tandis que des mules piaffaient à la porte et que des porcs grognaient dans la cour, qui était remplie de négresses et de marmots, nous regardant curieusement descendre de voiture. Nous ne restâmes dans notre taudis que le temps nécessaire pour y déposer nos bagages, et nous nous réfugiâmes dans la rue.

Nous étions arrivés un jour de fête, et la plupart des habitations étaient pavoisées aux couleurs nationales. La ville nous parut gaie et assez animée. Elle est très-avantageusement située au centre des districts les plus riches de la province, et entourée de plantations. Deux cours d'eau la traversent, venant des hauteurs environnantes. Une petite église, construite sur une colline, domine toute la cité.

Après une assez longue flânerie, il fallut bien rentrer à la *posada* pour y dîner. Nous n'insisterons pas sur le maigre *sancocho* dont nous eûmes à nous contenter. Notre intention avait été de passer quelques jours à Turmero, mais nous ne nous sentions pas de force à accepter longtemps un tel régime, et notre attelage fut requis pour le lendemain.

Dès sept heures du matin, Inginio était sur son siége, attendant ses voyageurs. Ils ne se firent pas désirer, et notre lourde voiture sortit bientôt de Turmero. Nous traversions un pays peu accidenté, mais très-fertile. Inginio nous fit remarquer de beaux copaïers, dont les indigènes emploient la résine pour la guérison des blessures. Pendant qu'il nous donnait des explications à cet égard, je m'aperçus qu'il tenait à la main une espèce de lanière de cuir qu'il mordillait de temps en temps.

— Que mangez-vous? lui demandai-je.

— Du *tasajo*.

— Et qu'est-ce que le *tasajo?*

— C'est du bœuf que j'ai acheté à San Luis de Cura.

Et ce disant, Inginio prit un panier sous la caisse de son siége, et en tira plusieurs longues bandes grises et

desséchées, ressemblant à celle qui avait attiré mon attention.

Comme je les regardais avec surprise, leur apparence écartant toute idée qu'elles fussent comestibles, notre cocher nous expliqua qu'on découpait ainsi la viande dans les *llanos*, qu'on la séchait au soleil après l'avoir salée, et qu'elle pouvait se conserver sous cette forme pendant plusieurs mois, sans se gâter.

— Madame veut-elle goûter de mon *tasajo?* dit-il d'un air engageant.

J'en goûtai, mais je ne crois pas que je renouvellerai jamais cette expérience.

— Il faut que madame apprenne aussi à connaître la boisson des *llaneros*, observa Inginio, leur fameux *marato;* j'en ferai préparer une tasse à la *pulperia* de San Mateo.

Mon mari, qui était plus défiant que moi à l'égard des mets inconnus, s'amusait beaucoup de mes essais culinaires.

Le paysage ne changeait guère autour de nous. Nous parcourions une plaine, plus ou moins mamelonnée, assez bien cultivée, mais passablement monotone. Ce fut donc avec plaisir que nous vîmes les premières maisons de San Mateo, petit village bâti sur un coteau, souvent cité dans les annales du Venezuela. Ce fut là qu'eut lieu, en effet, en 1814, l'un des épisodes les plus héroïques de la guerre de l'Indépendance.

L'armée espagnole, commandée par Boves, et celle des patriotes, sous les ordres de Bolivar, s'y trouvaient en présence. Un dépôt d'armes et de munitions, appartenant aux Vénézuéliens, et situé en dehors des lignes,

avait été confié à la garde d'Antonio Ricaurte, qui n'avait avec lui qu'un petit nombre de soldats. Pendant que les deux armées se battaient avec acharnement dans la plaine, Boves envoya un détachement à l'attaque du dépôt dont il tenait à s'emparer.

Ricaurte résista héroïquement, cédant, pas à pas, devant la masse des assaillants. Ceux-ci pénétrèrent bientôt en foule dans les retranchements, en poussant des cris de victoire. Tout à coup une explosion formidable se fit entendre; une lueur étincelante remplit les airs, tandis que des débris de tous genres retombaient sur le sol, obscurci par la poussière et la fumée. Le vaillant défenseur du dépôt, voulant le soustraire à tout prix à l'ennemi, avait mis le feu aux poudres, sacrifiant sa propre vie à la cause nationale, et enlevant aux Espagnols une foule de braves et courageux adhérents.

Des murs noircis et à demi écroulés, isolés dans la campagne, rappellent encore, jusqu'à aujourd'hui, ce sanglant épisode d'une longue et désastreuse guerre.

Nous traversâmes San Mateo sans nous y arrêter. Au bout du village s'ouvrait une petite *pulperia*, où Inginio eut le plaisir de trouver du *marato* tout préparé. C'est une espèce de bière faite de maïs bouilli et fermenté, infusé dans de l'eau. Non loin de là, on nous montra une hacienda, n'offrant d'ailleurs rien de remarquable, sinon d'avoir appartenu jadis à Bolivar. Notre voyage continuait à être fatigant et monotone. Les localités que nous parcourions, bien que riches et fertiles, manquaient d'originalité et de pittoresque. Nous gagnâmes donc notre gîte, la Victoria, avec

plaisir, d'autant plus qu'on nous y reçut dans un hôtel confortablement tenu, où nous trouvâmes — ce qui ne nous était plus arrivé depuis longtemps — des matelas sur nos *catres*.

La Victoria est une petite ville contenant environ 6,800 habitants. Des montagnes calcaires l'entourent de tous côtés, et deux de celles-ci, la Palma et la Guaracina, sont assez élevées. Une jolie rivière, tributaire du Rio Aragua, le Calanche, arrose la cité et lui fournit des eaux. Du temps de Humboldt, on récoltait dans le district de la Victoria une assez grande quantité de céréales. Cette culture a été complètement abandonnée, elle est remplacée aujourd'hui par celle de la canne à sucre. D'immenses champs en sont couverts, parmi lesquels s'élèvent parfois de belles habitations. Nous citerons particulièrement la magnifique maison de campagne de la famille d'Alcantara, placée sur une hauteur et précédée d'une longue avenue de saules. On y jouit d'une vue très étendue, se prolongeant au loin sur un océan de verdure.

Nous ne visitâmes la ville qu'après notre déjeuner du matin. Elle nous parut riante, propre et agréable. On y voit une église, un marché couvert et quelques magasins, renfermant, comme d'habitude, un mélange d'objets de toutes sortes. Les chalands n'y viennent pas toujours à pied ; bien souvent un cavalier en pousse la porte et, sans se donner la peine de descendre de sa monture, la dirige vers le comptoir et vient y faire des achats. Cet usage, d'ailleurs, d'un sans façon patriarcal, n'est pas particulier au district de la Victoria; il est reçu dans tout le Venezuela.

Nous quittâmes la ville vers trois heures de l'après-midi, n'ayant qu'une courte étape à faire ce jour-là, notre projet étant de coucher à Guayas, petit village à quelques lieues de distance. Il faisait désagréablement chaud; et les terrains calcaires qui bordaient les deux côtés de la route nous renvoyaient une lumière blanche, très fatigante pour les yeux. Une plante fort en faveur dans la pharmacopée indigène, le *Cremon* (Thespesia populnea), y croissait en abondance. Inginio nous assura qu'elle guérissait infailliblement des maux de tête et en fit une provision pour ses futures migraines. Il était six heures lorsque nous atteignîmes Guayas, qui n'est pas même un hameau et ne se compose que de deux *posadas* rivales et de quelques hangars destinés aux bestiaux.

L'emplacement de ces deux établissements est admirablement choisi. De hautes montagnes, très boisées et très giboyeuses, bornent partout l'horizon et forment le cadre imposant de cette riante solitude. Un torrent aux eaux cristallines, sur les rives duquel croissent des cannes sauvages, la fertilise et y entretient une constante fraîcheur. Partout de la verdure, de délicieux embrages et la paix profonde des vallées isolées, où la nature est encore abandonnée à elle-même, et développe mystérieusement ses forces créatrices. Guayas ne doit guère compter plus de dix ou quinze habitants.

Contre nos prévisions, la *posada* où nous descendîmes était très recommandable. On nous y servit non seulement un bon diner, mais on mit à notre disposition une vaste chambre, garnie de quatre *catres*.

Comme nous étions, ce soir-là, les seuls voyageurs, nous n'avions à la partager avec personne.

Rassurés de ce côté, nous profitâmes d'un beau clair de lune pour faire une promenade au dehors, et nous la prolongeâmes jusqu'à la lisière de la forêt, en ayant soin de battre les herbes en marchant, afin de ne pas mettre le pied sur un reptile quelconque.

Tout à coup d'affreux rugissements retentirent dans la feuillée.

— C'est le tigre! m'écriai-je tout effrayée.

Mon mari s'était arrêté en même temps que moi, écoutant attentivement.

— Non, dit-il en me rassurant, ce n'est pas le cri du tigre; ce doit être un singe hurleur.

— C'est égal, répliquai-je, rentrons tout de même.

Au moment où nous rebroussions chemin, les mêmes sons se firent entendre de nouveau, mais avec beaucoup plus de puissance. C'était un chœur de voix formidables, extraordinaires, d'une ampleur incroyable.

— Entendez-vous les *araguatos?* nous dit le *posadero,* en nous voyant reparaître, marchant à grands pas vers la maison.

— Mais, observai-je, je croyais que ces singes n'approchaient jamais des lieux habités?

— Et vous aviez parfaitement raison. Ceux qui crient là-bas sont au moins à un kilomètre de distance. Je vais vous montrer un de ces animaux, qu'un de mes péons a pris au piége l'autre jour.

Et ce disant, notre hôte jeta sa cigarette, se leva, et entra dans un hangar. Il en sortit bientôt après, suivi d'un Indien portant une caisse garnie de barreaux de

bois. Un grand singe roux s'y trouvait emprisonné et nous regarda d'un air si triste, qu'il nous fit pitié. Il avait un aspect presque humain avec sa longue barbe rousse, formant impériale, et lui donnant un faux air de vieil officier en retraite.

Les *araguatos* vivent dans les forêts épaisses, se nourrissent de fruits et de racines, et sautent avec une extrême agilité de branche en branche, s'aidant de leurs membres vigoureux et de leur queue prenante. Leur hurlement est effrayant, et ne saurait se décrire. C'est un son déchirant, aigu, prolongé, qui n'a rien de terrestre. Ils choisissent la nuit pour se livrer à ces concerts, dignes du plus fantastique des sabbats.

Il était trop tôt pour nous coucher. Nous allâmes passer une heure sur le bord du torrent, dont les ondes, au clair de lune, semblaient rouler de l'argent fondu. Derrière nous, dans l'ombre, frémissait le feuillage rubanné des cannes sauvages, agité par le vent du soir.

Il fallut enfin songer au repos. Rien ne nous paraissait plus facile que de passer une bonne nuit après une journée aussi remplie. Nous prîmes donc possession de nos *catres* en toute confiance. Hélas ! on nous y attendait ! Dire ce que nous subîmes de piqûres en quelques heures serait impossible. Nous étions en proie à des infiniment petits, il est vrai, mais d'une agilité réellement étonnante : nous succombions sous leur nombre.

Après une lutte désespérée, mais dont l'issue ne fut pas longtemps douteuse, il n'y eut plus qu'à quitter la place et à se réfugier sous une galerie, devant la mai-

son. Ce fut là qu'Inginio nous rencontra de grand matin.

— Comment! s'écria-t-il, monsieur et madame sont déjà levés?

Mon mari, assez vivement, se plaignit..... des *catres*.

— Oh! dit notre cocher en riant, Guayas est connu sous ce rapport, mais à *Los Teques*, c'est encore bien autre chose!

*Los Teques* était notre prochaine étape, et nous nous regardâmes en frémissant.

Une tasse d'excellent café, servi à point, me remit de bonne humeur. Je crus devoir plaider pour les infiniment petits.

— Il faut bien que tout le monde vive, observai-je stoïquement.

— Je n'en vois pas la nécessité, dit mon mari en se secouant.

Nous reprîmes nos siéges dans la voiture, les chevaux se mirent en marche, gravirent une côte, et bientôt Guayas fut loin de nous. Nous avançions lentement par un chemin sablonneux partant de la vallée, toujours en pente, s'élevant sans cesse, suivant d'abord les flancs des montagnes, montant à leurs crêtes, formant des courbes incroyables et dominant un panorama superbe, d'une imposante beauté. Il y avait là un entassement de monts de toutes formes, de pics rocailleux, de masses forestières, absolument indescriptible. On eût cru voir un océan, soulevé par une tempête furieuse, et dont les vagues énormes se seraient soudainement pétrifiées, dans le tumulte de l'ouragan. Ce

tableau magique, aux couleurs vives, se présentait à nous éclatant de lumière sous un ciel d'azur, aux rayons du soleil levant. C'était une scène éminemment alpestre, mais sans brume, tout en relief, un décor immense, entièrement tropical. Nous ne pouvions en détacher nos yeux, qui avaient peine à s'accoutumer à ces grandes lignes, à cet étrange désordre, dont l'ensemble était cependant plein d'harmonie. Il en sortait de temps en temps un cri lointain, un chant d'oiseau, auxquels succédait un silence profond, le silence des hautes cimes et des vastes horizons.

Il était près d'une heure de l'après-midi lorsque nous arrivâmes à *Los Teques*. C'est un important village, bâti sur l'emplacement d'une ancienne bourgade indienne, au milieu des montagnes. Une rivière, le Tuy, coule en murmurant dans une vallée voisine. Beaucoup de beaux arbres, quelques riches plantations, animent le paysage d'alentour.

Nous trouvâmes à *Los Teques* une excellente auberge, ainsi qu'une bonne chambre où nous fîmes porter nos bagages. Cette installation terminée, nous sortîmes aussitôt, selon nos habitudes. Une église, assez monumentale, attira d'abord notre attention, et plus encore un assez vaste édifice élevé à l'entrée du village, du côté de Guayas. Cette dernière construction est un refuge d'aliénés, le seul qui soit régulièrement constitué au Venezuela. Il a été créé sous la présidence du général Guzman Blanco, qui a fait un acte d'humanité en l'établissant. Les malheureux fous étaient autrefois abandonnés à eux-mêmes et couraient mille dangers, que la généreuse initiative du président a eu

pour effet d'écarter. Ils jouissent, dans leur asile, des avantages d'un climat extrêmement sain. La température, à *Los Teques*, s'élève rarement au-dessus de 16° Réaumur, et les nuits y sont assez froides.

Nous disions ci-dessus que le village actuel avait remplacé une ancienne bourgade indienne. C'est là en effet que vécut, combattit et mourut le brave cacique Guaicaipuro, l'un des plus vaillants adversaires des *conquistadores* espagnols. L'archéologue y trouverait de nombreux tombeaux indiens, encore intacts, et le géologue pourrait y explorer des gisements de cuivre, actuellement inexploités.

Quant à nous, en notre qualité de passants et de curieux, nous nous bornâmes à errer de droite et de gauche, prolongeant notre promenade jusqu'aux rives du Tuy. A un certain endroit, nous remarquâmes une plante grimpante, portant des gousses couvertes de poils dont on nous avait appris à nous méfier. C'était la *pica-pica* (urtica urens), dont l'attouchement est très douloureux et peut occasionner la fièvre. La nature, sous les tropiques, est armée en guerre, et se défend, avec bec et ongles, contre les approches de l'homme.

Nous retournâmes enfin à l'auberge en nous entretenant des prédictions d'Inginio. Serait-il possible d'y passer une bonne nuit? Nous fûmes agréablement surpris, le lendemain, de nous réveiller assez tard, sans avoir eu à dompter le moindre animal féroce.

Inginio nous attendait depuis longtemps. Nous n'eûmes que le temps de déjeuner et de prendre place dans son véhicule, encore poudreux des courses de la

veille. Cette fois nous quittions les sommets pour regagner les plaines; aussi ne fîmes-nous que descendre de pente en pente, suivant d'étroits vallons, resserrés parfois en gorges profondes.

Vers dix heures, nous dépassions une grande *pulperia* nommée *Las Adjuntas;* puis nous revoyions successivement des localités déjà connues, Antimano, La Vega, Palo Grande, pour arriver enfin à Caracas, notre point de départ, vers deux heures de l'après-midi.

Nous étions arrivés au terme de notre voyage. Pendant plusieurs mois nous avions vécu librement, en vrais nomades, parcourant un pays riche et fertile, éminemment varié d'aspect, encore peu connu, et où nous avions rencontré partout une franche et cordiale hospitalité. Il ne nous restait plus qu'à recueillir nos souvenirs, à analyser nos impressions et à leur donner plus de durée en cherchant à les exprimer dans toute leur intensité. Le récit qu'on vient de lire en est le résumé fidèle, et quelque incomplet qu'il soit, nous espérons qu'il inspirera à d'autres le désir de suivre nos traces et de compléter notre œuvre par des études nouvelles, et des observations plus étendues et plus approfondies.

---

## CHAPITRE XXIV

La littérature au Venezuela. — *Prosateurs :* Bello — Barralt — Aristides Rojas — A. L. Guzman — général Guzman Blanco. — *Romancier :* Eduardo Blanco. — *Poëtes :* Francisco Pardo — J. A. Maitin — A. Lozano — J. V. Camacho — Garcia de Quevedo — D. R. Hernández — Perez Bonalde — Eléas Calixto Pompa — J. A. Calcaño. — Considérations générales.

L'activité littéraire au Venezuela est remarquable. Elle se manifeste particulièrement dans le domaine de la poésie et de l'imagination. La plupart des Vénézuéliens possèdent l'instinct du rythme, et beaucoup d'entre eux réussissent à donner à leurs compositions une forme gracieuse et élégante. Naturellement impressionnables, disposant d'un idiome sonore et accentué se prêtant parfaitement à la versification, ils produiraient des œuvres remarquables s'ils n'abusaient trop souvent de leur facilité, et s'ils pouvaient s'astreindre à féconder leurs ressources par la culture intellectuelle, le travail et la méditation.

Ils varient peu leurs sujets. Un coin de ciel bleu, des parterres émaillés de fleurs, des papillons à la *volée*, et, parmi toutes ces images chatoyantes ou ailées, la

femme, tantôt sympathique et souriante, tantôt hautaine et dédaigneuse, tels sont les éléments de leurs tableaux. Leur phraséologie est pompeuse, et révèle, en général, plus de recherche que d'originalité, plus d'esprit que d'émotion véritable. Beaucoup d'entre eux écrivent, non pour exprimer des sentiments ou des pensées, mais pour obtenir des éloges. Ceux-ci, malheureusement pour eux, leur sont prodigués. L'auteur de la moindre brochure est immédiatement acclamé, et les journaux locaux lui consacrent des colonnes de prose, remplies d'adjectifs retentissants, le comparant aux écrivains les plus en renom. La critique honnête, sincère, fait entièrement défaut au Venezuela, et cependant que de services ne pourrait-elle pas y rendre! Elle ferait justice de ces compliments hyperboliques, si contraires au bon goût, aujourd'hui en usage dans le pays, non seulement entre les gens de lettres, mais aussi entre les hommes politiques. Les plus hautes personnalités, que leur mérite réel devrait faire respecter, n'échappent pas à ce déluge de flatteries vulgaires, dont l'effet est d'entretenir l'idée, à l'étranger, qu'une mesquine vanité entache le caractère national, même chez les mieux doués. Le général Guzman Blanco, président actuel de l'union vénézuélienne, si simple dans ses goûts et dans ses habitudes, a eu à souffrir plus que tout autre du bruit qui s'est fait ainsi autour de lui. Les officieux qui embouchent sur son passage les trompettes de la renommée ne se doutent même pas que son principal mérite est d'avoir préféré l'action à la parole, la substance à la forme, le bon sens aux artifices de la rhétorique. En cherchant à se

l'assimiler, ils se montrent incapables de l'apprécier et de le comprendre.

A côté de nombreuses médiocrités s'étayant les unes aux autres pour surgir de la foule, où leur place est néanmoins marquée, nous avons à citer quelques écrivains, d'un talent incontestable, et dont les œuvres ont une juste réputation. L'un des plus connus est Andrès Bello, né à Caracas en 1781, philologue et poëte; il a laissé, entre autres travaux, un traité de droit des gens, une grammaire espagnole fort estimée, des études philologiques et une cosmographie populaire. On a aussi de lui plusieurs compositions poétiques, traduites du français, et notamment de Victor Hugo, dont il rendit très habilement les beautés; de plus, un poëme descriptif, original, intitulé *la Zone torride,* d'une forme irréprochable et assez largement conçu.

Bello, contrairement à beaucoup de ses compatriotes, écrit très purement. Son style est élégant, ses expressions choisies, ses périodes bien agencées. Il avait plus d'imagination, de coloris et de vigueur que de sentiment. La note émue lui fait défaut.

Il mourut en 1815 à Santiago de Chili, où un monument fut consacré à sa mémoire. Il était membre correspondant de l'Académie espagnole.

Baralt, né en 1810, à Maracaibo, se distingue ainsi qu'Andrès Bello comme poëte et comme prosateur. On lui doit de fort belles odes, parmi lesquelles l'*Adieu à la patrie,* le *Désespoir de Judas,* l'*Annonciation, Hommage à Christophe Colomb,* méritent une mention spéciale. Son *Histoire du Venezuela* est écrite consciencieusement et avec impartialité. C'est le travail

le plus complet qui ait été fait jusqu'à présent d'après les annales, si dramatiques et si variées, de cette vaste contrée. Barralt, de même que son prédécesseur, eut la bonne fortune d'être apprécié à l'étranger. Il était commandeur de l'ordre de Charles III et membre de l'Académie espagnole, où il occupa le fauteuil du marquis de Valdegamas. S'étant définitivement établi à Madrid, il y vécut jusqu'en 1860, époque de sa mort.

Aristides Rojas, né à Caracas en 1826, frère de l'ancien ministre du Venezuela à Paris, diffère essentiellement de ces écrivains à la plume facile, à l'exubérante vanité, auxquels nous avons fait allusion ailleurs. Il s'est préparé à la vie publique par de fortes études, patiemment suivies aux États-Unis et en Europe. D'abord docteur en médecine, ses goûts littéraires le décidèrent bientôt à fonder, de concert avec l'un de ses frères, une maison de librairie et d'imprimerie, qui devint en peu d'années la plus importante du pays. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, traitant de sujets nouveaux et instructifs, qu'il a su développer avec une grande richesse de style, et rendre des plus intéressants. Nous citerons parmi eux : *l'Élément basque au Venezuela; Un livre en prose; la Presqu'île des Caracas, études indigènes;* et enfin son *Humboldtiana,* où il a réuni les souvenirs et les traditions se rapportant au passage du grand voyageur dans les États vénézuéliens. On lui doit aussi un dictionnaire des mots indiens restés en usage dans la langue espagnole, étude philologique des plus curieuses, et que le descendant d'une ancienne famille coloniale pouvait seul mener à bonne fin.

Antonio Leocadio Guzman, l'un des fondateurs de l'indépendance du Venezuela, né en 1802, père du président de la république, occupe une position considérable dans l'histoire littéraire vénézuélienne. Publiciste habile et courageux, toujours sur la brèche, d'une activité sans égale, il s'est servi de la presse quotidienne pour répandre parmi ses compatriotes, à peine émancipés du régime colonial, le sentiment de la justice et du droit, les notions de liberté et de progrès. Mis en prison, condamné à la peine de mort, libéré après avoir passé par les plus rudes épreuves, il est resté, durant une longue et brillante carrière, fidèle à la cause qu'il a toujours défendue. Ses *Mémoires*, en cours de publication, serviront à élucider une période émouvante des fastes du pays, leur auteur ayant été, dans sa jeunesse, secrétaire de Simon Bolivar, et s'étant trouvé mêlé aux événements les plus importants dont l'union vénézuélienne a été le théâtre.

Le général Guzman Blanco, comme son père, écrit avec aisance et distinction. Son style porte un cachet très individuel et diffère sensiblement de celui de la plupart de ses compatriotes. Il est formé de périodes brèves, fermes, claires, très concises. Toutes les superfluités espagnoles en sont strictement éliminées. On y reconnaît la main d'un homme d'action qui a manié non seulement la plume, mais l'épée.

La tribune politique, les débats du prétoire, ont fait surgir quelques personnalités marquantes, parmi lesquelles nous mentionnerons Fermin Toro, d'une ancienne famille patricienne espagnole; M. Barberii, de descendance française; Cecilio Acosta, d'origine in-

dienne; Diego Urbaneja, avocat instruit et éloquent; Rafael Seijas, ministre des affaires étrangères, déjà cité précédemment, etc.

Dans le domaine du roman, nous ne rencontrons qu'un nom, entouré d'une certaine popularité, celui de M. Eduardo Blanco. L'un de ses derniers ouvrages, *Zárate*, dont la scène se passe dans les pittoresques vallées d'Aragua, contient non seulement des épisodes émouvants, des scènes de mœurs fort bien rendues, mais aussi quelques descriptions du pays traitées avec un sentiment vrai des beautés de la nature.

M. Blanco s'est essayé dans d'autres genres. Sa *Venezuela heroica* est une sorte de récit épique des grands faits militaires de la guerre de l'indépendance, écrit d'une manière très imagée, très colorée, mais avec un peu trop d'emphase. C'est un poème en prose, qui n'appartient, en réalité, ni à l'histoire, plus austère et plus impartiale, ni au genre lyrique proprement dit. On doit au même auteur un drame en trois actes, *Lionfort*, représenté il y a quelques années à Caracas; un volume intitulé : *Cadres historiques*; des *Nouvelles originales*, et enfin un autre roman portant pour titre : *Une nuit à Ferrare*. Comme M. Blanco est encore dans toute la force de l'âge et du talent, il paraît appelé à occuper, surtout comme romancier, un rang distingué parmi les littérateurs nationaux.

Nous n'avons mentionné jusqu'ici que des écrivains à la fois érudits et poètes. Il nous reste à parler de ceux qui se sont consacrés exclusivement au genre lyrique. Ils sont nombreux, et quelques-uns d'entre eux mériteraient d'être plus connus en dehors du Vene-

zuela. Parmi ces derniers, Francisco Pardo, quatre fois couronné dans des concours littéraires institués par le gouvernement vénézuélien, a acquis, à juste titre, une véritable renommée. Francisco Pardo naquit à Caracas en 1830. Il suivit d'abord une carrière assez active, et remplit différentes fonctions publiques. Des revers de fortune et des soucis de tous genres l'assaillirent de bonne heure et assombrirent sa vie. Il mourut en 1882, après une longue et cruelle maladie. Quelques vers touchants écrits peu de temps avant sa mort et adressés à sa femme, à propos de leur enfant, révèlent ses dernières préoccupations et la bonté de son cœur. En voici une traduction, qui ne rend que très imparfaitement la grâce mélancolique du texte original :

Elle dort calme et reposée,
Entre tes bras, ô mon amour,
Comme une goutte de rosée
Dans une fleur, avant le jour.

Sur sa lèvre erre un doux sourire,
Aussi pur qu'un reflet des cieux,
Et cependant... faut-il le dire?
Je vois des larmes dans tes yeux!

Des larmes!... Je connais ta peine,
Ce doux sourire te fait peur,
Car cette âme belle et sereine
Connaîtra trop tôt la douleur.

Ne pleure pas sur notre fille
En t'effrayant de ses destins;
Car à défaut d'une famille,
Dieu veille sur les orphelins!

Pardo n'a fait paraître qu'un volume de poésies, mais a laissé un grand nombre d'œuvres inédites qui seront publiées prochainement par ses admirateurs et ses amis. Quelques-unes des pièces parues contiennent des beautés de premier ordre, que nous regrettons de ne pouvoir présenter à nos lecteurs, à cause de la difficulté de les faire passer, sans trop les affaiblir, dans une langue étrangère. Parmi les plus remarquables, nous citerons : *l'Ange déchu; la Solitude des mers; Confidence; les Rêves; la Palme desséchée; la Gloire du Libérateur; Hier et aujourd'hui*, etc.

En dehors de tous ces travaux, Pardo avait entrepris un poème en cinq chants, intitulé *Indianas*, destiné à célébrer les gloires indigènes et les péripéties les plus dramatiques des luttes qui ensanglantèrent le Venezuela lors de la conquête du pays par les Espagnols. Chacun des chants de ce poème devait porter le nom d'un cacique célèbre dans les annales vénézuéliennes. Le premier chant, intitulé *Paramaconi*, a été publié et contient la légende du Calvaire que nous avons déjà racontée. La mort est venue interrompre le poète, et son œuvre, très colorée, éminemment nationale, est restée inachevée.

J. A. Maitin a laissé aussi un choix charmant de poésies, d'une versification fort harmonieuse et remplies de sentiment. C'est le Lamartine vénézuélien.

Albigail Lozano se fit également une réputation justement méritée. Il naquit en 1823 à Valencia, capitale du Carabobo, non loin des rives pittoresques du lac Tacarigua. Sa famille, très appauvrie, ne put lui faire

donner aucune éducation, et il dut, péniblement et par ses propres efforts, développer ses ressources intellectuelles. Ayant abandonné sa ville natale pour venir habiter Caracas, il y fonda un journal littéraire et y fit imprimer un volume, *les Tristesses de l'âme*, qui fut bien accueilli et étendit sa renommée jusqu'en Espagne. Cette publication fut bientôt suivie d'une autre, pleine de mélancolie comme la précédente, intitulée *Heures de martyre*. A la suite d'un amour malheureux, il quitta brusquement Caracas, et se rendit à San Felipe dans le Yaracuy, où il écrivit les *Nouvelles Heures de martyre* et quelques belles compositions poétiques, dédiées à Simon Bolivar, à la « Fleur de mai » et à Ricaurte, l'un des héros de la guerre de l'indépendance.

Un autre poète de talent qui mourut jeune encore, Juan Vicente Camacho, fait honneur à la littérature vénézuélienne. L'une de ses œuvres, portant pour titre : *la Cause de ma bronchite*, est remarquable, bien qu'empreinte d'un douloureux scepticisme.

M. Garcia de Quevedo, que nous devons ranger parmi les célébrités du Venezuela, a longtemps habité la France. Son père, rallié à la cause monarchique, avait quitté le continent américain après le triomphe des patriotes pour se réfugier à Puerto Rico. L'enfant y passa ses premières années, puis fut envoyé en Europe, d'abord à Paris, puis à Madrid. Devenu jeune homme, il prit goût aux voyages, et visita l'Égypte et l'Asie Mineure. Sa carrière littéraire ne date que de 1846. Il fit paraître à cette époque quelques poèmes dans les journaux de la Péninsule. Il écrivit ensuite,

en collaboration avec le célèbre poète espagnol Zorilla, les ravissantes pièces appelées : *Un conte d'amour, Pentapolis, Maria.* Parmi les plus beaux vers sortis de sa plume, on mentionne particulièrement ceux qui sont consacrés aux sujets suivants : *la Seconde Vie, le Proscrit, Délire.* Quevedo ne s'est pas borné à la poésie lyrique; il s'est essayé dans le roman et le drame, et a réussi dans les deux genres. Ses drames, dont les principaux sont : *Noblesse contre noblesse, le Jugement public, Un page et un cavalier, Contrastes,* ont été représentés avec succès en Espagne. Parmi ses romans, il en est deux qui ont été très remarqués : *l'Amour d'une jeune fille,* et *Deux deuils à dix-huit ans de distance.*

Le rôle de Quevedo comme homme politique fut aussi actif que sa carrière d'homme de lettres. Il fut l'un des plus zélés défenseurs de la reine Isabelle. Il mourut à Paris, durant la Commune, frappé d'une balle, à l'entrée de l'avenue de la Grande-Armée. Garcia de Quevedo était chevalier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs ordres étrangers.

Après lui, citons encore Gutierrez Coll, Éloi Escobar, D. J. Ramirez et D. R. Hernandez. Ce dernier, dont le style a beaucoup de fraîcheur et de délicatesse, a eu d'heureuses inspirations. N'ayant que peu de loisirs à consacrer au travail littéraire, son œuvre ne se compose encore que d'un volume, contenant un choix de poésies, dont quelques-unes sont charmantes. Nous transcrirons ici, pour en donner une idée, celle que son auteur intitula : *Ailes de papillon,* tout en observant qu'une traduction n'en

rend que très imparfaitement la forme gracieuse et originale :

Là-bas, à l'horizon vermeil,
Brillaient les rayons de lumière
Du disque éclatant du soleil
Dans une aurore printanière.

Et parmi les calices d'or
Des jeunes fleurs à peine ouvertes,
Les papillons prenaient l'essor,
Voltigeant sur les herbes vertes.

Un enfant courait après eux,
Les chassait, arrachait leurs ailes,
Qu'il gardait, tremblant et joyeux,
Entre ses doigts, fines et frêles.

Le soleil monta lentement
A l'horizon, dorant la plaine.
Et l'enfant alors seulement
Ouvrit, tout charmé, sa main pleine.

Qu'est ceci? dit-il stupéfait
En voyant sa récolte entière,
Ce riche trésor, plein d'attrait,
Tomber sous ses yeux en poussière.

Pourquoi t'étonner, mon enfant?
Lui dit en soupirant sa mère;
La fleur de mai, l'insecte errant,
Les rocs, les bois, tout est poussière!

Ces débris qu'emporte le vent
Te révèlent la fin des choses,
Et nous irons tous en rêvant
Où vont les lys blancs et les roses!

Ainsi sur les bords d'un sillon,
L'enfant apprit sa destinée
Par des ailes de papillon,
Tout en commençant sa journée!

Perez Bonalde, autre poète vénézuélien, est fort connu aux États-Unis, où il s'est retiré depuis plusieurs années. On a de lui une bonne traduction espagnole de l'*Intermède lyrique* de Heine.

Élias Calixto Pompa, natif de Guatire, a cultivé le genre élégiaque et y a réussi. L'une de ses pièces portant pour titre : *Pourquoi es-tu triste, ô femme?* est pleine de sentiment et de mélancolie.

J. A. Calcaño, dont les travaux littéraires ont été très goûtés en Europe, naquit à Carthagène, dans la Colombie, en 1829. Ses parents, de nationalité vénézuélienne, enmenèrent leur fils à Caracas, où il fit ses études. Calcaño est l'un des meilleurs poètes vénézuéliens et peut être comparé à Pardo pour l'élévation et la puissance des idées, la perfection et l'harmonie du style. On relira toujours avec plaisir les belles strophes suivantes : *Au bord de la mer, la Fête des reines, la Barque du pêcheur, le Cyprès, C'est lui, c'est le rêveur!*

D'autres écrivains contemporains suivent vaillamment la même carrière, et parmi eux J. M. Sistiaga, Daniel Mendoza, Amenedoro Urdaneta, tous recommandables, et dont nous aurions à nous occuper plus longuement si nous avions voulu faire plus que de donner un aperçu rapide du mouvement littéraire au Venezuela. Nous en avons indiqué les tendances générales, et là doit se borner notre tâche. Nous terminerons

donc ici la série de nos tableaux, en souhaitant que ces esquisses, tracées au courant de la plume, contribuent à faire mieux apprécier et connaître un pays encore peu exploré, qui, par son admirable situation, les prodigieuses ressources et l'intelligente activité de sa population, occupe un rang considérable parmi les États nouveaux du Sud-Amérique.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER



CHAPITRE II



CHAPITRE III



CHAPITRE IV

CHAPITRE V



CHAPITRE VI



CHAPITRE VII



CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX



CHAPITRE X



CHAPITRE XI



CHAPITRE XII

## CHAPITRE XIII



## CHAPITRE XIV



## CHAPITRE XV



## CHAPITRE XVI



## CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII



CHAPITRE XIX



CHAPITRE XX



CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII



CHAPITRE XXIII



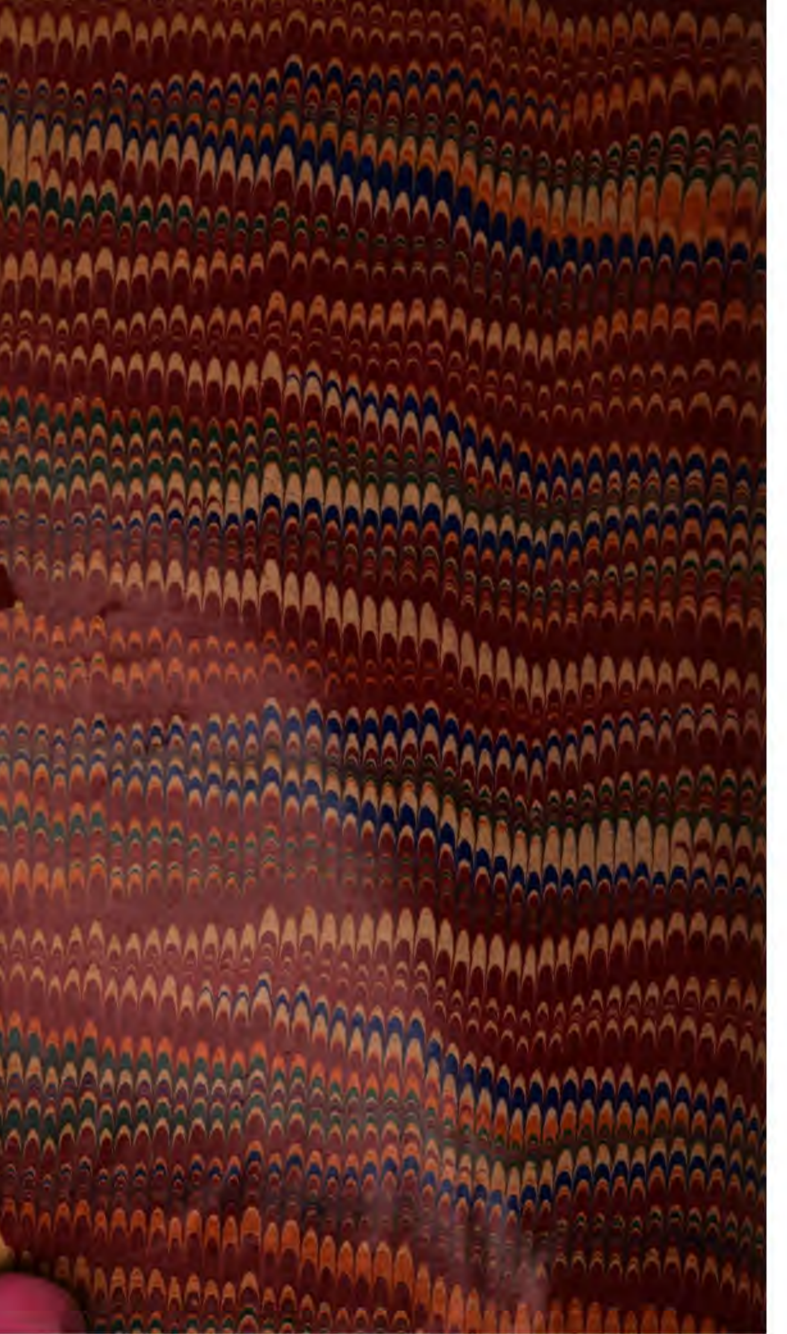
CHAPITRE XXIV

# TABLE DES GRAVURES



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

19




LIBRERIA COLOMBIANA
CAMACHO ROLDAN & TAMAYO
BOGOTA